

Brigade Mondaine **[296] – Les plaisirs** **ultimes**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

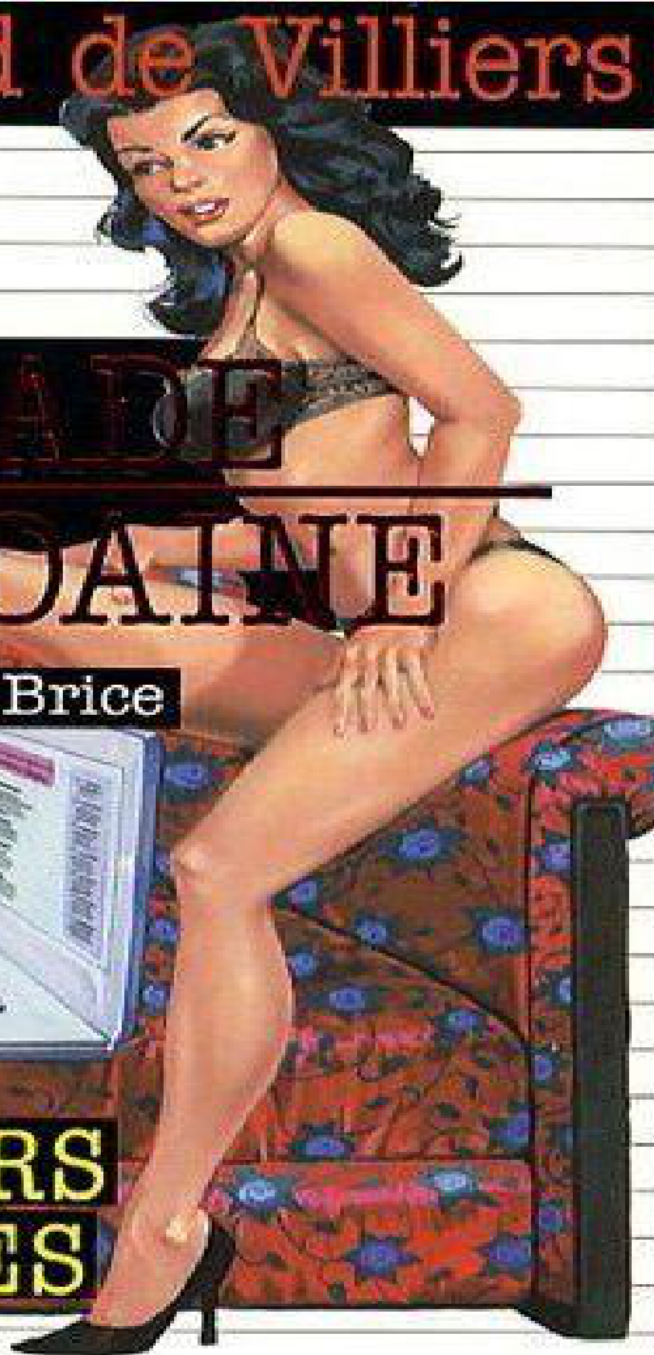
PRÉSENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

LES
PLAISIRS
ULTIMES

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°296)

LES PLAISIRS ULTIMES

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

CHAPITRE PREMIER



On aurait dit une petite anguille qui se serait déplacée verticalement sur sa pointe en ondulant pour maintenir son équilibre. Sa jupe enveloppait ses cuisses à chacun de ses pas. Elle marchait en levant la tête vers les numéros des immeubles de cette rue tranquille du XIV^{ème} arrondissement. Périodiquement, selon l'éclairage de la rue, son ombre grêle la précédait, la suivait ou se dédoublait en deux tons différents, l'un sombre, l'autre plus pâle. Si l'on avait pu voir son visage, nul doute qu'on l'eût trouvé intéressant. Une étroite figure bien faite pour capter la lumière et séduire une caméra. Mais pour l'heure, elle s'était enveloppée d'un fichu qui frissonnait dans le vent et contribuait à faire de sa marche élégante mais hésitante un rêve ambulant, fragile, délicat.

C'était une belle soirée de février, froide mais sèche. Il avait fait soleil dans la journée, le genre de soleil d'hiver qui donne envie de s'arrêter à une terrasse de café chauffée, de tourner sa chaise dans l'axe des rayons pour offrir son visage, paupières closes, à la légère et tiède caresse de l'astre du jour. C'est ce qu'elle avait fait cet après-midi, oubliant pour un moment ce à quoi l'obligeait la dureté de la vie.

Elle parvint au lieu du rendez-vous : un square assez sinistre sur une place triangulaire qui ne l'était pas moins, un square aux arbustes étiés et couverts d'une poussière déposée là depuis des années, couche après couche, poussière du gravier des allées collée par les hydrocarbures aux branches dénudées. Une statue représentait la silhouette caractéristique du peintre Soutine, manteau et chapeau, une manière de détective à la recherche de la couleur du sang... Des tableaux du peintre lui revinrent en mémoire, le Bœuf écorché notamment... Brrr... ce n'était vraiment pas le moment de se coller des frayeurs inutiles.

Il lui avait été recommandé d'attendre devant l'hôtel. Elle se demanda si

elle allait devoir passer à la casserole dans l'une de ses chambres, avant de se rendre sur le lieu du tournage. Elle attendait, impatiente, jetant de fréquents coups d'œil sur sa montre. Elle ne vit pas tout de suite une silhouette sombre qui l'observait depuis un moment. Des yeux brillaient dans un visage sombre et moustachu, des yeux qui allaient sans cesse de droite à gauche comme pour guetter tout événement insolite autour de la jeune fille... comme si, oui, comme s'ils voulaient se convaincre qu'elle était bien venue seule. Finalement, il s'approcha. Elle sursauta, l'examina un instant, le cœur brutalement serré par l'aspect du personnage.

— Vous êtes à l'heure, Mademoiselle, je vous félicite.

Elle aurait dû se sentir rassurée mais ce n'était pas du tout le cas. Elle salua nerveusement.

— Nous n'allons tout de même pas tourner dans le square ? Où allons-nous ?

— Suivez-moi.

Elle lui emboîta le pas, tout en se rendant compte qu'aucune des personnes de son entourage, parents ou amis, ne savait où elle était ce soir. Et pour cause, elle ne savait pas où elle allait, elle ne le savait toujours pas, elle marchait derrière cet homme, elle reconnaissait la rue de la Gaîté, mais elle aurait aussi bien pu se jeter dans la gueule d'un loup.

L'homme s'arrêta devant une porte cochère dont les cuivres brillaient doucement dans l'obscurité, s'approcha du digicode, enfonça quelques touches. Larissa ne voyait rien, le dos puissant de cet homme interposé comme une menace, il y eut un déclic amplifié qui trahissait un vaste corridor derrière le double battant. Elle eut comme un mouvement de fuite, haussa les épaules et entra dans le puits d'ombre. La porte claqua derrière elle. Il chercha l'interrupteur électrique, appuya, mais l'éclairage se révéla fort chiche. Les marbres veinés étaient sombres, d'une teinte châtaigne et le chêne foncé qui paraît les murs de quelques panneaux lambrissés où s'accrochaient les appliques semblait vouloir absorber toute la lumière disponible. Elle étudia les plaques des raisons sociales, trouva celle qu'elle cherchait, soupira comme si c'était là le premier signe rassurant qu'elle attendait, tandis que l'homme s'impatientait.

— Allons, Mademoiselle, vous êtes attendue. Chaque minute compte dans un tournage.

Ils prirent l'ascenseur qui s'éleva dans un doux ronronnement. Elle en profita pour enlever son fichu, le plier et le ranger dans son sac. Elle s'examina dans le miroir qui lui renvoya une image d'elle blafarde, aux yeux égarés quoique brillant d'un feu intense. « Ils me prendront comme je suis », puis elle éclata d'un rire nerveux : « ils me prendront...

On ne saurait mieux dire ! » Le moustachu la dévisageait avec un air indéfinissable. Sans comprendre pourquoi, un filet glacé lui descendit entre les

épaules.

Elle s'appelait Larissa. Larissa Orlov.

Sur le palier, le moustachu pressa impatiemment le bouton de sonnette d'un noir de jais qui s'offrait à côté de mots gravés en souple et grande cursive sur la plaque scintillante : K. K. Productions. Elle se demanda ce que signifiait la double consonne si peu consonante lorsqu'elle la prononça à mi-voix dans une ébauche de sourire. La porte s'ouvrit sans qu'elle distinguât quiconque. Ce n'est que lorsque la porte se fut refermée derrière eux avec un claquement définitif qu'elle aperçut la personne qui les avait fait entrer. C'était une grande femme revêche habillée de noir et dotée d'un chignon sévèrement tiré sur l'arrière de la tête. Elle évoqua immédiatement, dans l'esprit de Larissa, Madame Danvers, la gouvernante glacée et glaçante du film d'Hitchcock *Rebecca*.

Madame Danvers la détailla d'un œil acéré, la balayant en une seconde des pieds à la tête. Elle haussa les épaules et s'avança dans le couloir sans se retourner. Larissa la suivit jusque dans un vaste salon d'un luxe opulent où deux personnes attentives l'examinèrent en silence. Comme elle s'avavançait vers un fauteuil, elle fut retenue de s'asseoir par un impérieux « Non, restez debout et marchez sur le grand tapis ». Elle marcha, on la regarda. Elle se tournait, repartait, d'un bout à l'autre du tapis, se donnant la règle rassurante de ne point le quitter, on la regardait toujours. Il y avait le moustachu, qu'elle voyait mieux maintenant à la lumière du plafonnier. Il s'appelait Simon Ramirez, il s'était appuyé de la hanche sur le rebord d'une table. Avec sa moustache, l'œil dur et dru, elle trouva qu'il ressemblait à un lanceur de couteaux. Il jouait d'ailleurs avec un grand coupe-papier, comme pour en éprouver le piquant sur le bout charnu de ses doigts. Il jouait à être inquiétant et il y parvenait. Larissa se détourna de lui. Elle chercha du coin de l'œil une caméra quelconque mais non, rien, ce n'étaient encore que des préludes.

Son regard s'arrêta sur ce gros homme qui semblait débonnaire comme tous les gros, mais un examen plus attentif décelait en lui une violence de cauchemar. Sa graisse suait. Il s'appelait Fodor. Son regard était fixe comme les pierres.

Enfin, une femme, rousse, petite, dure, belle, qui avait vécu trop de trucs assez terribles : elle paraissait insensible, mais elle était là, elle était trop, comme on dit aujourd'hui, et Larissa se laissait fasciner. C'est elle qu'elle regardait, en arpentant le tapis. « Vona, si tu la déshabillais maintenant » dit Fodor. Et Vona s'approche de Larissa, lui arrache son chemisier. Les boutons sautent, Larissa crie puis se tait, rendue muette par la gifle que lui assène Vona. « Tiens-toi » lui dit-elle simplement. Puis : « ta jupe ! » Larissa l'ôte, elle est en dessous, elle a gardé ses chaussures à talons. Elle ne bouge plus, le gros éructe : « Marche ! » Ramirez hoche la tête : « Elle me paraît bien fragile ! ». Vona ricane : « C'est ainsi qu'il les veut. Au fond c'est un doux ! » Tous s'esclaffent.

Larissa marche. Elle sait qu'elle est payée pour cela. Elle sait que la poursuite de ses études lui commande d'en passer par là. Elle a longtemps hésité, mais elle a craqué lorsqu'elle a vu se modifier au cours des semaines le train de vie de quelques amies de la fac qui avaient choisi cette solution. Alors elle a fait les petites annonces Internet. Elle s'est lancée, elle est devenue gourmande. Elle plaît, avec son visage fin, sa classe mêlée d'une timidité de bon aloi, sa petite taille souple, son angélisme teinté de fatalisme, cette expression légèrement désabusée où pétillie pourtant comme une vague promesse. Elle est tombée il y a peu sur une annonce inhabituelle : « Cherche fine jeune fille pour tournage, remplacement au pied levé, bref, urgent et bien payé ». Elle s'est demandé ce que voulait dire le qualificatif : *fine* : intelligente ? maigre ? Elle était doublement fine, elle y est allée. Et la voici sur un tapis de prix, en petite culotte et soutien-gorge. Doit-elle se déshabiller entièrement ?

Elle n'a guère le temps d'hésiter. Le gros Fodor se lève, s'approche d'elle.

— Tu es d'origine russe ?

Elle hoche la tête, la gorge trop nouée pour répondre. Elle sent une panique irrépressible l'envahir, tout ce qu'elle peut faire est de se mordre les lèvres pour ne pas crier. Jusqu'à maintenant pourtant, malgré les risques qu'elle savait courir, tout s'était bien passé. Oh, elle avait dû supporter pas mal de corps adipeux ou fripés par la vieillesse couchés sur elle pour la transpercer ou simplement la manipuler. Elle se concentrait alors sur son but : passer l'agrégation de lettres en consacrant tout son temps, presque tout son temps, aux études tandis que ses camarades travaillaient comme serveuses, rognant de ce fait sur leur temps de révision et diminuant leurs chances d'obtenir le concours. Et puis, détournant le regard lorsque l'un de ces corps s'escrimait sur elle en tentant de retrouver une rigidité de jeune homme, elle voyait quelques billets de banque l'attendre sur la commode voisine, c'était un encouragement auquel, sans qu'elle s'en rendît compte, elle prenait goût. Rien de plus insidieux que la facilité pour grignoter la vertu la mieux trempée... Pourtant, elle avait tenté de réagir au bout de quelques expériences. Elle avait même observé plusieurs périodes d'abstinence pour retrouver le droit chemin, comme auraient dit ses parents. La plus longue était celle qu'elle venait de rompre en se retrouvant ici. Elle s'était dit que jouer les actrices, même pour un film X, cela n'avait rien à voir avec la prostitution, c'était même le premier pas vers la vertu retrouvée.

Elle sursaute : Fodor vient de lui arracher sa petite culotte et dans le même mouvement son soutien-gorge, qu'il lui tend.

— Colle-toi au mur !

Larissa obtempère, tremblante, on dirait que sa bouche se crispe pour ne pas pleurer. Vona sourit méchamment. Soudain, un trait brillant parcourt la pièce comme un éclair de foudre. Le coupe-papier que Simon Ramirez tripotait négligemment a quitté ses doigts et se plante en vibrant dans la petite

culotte, la clouant au mur comme une décoration incongrue. Larissa choquée regarde ce trophée sans comprendre, le lâche soudain en comprenant ce qu'elle a risqué. Il aurait suffi...

— Tu n'as pas perdu la main, Simon, profère Vona qui détaille avec complaisance le corps sec et élancé du lanceur de couteaux, puisque c'en est un finalement.

Ramirez se rengorge, passe la main dans l'une de ses chaussettes après avoir retroussé une jambe de son pantalon et récupère un couteau de sa gaine de cheville. Il en éprouve le fil du bout de son pouce et soudain, avec une rapidité qui rend son mouvement imperceptible à l'œil, son bras se détend. Le couteau se fiche dans le soutien-gorge que Larissa lâche avant de glisser sur le sol, affalée contre le mur. Vona la regarde avec mépris.

— Une petite nature, tu as raison Simon. Elle va bien nous tourner de l'œil quand elle va le voir...

Dans les brumes de son inconscience passagère, ces mots font lentement leur chemin. Larissa soulève ses paupières et murmure :

— Voir qui ?

— Approche ma petite !

C'est Fodor qui a parlé. Le ton est tel que Larissa frissonne, se lève, se traîne jusqu'au gros homme. Derrière elle, Ramirez lui fait ployer la nuque et s'agenouiller entre les cuisses de Fodor épaisses comme deux jambons de verrat.

— Vas-y, éructe Fodor de sa voix graisseuse. Il faut donc tout te dire ?

Larissa tire sur la fermeture Eclair, un slip douteux apparaît, gonflé par une turgescence qui paradoxalement rassure la jeune étudiante. Elle sait faire. Elle commence à en avoir vu un certain nombre. Elle dégage le membre noueux de sa prison de coton. Elle sent toujours la main de fer de Ramirez, celle qui a lancé les deux armes blanches, appuyer sur sa nuque, deux doigts posés sur ses carotides qui subissent une légère pression, de quoi la rendre un peu molle et livrée à tout, soudain sans volonté, sans forces... Elle suce, elle lèche, elle va chercher les bourses, elle sent sa bouche soudain inondée, elle avale, elle se recule, une gifle magistrale du gros Fodor la jette en arrière, explosant sa pommette.

— La prochaine fois, s'il y en a une, tu éviteras de tacher mon pantalon.

Elle est retombée sur ses fesses, à même le plancher, il lui prend l'envie d'éclater en sanglots comme une petite fille, elle a peur. C'est alors qu'elle voit celle qui l'a fait entrer, Madame Danvers comme elle l'appelle, appuyée à l'angle d'un mur. Madame Danvers a une main sous sa jupe et l'agite. Fascinée, Larissa suit à travers l'épais tissu noir le mouvement frénétique de ce qui lui paraît être une petite bête douée d'une vie indépendante. Là-haut, sur le visage de la garde-chiourme, rien ne se passe. Si, peut-être faut-il noter cette soudaine, légère crispation, si brève, qui ne fait que durcir encore un

visage minéral. A-t-elle joui ? Larissa pousse un cri. Elle ne sait expliquer pourquoi, mais madame Danvers lui a fait grimper d'un coup plusieurs marches sur l'escalier qui conduit à la panique. Elle crie toujours.

— C'est bon, allez-y !

Fodor et Vona la saisissent chacun par une aisselle et la remettent debout. Larissa a compris que les choses commencent maintenant. On la conduit vers une porte. Ramirez sort une clé de sa poche et déverrouille. Puis il entrebâille le panneau, passe sa tête, se recule, ouvre en grand, lui et Vona poussent Larissa, la porte se referme, Ramirez donne un tour de clé, et les voilà tous les trois, immobiles, attendant... un cri peut-être ? Oui c'est un cri, à glacer le sang comme on dit dans les mauvais films, mais ce n'est pas un film. Le cri est suivi de la chute d'un corps. Vona, si dure depuis toujours, est pâle. On croit lire ses pensées sur son visage. Comme si elle se disait « Peut-on faire cela à un être humain ? » puis, une autre pensée la durcit à nouveau, « Lui aussi est un être humain ! ». Fermez le ban, Vona s'en veut d'un instant de faiblesse. Elle entend Ramirez murmurer :

— Elle a sûrement dû s'évanouir, mais il sait comment la ranimer.

Personne ne lui répond. De son canapé, Fodor, impassible, contemple la petite culotte et le soutien-gorge cloués au mur. On dirait un trophée de chasse. Un trophée qui, dans un curieux renversement du temps, viendrait avant la mise à mort.

CHAPITRE II



Lorsque le commandant Boris Corentin poussa la porte du Bureau des Affaires recommandées, section phare de la Brigade de répression du proxénétisme - ex-Brigade Mondaine - une odeur inacceptable de tabac l'assaillit. Il regarda tour à tour le capitaine Aimé Brichot, Mémé pour les intimes, parmi lesquels il se comptait, depuis des années qu'ils faisaient équipe ensemble, puis Géraldine Hébert, qui officiait dans la Brigade en tant qu'électron libre... Ni l'un ni l'autre ne semblait avoir éteint précipitamment de cigarette. Lui-même essayait, avec succès depuis quelques semaines, de se passer de ses Gallia. Puis il reconnut le tabac qui flottait dans l'air à l'état de trace impalpable : des Celtiques ! Il arrondit sa bouche :

— Non, ne me dites pas que Baba est venu vous rendre visite ? !

Baba, c'était le diminutif du commissaire divisionnaire Charlie Badolini, le chef de la BRP, qui avait décidé une fois pour toutes de braver la loi anti-tabac en transformant son bureau en cage à fumée, allumant la prochaine cigarette au mégot de la précédente, ce qui lui permettait des économies qu'il jugeait considérables sur l'essence de son briquet. Mais de là à venir enfumer le bureau de ses administrés !

— Il nous attend, proféra sobrement Aimé Brichot.

— Et pas qu'un peu, compléta Géraldine Hébert.

Boris la contempla, rêveur. Elle n'avait qu'un défaut, cette magnifique jeune femme aux cheveux roux frisés, au nez retroussé : elle était féminophile, comme elle disait elle-même, ce qui valait peut-être mieux pour lui, car il se sentait si attiré par elle qu'il s'était parfois laissé entraîner - horreur sans nom - à imaginer ce que pourrait être une vie commune. Lui, l'indécrottable célibataire qui tenait la liberté et l'autonomie, mais pas l'abstinence, pour des raisons de vivre, sinon de mourir.

— Eh bien, qu’attendons-nous ? Au trot !

Il entraîna son équipe dans le bureau du divisionnaire. Charlie Badolini les fit asseoir.

— Où étiez-vous, commandant ? J’ai failli attendre.

Il lâcha un nuage de fumée qui aurait rendu jalouse une locomotive à vapeur. Lorsque son visage réapparut derrière l’écran de son vice, il avait un air soucieux que son équipe lui avait rarement vu.

— J’ai là une affaire qui me vient du Ciat^[1] du XIV^{ème} arrondissement. Régalez-vous ! Puisque vous avez été sages, voici quelques images.

Il leur tendit quelques documents qui circulèrent de main en main. Boris se crispa, Aimé Brichot tira sur sa moustache comme un forcené, Géraldine devint pâle et les jointures de ses doigts blanchirent sur les accoudoirs de son fauteuil tandis que l’une des photos sur ses genoux glissa à terre.

Les hommes du Ciat ont fait toutes les poubelles de la rue sans pouvoir trouver la pièce manquante. Les poubelles de la rue de la Gaîté pour être précis. Cette affaire est un véritable oxymore !

— Pardon ? fit Géraldine encore sous le choc.

Aimé Brichot ne résista pas au plaisir de briller et s’empara de la parole avant que Boris ait pu réagir.

— » Cette obscure clarté qui tombe des étoiles... » C’est dans le Cid de Corneille. Oui, oxymore : expression qui accole deux ou plusieurs termes contradictoires. Rue de la Gaîté, et ces photos...

— Oui, oui ça va j’ai compris, l’attaqua Géraldine, pas fâchée de cette diversion après avoir jeté encore un œil sur la photo qui traînait toujours à ses pieds, et qui représentait une femme au sexe barbouillé de sang et fendu beaucoup plus que la nature dans sa sagesse l’avait conçu. Encore qu’on pouvait discuter des siècles — c’est ce que la philosophie n’avait pas manqué de faire — sur la sagesse de la nature.

— Son identité ? demanda Boris Corentin.

Le commissaire Badolini ricana :

Pourquoi croyez-vous que l’Etat vous paye ? Ce sera à vous de l’établir. Allez, au trot. Je suppose que je n’ai pas besoin de vous dire par où vous devez commencer ?

Ils se levèrent sans un mot mais au moment de franchir la porte, Aimé Brichot se retourna, la main sur le chambranle.

— Dites, patron...

— Oui capitaine ?

— Euh, à quoi elle ressemble ? Je crois que je n’ai pas vu... euh...

— La tête ? Oui, elle l’a perdue. Disons qu’on ne l’a pas retrouvée. Qu’est-ce que vous attendez pour me la rapporter ?

Ils sortaient tous sagement en file indienne lorsque la voix de Charlie Badolini claqua sèchement :

— Encore un mot : la presse est déjà au courant, les chiens sont lâchés, ils vont venir renifler le sang qui va s'attacher à vos basques. Alors un conseil : ne leur parlez pas, ne lâchez pas un mot. Je n'ai pas envie de gérer une psychose collective.

Ils se retrouvèrent dans le bureau de Corentin, assez secoués malgré tout. Aimé Brichot, songeur, grommela :

— Un peu maigre, ce que nous a confié Baba. Par quel bout prendre cette affaire, voilà la question...

— Par le bout le plus évident. Hop, prenez vos cliques et vos claques et en route pour le Ciat du XIVème. Après quoi, nous irons à l'IML[2].

Ils sautèrent dans la Peugeot 307 de service. Morose, Géraldine ne desserrait pas les dents.

— Oh Petit Bonhomme, fit Corentin avec des inflexions tendres dans la voix, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne la sens pas bien cette affaire, voilà.

— Voilà que vous nous jouez les madame Soleil ? grommela Aimé Brichot.

Le capitaine Brichot avait vu arriver Géraldine d'un mauvais œil dans le duo soudé qu'il formait avec Boris Corentin. Des années de compagnonnage, d'enquêtes délicates et de coups tordus, quai de la Râpée, où aboutissent tous les cadavres non identifiés de Paris avaient fait des deux hommes non seulement des collègues mais aussi des amis. Pourtant il s'était fait à la vitalité et à la jeunesse de Géraldine, il avait fini par lui reconnaître quelques compétences et il l'estimait aujourd'hui à sa juste valeur, bien qu'il ait toujours gardé le voussoiement avec elle. La seule chose qu'il lui reprochait était son langage parfois un peu vert. Le capitaine aimait le langage châtié autant que le style anglais qu'il avait adopté dans son maintien, sa maîtrise et sa façon de temporeriser les enthousiasmes ou les intuitions de son commandant, comme aussi dans ses vêtements.

— Non, répondit finalement Géraldine après un long temps de silence, je n'ai aucune vision fulgurante sur l'avenir, je n'y vois encore aucune tartine de merde mais les malades me font peur. Vous ne croyez pas que c'est le début des joyeusetés d'un tueur en série ?

— Comme tu y vas, Petit bonhomme fit Boris. Ce n'est jamais que le premier meurtre.

— Qu'en sais-tu, grand chef ? rétorqua-t-elle avec un semblant de sourire retrouvé.

Réflexion qui laissa Boris perplexe. Il fallait peut-être vérifier si dans les derniers mois il n'y avait pas eu en France d'affaire semblable. Mais il n'eut

pas le temps de poursuivre ses réflexions. Ils étaient arrivés et Boris gara la Peugeot en zone interdite, en regardant s'approcher de lui une contractuelle estomaquée par son culot.

— Dites-donc vous ! Vous le faites exprès ? Vous ne voyez pas que vous vous garez devant un commissariat ?

Corentin qui descendait de voiture regarda autour de lui d'un air stupéfait :

— Ça tombe bien, j'avais justement besoin d'un commissariat et accessoirement d'un commissaire.

— C'est votre affaire mais vous allez ailleurs.

Comme elle sortait son carnet, Boris sortit sa plaque de police. Elle rosit de confusion et se proposa de les accompagner, mais Boris déclina, entra avec sa troupe dans une pièce qui ressemblait à tous les accueils de commissariats de l'hexagone : absence de la moindre parcelle de goût, de la moindre couleur, matériaux de quatre sous tombant non sous le coup de la loi mais sous celui de l'usure et de la dégradation, il y avait de quoi se sentir coupable des pires crimes après avoir séjourné quelque temps sur les bancs qui pour l'heure étaient occupés par deux clochards, une prostituée dont le maquillage avait dérapé dans les épreuves de la nuit et un couple de jeunes aux cheveux teints en bleu et rouge qui n'avaient peut-être rien fait d'autre que satisfaire à l'arrière d'une voiture une très ancienne pulsion, celle qui bon an mal an faisait marcher le monde.

— Qu'est-ce que ce sera ? fit le planton de service d'un ton rogue.

— Pour mes collègues et pour moi, ce sera un commissaire tout chaud dans son bureau.

Le planton ouvrit une bouche en forme de gouffre avant de la refermer d'un clappement et de se raidir dans une position réglementaire devant la plaque de Boris. Ils se retrouvèrent dans le bureau du commissaire Flaviot, bonhomme débonnaire à moustaches qui donnait l'impression de détester les problèmes et de rêver d'une petite villa « Mon paradis à moi » où il aurait soigneusement cultivé son inaction.

— Je sais pourquoi vous venez mais l'enquête est au point mort.

— On s'en doutait, fit Boris, sans toutefois donner de raison à son doute. Mais encore ? Parlez-nous de l'affaire !

— Ce matin, un quidam d'un immeuble de la rue de la Gaîté a fouillé les poubelles communes, pensant y avoir jeté par mégarde une série de couverts. Quand il a découvert ce que l'une d'elles contenait, il est venu ici se mettre à table.

Le commissaire Flaviot laissa passer un temps, histoire pour ses collègues d'apprécier son fabuleux jeu de mots, mais devant le silence glacé qui lui fut opposé, il continua de pérorer : Il s'agit du corps d'une jeune femme

affreusement mutilée mais le légiste vous en dire beaucoup plus. J'ai immédiatement organisé une enquête de voisinage. Je n'ai pas encore tous les rapports sur mon bureau. J'ai fait sur le cadavre les constatations d'usage. Je suppose que la décollation a été effectuée pour qu'on ne puisse attribuer d'identité au corps et retarder l'enquête, voire la faire tourner court.

— Effectivement, elle tourne court. À nous de la rallonger. Nous allons nous rendre à l'IML. Je vous demande de faire diligence et de nous envoyer les rapports d'enquête aussi vite que possible. Dans ce genre d'affaire, la piste doit être maintenue chaude. Commissaire...

Flaviot tendit une main molle, eut une crispation en encaissant la poignée de main de Boris et les raccompagna. Dans la voiture qui les conduisait quai de la Râpée, Géraldine soupira et résuma la situation, tandis que le visage d'Aimé Brichot, shocking, se fermait. Il grommela : « Cette affaire a peut-être une queue mais pas de tête. »

CHAPITRE III



Dans leur appartement de la rue de la Gaîté, loué il y a dix jours à peine, Simon Ramirez tournait comme un ours en cage. Il avait le sang chaud, et de voir la pulpeuse Vona aller et venir dans le plus simple appareil sans se

soucier de l'effet qu'elle faisait, ses tempes en bourdonnaient comme le carillon de Westminster. Il savait qu'il ne fallait pas y toucher. Non seulement Vona était très dangereuse, bien capable de lui planter un couteau dans le dos s'il osait le moindre geste, mais elle appartenait à ce porc de Fodor, sans doute encore plus dangereux qu'elle malgré sa graisse et l'illusion qu'un pareil homme ne pouvait bouger qu'à la vitesse d'un lémurien[3]. Un instant il s'imagina livrer Vona à la chose — il eut un frisson, mais comment appeler autrement cet... cet homme qui... — mais il cessa de penser à ce qu'il aurait pu en résulter... Trop dur... Et Vona qui le regardait fixement soudain, comme si elle pouvait deviner ses pensées... elle en était bien capable la garce. Il se mit à jouer avec ses couteaux, les plantant dans un panneau de bois qu'il avait accroché au mur, une planche à découper en fait... ouais, à découper...

— Tu vas cesser ce jeu stupide espèce de débile impuissant ! fit Vona avec tout le mépris dont elle était capable, et elle n'avait pas à se forcer.

— Impuissant moi ? Tu veux que je...

— Je ne veux rien du tout. Si tu avais la moindre culture, tu saurais ce que signifie ta manie.

Ramirez se tourna vers Fodor.

— Qu'est-ce qu'elle veut dire là ?

Et les couteaux continuèrent à traverser le salon en sifflant avant de se planter au centre de la planche.

— Cesse !

C'était un ordre de Fodor. Il rangea ses couteaux.

— Je m'emmerde ici. Et ce malade dans la pièce à côté, il va nous coûter la santé... et nous y envoyer d'ailleurs, à la Santé[4]. Moi il me fout les chocottes.

Il alla vérifier si le verrou était mis. Comme s'il avait été entendu de l'autre côté du battant, il y eut une sorte d'énorme grognement, ou borborygme, enfin quelque chose d'assez indéfinissable, puis des coups violents sur le chambranle.

— Il est déjà en manque, ricana Vona. Encore un peu de temps et tu pourras aller te faire mettre, Simon, peut-être qu'il ne crachera pas sur toi, après tout, frustré comme il est.

Ramirez se dirigea vers elle, la mâchoire dure, une crispation comme tétanisée sur tout son visage. Mais elle se déroba, souple comme une liane, dure comme le silex, ses yeux n'avaient pas cillé. C'était une sacrée nature et Ramirez se demanda où Fodor avait péché une pareille créature. Russe sans aucun doute, comme la dernière victime de... Ouais, Fodor avait un faible pour les Russes, quand elles avaient comme Vona ce côté sauvage, indomptable, comme venu du grand vent des steppes. Un faible, c'est beaucoup dire, car cette Larissa Orlov y était passée malgré ses origines. Les

coups redoublèrent derrière la cloison. Les deux hommes et Vona se figèrent. Un sacré défi qu'ils avaient assumé, qui n'avait rien de rassurant, mais la nature la mieux trempée aurait tremblé devant ce qui s'agitait derrière la porte avec une sorte de frénésie. Fodor souleva une paupière.

— Que dit l'Internet, Vona ?

Elle s'approcha de la console, cliqua sur la boîte email, mais aucun nouveau message n'apparut.

— Rien. On dirait que les clientes sont en vacances. Et l'autre s'énerve sérieux.

— Il va falloir aller le piquer pour le calmer. Qui s'y colle ?

Vona et Ramirez regardèrent le plafond. Ni l'une ni l'autre n'avait la moindre envie de s'approcher. Le simple fait d'ouvrir la porte pour introduire les filles dans la cage leur glaçait le sang.

— Il va falloir que je paye encore de ma personne, grinça Fodor, qui se leva avec agilité d'un canapé où on l'avait cru englouti jusqu'à la fin de ses jours. Il se dirigea vers une commode, ouvrit un tiroir, sortit une boîte de pharmacie, effectua diverses manipulations jusqu'à faire jaillir quelques gouttes de la pointe d'une seringue remplie d'un liquide brunâtre puis se dirigea vers la porte. Les autres le regardaient sans mot dire, les yeux élargis, vaguement admiratifs. Il est vrai que Fodor était le seul à inspirer du respect sinon de la peur à l'occupant de la pièce en quarantaine, dont les fenêtres étaient munies de volets d'acier intérieurs verrouillés d'un cadenas. « Du respect », songea Ramirez in petto... « Oui, mais est-ce que la chose ressent du respect ? N'est-ce pas un sentiment humain que celui-là ? Et pour éprouver du respect, ne faut-il pas avoir un soupçon de vernis de civilisation ?.... » Il grommela à l'intention de Vona.

— Tu verras qu'un jour le gros lard ne ressortira pas de cette pièce... ou des prochaines. Et c'est pas moi qui pleurerai, je commence à en avoir marre de déménager avec cette chose pour changer de ville chaque fois que trois ou quatre cadavres de malheureuses se sont accumulés. Tu parles d'un colis, je préférerais de loin conduire un camion de nitroglycérine. Il était pénard, Yves Montand, au volant de son poids lourd[5].

— La ferme, poule mouillée, fit Vona méchamment. T'es vraiment un locdu, je crois que je préférerais entrer dans cette pièce plutôt que dans ton lit, espèce de lame molle.

Ramirez eut un éblouissement, se baissa, dégaina son couteau de cheville et le brandit. Il avait la main par-dessus l'épaule droite, la pointe de la lame entre le pouce et l'index, lorsque Fodor ressortit de la pièce tandis qu'on entendait, par l'entrebâillement, la chute d'un corps lourd s'affaissant sur le sol dans un énorme soupir.

— Simon !

Ramirez se tourna vers Fodor, le geste suspendu, crevant de l'envie

soudaine de lancer le poignard, non plus en direction de Vona mais, dans le gras du cou de ce porc qui lui fichait une frousse du diable. Il ne put soutenir le regard du Russe, baissa le sien, non sans avoir la nette impression d'avoir été deviné. Il se dirigea pesamment vers la penderie d'où il décrocha une veste.

— Je vais faire un tour.

— C'est ça, le nargua Vona. On sait très bien où tu vas, grand bien te fasse. Mais si tu nous la ramenaï pour lui, hein ? Après tout, elle est son genre !

Ramirez claqua la porte. Une fois dans la rue de la Gaîté, il respira à pleins poumons. Comme à chaque fois qu'il prenait un peu le large, il se rendait compte à quel point il était oppressé, confiné avec les trois autres, enfin avec les quatre autres, dans un petit appartement qui sentait le fauve et le sang. Il goûtait l'air de Paris comme un alcool enivrant. Il fit un numéro sur son portable, attendit la réponse et ne prononça qu'un laconique « Ramirez. J'arrive ». Sans attendre la réponse, il sauta dans un taxi en maraude et se fit conduire avenue d'Iéna. C'est là qu'elle créchait, la petite vicieuse qu'il avait levée dans un bar il y a deux jours et qui le soir même l'avait emmené chez elle pour le grand jeu. Ce n'est pas seulement qu'elle s'y entendait, mais c'est qu'elle avait aussi de drôles d'idées. Par exemple, il y avait dans le long couloir qui menait à son appartement une petite porte si discrète qu'elle en était presque dérobée, derrière laquelle se trouvait une cuvette de W. C. Ils avaient mis au point un scénario pour leur prochaine entrevue. Ramirez ne pouvait qu'admirer la façon dont elle lui avait présenté la chose. Elle lui avait dit :

— Tu as vu ? Avant d'arriver chez moi, dans le couloir, il y a une petite porte qui donne sur des toilettes communes. Tu sais à quoi je pense chaque fois que je rentre chez moi ? Et que je passe devant cette porte ? Imagine qu'un type s'y trouve caché ! Il entend le claquement de mes talons sur le carrelage du couloir. Je passe devant la porte. Il y a un homme, là, derrière, je le sens, je le sens. J'ai dépassé le panneau, je me dirige vers mon studio. Un grincement... Le salaud est sorti derrière moi, il marche à pas légers, rapides, je sens son souffle sur mon cou avant qu'il me prenne brutalement par la taille et par le bras, puis il me saisit la nuque en me murmurant à l'oreille « tu vas y passer ma belle, petite pute, c'est ça que tu veux hein ! Je te vois entrer tous les jours à la même heure, eh bien ça y est c'est le grand soir ! » et je gémiss parce qu'il me serre le cou jusqu'à la douleur. Il s'empare de ma clé, ouvre la porte pour moi en restant collé contre mes fesses et je sens son pieu qui raidit, plaqué dans mon sillon. Il ouvre, me pousse brutalement à l'intérieur, referme à clé... Que dis-tu de mon histoire, Simon ?

Simon il n'avait rien dit, il avait la gorge complètement desséchée et déjà une trique maison lorsqu'au moment de prendre congé elle s'était collée, frottée contre lui, avait saisi une poignée de ses cheveux longs de lanceur de

couteau et avait rapproché son visage du sien pour un baiser qui ressemblait à un écrasement suivi d'une morsure comme un coup d'aiguille. Et tandis qu'elle lui disait « à bientôt ? » et refermait sa porte, il avait léché le sang qui perlait sur ses lèvres, la tête obscurcie de désir jusqu'à la nausée.

Et maintenant il était là, caché dans les toilettes, et il guettait, comme elle avait dit, le claquement de ses talons. Pas besoin de caresse pour le mettre en train, il était plié en deux, il en était au point où son sexe lui faisait mal, et il prit le temps de se déshabiller, d'enlever son slip et de remettre son pantalon, éprouvant une sorte d'ivresse sensuelle à sentir son organe trembler librement, pointer contre le tissu rêche du pantalon et battre une cadence comme celle d'un métronome déréglé. Il se disait que dans de pareils états on était capable de tout, ce qui le fit trembler un instant... Car un instant, un instant seulement, il s'était senti plus proche de l'être délirant qu'ils abritaient tous les quatre, ce fou de Russe, cette salope de Vona, russe aussi, Elektra, la sombre gouvernante et lui l'Espagnol, la caricature d'Espagnol de cirque, tous les quatre à protéger cet être enfermé dans une pièce quasi blindée comme un coffre-fort, cet être qu'ils devaient maintenir en vie, alimenter pendant quelque temps encore pour toucher un pactole... Ouais, alimenter non seulement son estomac, ça c'était sans danger, bon Dieu ils n'en étaient pas encore à lui refiler des animaux vivants comme pour les serpents, mais aussi alimenter son désir et ça c'était une autre paire de manches, jusqu'à maintenant, à une exception près, ç'avait été la mort pour les filles livrées en pâture. Et celle qui s'était échappée par miracle, elle n'avait jamais parlé, sûr qu'elle avait cru à un cauchemar. Ils avaient déménagé vite fait et même quitté l'Allemagne. Alors là, un instant, dans ces toilettes exiguës où il attendait que passe cette salope de Viviane, Ramirez avait compris la puissance dévastatrice du désir lâché avec toute la meute des pulsions collatérales, viol, perforation, coups, sang, souffrance, dévoration et mort. Et d'être un instant, par son désir, si proche de la chose là-bas, rue de la

Gaîté, l'avait fait sacrément débander. Il en tremblait lorsqu'il entendit les pas de Viviane... et chacun des claquements de ses talons lui entraînait dans le cerveau, le vrillait et redressait son membre un instant défaillant.

Elle passa. Il entrouvrit la porte, se glissa au dehors, la suivit. Il allait la violer. Enfin, faire comme si, avec sa complicité subtile. Il se souvint de cette histoire qu'on lui avait racontée sur l'anarchiste de la Belle Epoque, Fénéon. Il avait été arrêté par la police sur les grands boulevards, et l'on avait trouvé sur lui un pistolet. Au juge qui lui disait sévèrement « Vous aviez sur vous de quoi commettre un meurtre ! », Fénéon avait haussé les épaules et répondu, superbe : « La belle affaire ! Monsieur le Juge, j'avais aussi sur moi de quoi commettre un viol ! » Et c'est vrai qu'il avait de quoi le commettre ce viol, Ramirez, lorsqu'il fit soudain peser sa poigne de fer sur la nuque de Viviane, qui ne put s'empêcher de pousser un cri. Ramirez ne voulait pas qu'il se passe plus de quelques secondes entre ce moment et celui où il lui plongerait sa lame entre les cuisses. Il avait dégrafé son pantalon et c'est son membre nu

que saisit Viviane lorsque instinctivement elle ramena le bras derrière elle pour écarter son violeur. Entre-temps, Ramirez s'était emparé de la clé, avait ouvert la porte, poussé Viviane dans son studio, claqué la porte à la volée, et s'était retrouvé avec elle dans cette pièce, il s'en souvenait, si petite, qu'on ne pouvait faire trois pas sans se heurter aux meubles. Bénédiction que cette petitesse car en poussant Viviane, la voilà déjà affalée la tête sur la courtépointe, agenouillée sur le sol, le ventre comprimé contre le bord du matelas, la joue écrasée sur le tissu ouaté, les bras en croix, et sous sa petite culotte, les lèvres déjà trempées. Ramirez les force de son membre avec une véritable fureur libératoire, une telle joie d'être enfin happé par ce fourreau encore serré que ses coups de rein la soulèvent du sol. Il la saisit aux hanches et l'enfonce sur lui à chacun de ses branles, et cogne dans son fond avec des éblouissements dans les reins et un brouillard rouge devant les yeux. Son sang bout, sa queue est dans un tunnel de chair lumineuse dont les parois giclent un jus crémeux appuyé comme en contrepoint par les gémissements de Viviane. L'onction de sa mouille pour le sacre de son membre en effervescence. Elle crie maintenant, Viviane. Avec des « non » de stupeur, des « oui » chancelants, elle tente de se redresser mais Ramirez la saisit à nouveau par la nuque et plaque son visage dans le lit où ses cris s'étouffent, tandis qu'il lui mord et lui griffe les épaules. Les reins de Viviane s'agitent alors, et des traits de feu courent aussitôt le long de sa hampe qu'il croit maintenant éternelle et infinie dans le corps infiniment brûlant de Viviane. Une force sans pareille lui fait tourner la tête à droite, à gauche, à droite, à gauche, malgré la main de fer sur sa nuque, et à la faveur de ces mouvements, Ramirez voit le plaisir qu'il donne élargir la pupille de la fille encore incrédule qui dit « jamais, jamais... », elle porte sa main entre ses cuisses, la ramène inondée, il la saisit, la suce, elle renvoie sa main, la fait revenir avec encore de son jus, le goûte elle-même, la propre main de Ramirez part patauger autour de sa queue pour en rapporter de quoi barbouiller le visage de Viviane jusqu'à lui coller les paupières. Et soudain tous deux lâchent tout, Ramirez s'effondre sur un corps inerte. Petite mort.

Un moment plus tard, Ramirez, rhabillé, la regarda d'un air songeur. Elle eut un frisson, le trouvant soudain beaucoup plus inquiétant qu'il ne lui avait paru jusqu'alors. Elle ne comprenait pas le sens de son regard, mais elle manquait tellement d'expérience. Comment aurait-elle su que c'était avec ce genre de regard que l'on observait les gens qui allaient mourir. Même Ramirez n'était pas conscient du phénomène, sentant simplement quelque chose de lourd et d'inavouable bouger comme un petit rongeur aux limites de sa conscience. Il prit congé. Elle le laissa partir sans bouger, mal à l'aise et pourtant sous le coup de l'immense jouissance qui l'avait secouée, épuisée, remplie, vidée. Elle pensait déjà recommencer. Même avec ce bruit en elle, ce son de clochette ténu, petite sonnette d'alarme venue du tréfonds de ce lieu que nous avons tous en nous, où commencent à se mêler les sensations corporelles et les embryons de l'esprit, ce lieu d'un savoir absolu sur la vie,

mais inaccessible à la raison, hélas... Une porte claqua. Celle de son studio. Une autre porte... Ramirez s'était arrêté aux toilettes du couloir. Elle guetta finalement son pas décroissant et l'ouverture de la porte cochère.

CHAPITRE IV



Boris Corentin garait la Peugeot de service sous l'avent de l'Institut médico-légal lorsqu'il aperçut la petite silhouette du docteur Flutiaux, médecin légiste de son état et grand pourvoyeur d'humour noir devant l'Eternel. Hélas son humour ne sortait pas de chez un grand faiseur comme c'était le cas pour son éternel nœud papillon et ses costumes impeccables, ou même sa blouse blanche professionnelle. « Toujours à quatre épingles, disait-il, sinon que penseraient de moi les belles filles à qui j'ouvre le ventre, ou les clochards, ces seigneurs de la rue dont j'explore l'estomac pour recomposer leur dernier menu ! »

Quand il vit descendre Boris, Aimé Brichtot et Géraldine, il s'exclama :

— Que me vaut l'honneur ? Le trio d'archets de la République au grand complet ! Au fait, avez-vous pris des actions de l'Eurotunnel ?

— Pardon ? fit Géraldine. Je vous sais souvent hors de propos, mais à ce point-là !

Le visage avenant du docteur se rembrunit, et c'est d'un ton grave tout à fait inhabituel qu'il rétorqua :

— Jamais je crois, je n'ai eu un tel sens de l'à-propos. Suivez-moi, vous allez comprendre.

Le groupe prit un long couloir, poussa une double porte battante et finit par aboutir dans la chambre froide où le docteur les fit s'approcher du lit roulant métallique sur lequel on distinguait une forme humaine bizarrement raccourcie.

— Je ne vous montre pas le haut du corps, vous en feriez, une tête ! Mais regardez plutôt ici, hop !

Joignant le geste à la parole, il souleva le drap d'un geste sec, dévoilant les cuisses écartées de la morte. L'entrejambe avait été soigneusement nettoyé, révélant un appareil génital étrangement déchiqueté.

— Alors, madame, messieurs de la Mondaine, votre avis ? Avez-vous déjà vu pareille chose ?

— Docteur, grogna Aimé Brichot, c'est votre avis qui nous intéresse, d'accord ? Non je n'ai jamais vu pareille chose et je ne trouve pas que ce soit un spectacle pour quiconque. On peut mourir sans avoir vu cela, je vous le garantis !

— Question de point de vue, railla le docteur Flutiaux, nullement décontenancé par la sortie acerbe du capitaine. Et vous, commandant ?

— Je vous croyais plus habile dans votre métier, docteur ! Fallait-il que vos instruments en arrivent là pour vous forger un avis ?

— Touché, commandant. Et vous, mademoiselle ?

— Un tunnelier comme celui qui a creusé le tunnel sous la Manche possède une énorme fraise qui tourne en déchiquetant la roche devant lui. En quelque sorte, cette dame aurait rencontré dans sa vie érotique un tunnelier certes moins volumineux mais tout aussi efficace.

Le docteur Flutiaux était resté bouche bée devant la sortie de Géraldine.

— Si je m'attendais, de votre part... grommela-t-il, tous ses effets cisaillés par la réplique de la jeune femme. Bon ben c'est à peu près ça... et c'est tout ce que je peux vous dire pour l'instant. Cette personne a eu le malheur de croiser sur sa route une espèce de King Kong qui a laissé sur place une quantité anormale de sperme que j'ai envoyé au labo pour analyse. Une analyse génétique complète. Cette affaire est bizarre pour ne rien vous cacher. Premier cas dans ma carrière...

— Eh ça c'est quoi, fit Brichot en montrant du doigt des griffures profondes sur les épaules, les seins et les hanches.

— Une sacrée étreinte je peux vous le dire, lâcha le docteur Flutiaux en ricanant. Ça pourrait avoir été fait par un type qui bouffe beaucoup de calcium et ne se coupe pas les ongles. Ou par autre chose. Un type qui en sortant du

carnaval a oublié d'enlever son déguisement de grizzly...

— Et la décollation ? questionna Boris, c'est aussi l'œuvre du violeur ?

Le légiste fit la moue.

— Non, le travail est bien trop propre. Elle est morte des sévices qu'elle a subis et d'une hémorragie interne, mais la tête a été prélevée après son décès à l'aide d'un instrument très aiguisé, certainement pour empêcher toute identification, ainsi que l'a déduit votre sagacité légendaire, commandant.

— C'est tout ce que vous pouvez nous dire, docteur ?

— C'est tout pour l'instant. Pour le reste, il faut attendre les résultats du labo.

— Ce soir sur mon bureau ? fit Boris comme si la chose ne souffrait pas de contestation.

— Comme vous y allez ! Je vous rappelle qu'il s'agit d'une analyse génétique complète.

— Seulement moi, docteur, quelque chose me dit qu'il faut aller vite, très vite !

— Et pourquoi donc ?

— Croyez son intuition, intervint Aimé Brichot : ce cadavre n'est que le premier d'une série.

Boris hocha la tête avec un clin d'œil en direction de son fidèle coéquipier. Depuis qu'ils travaillaient ensemble et qu'ils se pratiquaient, ils n'avaient quasiment plus besoin de mots pour se comprendre et même se deviner. Géraldine était encore un peu jalouse de cette connivence, même si elle était maintenant parfaitement intégrée à l'équipe.

— Docteur, à la revoyure et faites fissa, croyez-moi lança Boris avant de prendre congé, suivi de son équipe.

Dehors, ils respirèrent un grand coup l'air rafraîchi venu de la Seine.

— Allez, au 36, il faut faire le point.

— Le point sur quoi fit Brichot d'un ton rogue. On n'a rien à se mettre sous la dent !

— C'est mon vieux collègue qui parle ainsi ? Eh, flic émérite, on a toujours quelque chose à se mettre sous la dent. Faut creuser un peu, que diable !

— Le diable, c'est cette malheureuse qui l'a rencontré, fit Géraldine.

Boris jeta un coup d'œil acéré sur sa fliquesse préféré.

— Petit Bonhomme, ça va ? Le diable n'existe pas.

— Peut-être, mais le Mal, certainement !

— Oh oh ! c'est le quart d'heure de philosophie ? Mais tu as raison. Et c'est justement pour cela qu'il nous faut chausser les bottes de sept lieues

dans cette affaire.

Ils arrivèrent quai des Orfèvres où ils abandonnèrent leur Peugeot de service aux mains d'un planton avant de se retrouver tous les trois en conférence dans le bureau de Boris.

— Bon, qui commence ? fit Boris.

— Moi, fit Aimé Brichot et, se tournant vers Géraldine, il continua : il nous faut reprendre l'intuition de notre chère collaboratrice. Ce n'est peut-être pas le premier meurtre. Conclusion, essayons de dénicher des affaires semblables qui auraient eu lieu ces derniers mois, et si on n'en trouve pas en France, contactons Interpol et prospectons sur le terrain européen. Pour l'instant, le seul fil auquel nous pourrions nous rattacher est celui du passé.

— Bien vu, Mémé, fit Corentin. Et toi, Bonhomme ? fit-il en se tournant vers Géraldine.

— Il faudrait comprendre pourquoi le cadavre a été abandonné rue de la Gaîté. Est-ce une rue choisie au hasard, ou bien le meurtre a-t-il eu lieu dans les parages ? Dans ce cas, il serait après tout fort habile de laisser le cadavre quasiment sur place. On évite le risque d'être pris dans Paris à la faveur d'un contrôle de routine avec dans sa voiture une... une malle sanglante, pour reprendre le titre d'une affaire célèbre.

Ouais, ouais, pas mal pensé. Mais la tête ? Elle a bien dû être transportée quelque part. Ils l'ont donc bien pris, ce risque dont tu parles, sinon pour le corps, en tout cas pour ce qui d'ordinaire sert au support de la pensée et des chapeaux.

— Tu as raison grand chef, convint Géraldine. Mais une tête, c'est quand même plus petit qu'un corps.

— Et en attendant mieux, ça peut se stocker dans un congélateur, on y met bien des bébés, fit Brichot pince-sans-rire.

— Vous jetez un froid, Aimé, rétorqua Géraldine du tac au tac.

— Je peux vous mettre ma veste sur vos jolies épaules, chère Géraldine.

— Ah ah, je me cintre !

Corentin, indifférent aux assauts linguistico-humoristiques de ses deux partenaires, réfléchissait ferme, mais lui, le grand chef, ne trouvait rien à ajouter à ce que tous deux venaient de dire. Si, un seul mot d'ordre : agir !

— Au boulot ! Géraldine, tu vas arpenter de tes jolies jambes la rue de la Gaîté. Renifle, regarde, va voir « l'inventeur » du cadavre, questionne-le, bref, provoque la chance, cette déesse des flics en mal d'inspiration. Toi, Mémé, tu vas fouiller les archives. Celles de la maison Poulaga et celles d'Interpol.

— Tu ne crois pas qu'il y a erreur de casting, mon commandant ? fit Brichot. Si j'allais moi-même rue de la Gaîté ?

— Et pourquoi donc, rétorqua Géraldine, à qui la perspective d'une balade dans le quatorzième ne déplaisait pas. Pour tirer les vers du nez au bon peuple

de la Gaîté, je serai plus efficace que vous, mon cher Aimé, qui ressemblez à un flic anglais tout droit sorti du Yard pour prêter assistance à Holmes.

Brichot hésitait à se fâcher, la comparaison avec un flic anglais, lui qui adorait le style british, le flattant passablement.

— C'est simplement, miss Hébert, que la rue de la Gaîté, avec ses sex-shops encore en activité, n'est pas précisément une rue pour une jeune femme aussi distinguée que vous. Il serait préférable que vos doigts habiles pianotassent le clavier d'un fichier d'archives informatiques.

— Mémé, songez à votre femme et à votre serment de fidélité. Une telle me est très dangereuse pour vous. Pour moi, ce sera l'occasion d'entrer dans l'un de ces sex-shops, histoire de voir si l'on a inventé de nouvelles figures entre femmes, je cherchais justement une idée de cadeau pour ma Liselotte préférée. Et puis vous semblez oublier capitaine — ou bien est-ce un point faible de votre immense culture ? — que la me de la Gaîté abrite un théâtre tous les cinq immeubles !

— Vous avez fini, oui, gronda Boris. Au boulot !

— À tes ordres grand chef, mais toi ! Quel rôle t'es-tu attribué dans tout ce micmac ?

Corentin prit une mine aussi profonde que mystérieuse :

— Moi ? Je vais où le devoir et l'intuition m'appellent.

— Eh bien, grommela Brichot, fort mécontent à l'idée de passer sa journée devant un écran ou au téléphone. Ton devoir et ton intuition doivent être aphones, je n'ai rien entendu...

CHAPITRE V



Géraldine Hébert émergea du métro à la station Edgar-Quinet. Elle passa l'angle du café La Liberté, où Eric Rohmer avait tourné l'un de ses films, elle ne se souvenait plus duquel, mais se rappelait que deux personnages s'y disputaient sur le nom du café, l'un affirmant que c'était La Liberté, l'autre optant pour L'Egalité. « En tout cas, certainement pas La Fraternité, le monde est trop pourri », songea-t-elle en frissonnant à l'idée qu'une tête se baladait peut-être quelque part dans une cave de cette rue de la Gaîté qu'elle empruntait maintenant, l'œil aux aguets, tandis que le soleil allumait des reflets dans ses cheveux roux frisés et mettait en valeur le mouchetis de ses taches de rousseur. Elle eut droit au regard de quelques hommes, certains la regardant avec insistance avant d'écarter le rideau d'un sex-shop, mais elle n'avait pour eux qu'un haussement d'épaules méprisant ou l'éclair d'un regard glacial qu'elle avait depuis longtemps mis au point et qui tenait les hommes à l'écart.

Elle remonta la rue sur toute sa longueur, la descendit sur l'autre trottoir pour se retrouver sur la place Edgar-Quinet, bredouille. « Mais qu'est-ce que j'espérais ? Que le criminel se précipite vers moi en me suppliant de lui passer les menottes ? » Elle entra au Tournesol et se mit au bar, but un café, mais comprit vite que ce n'était pas le genre de café qui attirait le peuple habitant la rue. Café de jeunes, café branché, café bon marché aussi, 1, 60 euro la tasse assis en terrasse, il devait falloir chercher dans Paris pour trouver des prix pareils... Non, ce qu'elle voulait c'était un café où se retrouvent les gens du quartier, manière bon enfant... Il se dit tant de choses sur la vie comme elle va au quotidien dans ce genre de rade... Elle le trouva juste en face. Elle croyait à un restaurant, c'en était un en effet, cuisine auvergnate des monts du Cantal, qui mordait sur l'impasse de la Gaîté, mais côté rue, un long bar attirait la clientèle locale. Elle s'y installa et commanda son deuxième café.

— Va falloir que je monte voir, ça ne peut plus durer !

Géraldine observa la femme qui venait de parler. A coup sûr une concierge, ou plutôt une gardienne comme on dit aujourd'hui. Opulente, mais soignée, léger accent portugais.

— Qu'est-ce qui ne peut plus durer, Louise ?

— Il y a qu'un de mes pensionnaires s'amuse à donner des coups dans les cloisons, à n'importe quel moment de la journée ou de la nuit. Moi ça me réveille, j'ai le sommeil léger que voulez-vous, j'ai charge d'âmes !

— Charge d'âmes, tu parles ! fit l'un des clients accoudé au bar, tu les soignes pour les étrennes du Nouvel An je parie. Ça te double ton salaire de décembre non ?

— Dis donc, de quoi je me mêle ! Y a pas plus radin aujourd'hui qu'un locataire. Et avec la crise ! Au lance-pierres qu'ils me les alignent, les billets. Tout ça ne résout pas mon problème, il faut que je trouve le client frappeur.

— À moins que ce soit un esprit, ricana un peintre en bâtiment qui avalait ses demis à la chaîne.

— Ça se pourrait bien, mais il va bien finir par m'ébranler les fondations, ce zozo-là. Et puis il y a l'odeur.

— L'odeur ? fit le patron du bar, intrigué.

— Oui, une drôle d'odeur. Qui évoquerait plutôt un zoo. Une cage de fauve tu vois ? C'est pas toujours, ça vient par vagues...

— L'odeur, c'est comme le bruit, fit sentencieusement le client qui l'avait brocardée sur ses étrennes. On ne sait jamais d'où ça vient, et pour en déterminer l'origine, faut sortir de l'Ecole des Mines.

Géraldine écoutait, et un petit frisson, dont elle ne savait d'où il venait lui aussi, la parcourut. Était-ce cette sensation dont parlait Boris lorsqu'il était saisi d'une inspiration baroque qui le poussait en avant, en dépit de tout raisonnement logique, le lançant sur une piste improbable au bout de laquelle brillait la clé d'une affaire compliquée ? Et Boris était coutumier du fait. Il disait toujours qu'un bon flic, c'était celui qui préparait par le raisonnement et l'observation des faits le terreau de l'intuition et du pressentiment. À sa façon, il était jardinier... Et là, sans qu'elle sût pourquoi, elle se mit à suivre la gardienne lorsque cette dernière quitta le bar sur quelques vœux de silence et de bonnes odeurs.

Le capitaine Aimé Brichot était content. Il avait trouvé deux affaires de cadavres de jeunes femmes sans tête, l'une à Frankfort, l'autre à Florence. Il attendait que lui parviennent les dossiers qu'il avait réclamés à Interpol en pianotant sur le clavier de son ordinateur et il venait d'entrer dans le site du grand quotidien allemand, la Frankfurter Allgemeine. Les articles qu'il finit par dénicher ne lui apprirent pas grand-chose qu'il ne connût déjà. Il est vrai que le journal était plus connu pour son sérieux et ses analyses de fond que

pour son traitement des faits divers sordides, mais au moins, c'était une garantie que ce qu'il lisait était aussi vrai que possible et issu de sources sûres. Il passa ensuite sur le site du quotidien italien *Courriere della sera*. Là non plus, rien de bien neuf, même si le ton était un peu plus enlevé. Un détail toutefois le frappa, un détail qui ne laissa pas de l'inquiéter : que ce soit en Allemagne ou en Italie, il s'agissait chaque fois de trois cadavres. Pas deux, pas quatre, trois. Il médita un instant. Que fallait-il en tirer comme conclusions ? D'abord, que s'il s'agissait réellement d'un serial killer, le profil était assez original et peut-être unique dans l'histoire de cette pathologie. Il penchait plutôt pour une explication plus prosaïque. Sans doute le ou les meurtriers préféraient ne pas attirer l'attention, si l'on peut dire, sur une série dont chaque nouveau « numéro » multiplierait les risques de manière exponentielle. Une affaire de cadavre sans tête n'est rien d'autre qu'un cas unique. Avec la deuxième affaire, les questions viennent en nombre, l'angoisse s'installe lentement. Avec la troisième affaire, c'est la série qui s'annonce, le grand branle-bas de combat policier, les contrôles à l'infini, hôtels, gares, aéroports, appels à témoins, mobilisation de la télévision — ce sont les Allemands qui avaient commencé à se servir de cet instrument comme d'une méthode d'investigation de grande ampleur. Donc, tout de suite après le troisième meurtre, et sans doute avant même qu'il ne soit découvert, le ou les meurtriers plient bagage et s'envolent pour une autre ville où ils ont déjà préparé depuis longtemps leur installation provisoire. « Trois meurtres et nous nous en allons. Trois têtes mais ne nous entêtons pas... » Brichot sourit dans sa moustache : cela ressemblait à une comptine, une sinistre comptine pour introduire la ballade de quelque tueur dégénéré... Dégénéré ? Le capitaine Brichot était perplexe. Il y avait un côté dégénéré dans cette affaire, et un autre beaucoup plus organisé, plus pensé, qui laissait supposer l'existence d'une équipe.

Il reprit ses articles et tenta d'en faire une analyse statistique, relevant point par point les ressemblances, en y intégrant l'affaire de Paris qui débutait. La bande opérait dans des grandes villes qui comptaient des universités parmi ses établissements scolaires, y commettait trois meurtres et se tirait.

Les victimes étaient toutes des jeunes filles. Mais aucune tête n'avait été retrouvée, rendant impossible l'établissement d'un portrait-robot.

Entre-temps, l'ordinateur de Brichot lui signala l'arrivée des dossiers d'Interpol. Il préféra les imprimer. Ils avaient beau jeu, les fanatiques du progrès, d'affirmer que les modes de lecture changeaient et que le papier était voué à la disparition dans dix ans. Non seulement on n'avait jamais autant imprimé que depuis l'apparition d'Internet mais on continuerait à lire sur du papier, Brichot en était convaincu. L'homme était trop soucieux de son confort. Ou alors, l'Evolution allait devoir mettre en chantier, et vite, de nouveaux yeux capables de lire du scintillement électromagnétique sans se bousiller la rétine... ou le cerveau. Quand la machine eut craché son papier imprimé, Brichot s'installa confortablement, un stylo en main. Il cocha toute

une série de passages et finalement lissa ses moustaches, satisfait. Il avait réussi à tracer un embryon de portrait-robot à partir des données concordantes des légistes allemand et italien qui avaient travaillé sur les corps. Les malheureuses étaient toutes fragiles et délicates de constitution. Et, l'analyse des toisons pubiennes permettait de l'affirmer, il s'agissait toujours de jeunes filles brunes.

Il eut une nouvelle idée, réfléchit un instant sur la méthode à suivre puis, relevant sur le dossier Interpol le numéro du service de police judiciaire allemand qui avait enquêté sur l'affaire de Frankfort, il appela, espérant tomber sur un interlocuteur qui parlerait le français. Car l'allemand lui, hein... Quoique... tout le monde parlait anglais non, maintenant ? Or l'anglais, il se vantait de bien le maîtriser. Lorsque l'on est anglophile, on l'est jusqu'au bout. Ce que Brichot ignorait, c'est que son commandant avait eu la même idée. Et il la poursuivait déjà depuis un moment.

Le commandant Boris Corentin était installé depuis deux heures dans le bureau du commissaire chargé des disparitions. Il avait commencé par saluer son vieux copain du Bureau des Disparitions, ou plutôt du Bureau des Personnes recherchées dans l'intérêt des familles.

— Alors on s'efface toujours autant ?

— Plus que jamais, avait répondu le commissaire Challand. En ces temps de crise, on part avec son argent, on part parce qu'on l'a perdu, on part, et ça depuis longtemps, parce qu'on a perdu le sens de la vie, et l'on est persuadé qu'il est ailleurs alors qu'en fait on se trimballe toujours avec ses manques.

— Je crois bien, Challand, que ton poste est, de tous ceux des différents services de police, celui qui porte le plus à la philosophie !

Challand hocha la tête. Avec son visage paisible de flic blanchi sous le harnois de son bureau qu'il ne quittait pratiquement jamais, il semblait avoir acquis de l'humanité une vision sinon plus pessimiste du moins plus profonde que la plupart de ses collègues.

— Tu n'as pas tort vieux frère. Il m'arrive de réfléchir beaucoup sur certains cas qui sortent de l'ordinaire, d'imaginer la seconde vie de certains, de mesurer certaines tragédies, terribles, ou certaines espérances, démesurées... Je parle bien sûr des disparitions volontaires. Je suis relié par téléphone et ordinateur avec le monde extérieur, mais du monde, j'en vois, crois-moi, beaucoup de monde : les familles qui viennent me signaler une disparition, et qui croient souvent que la police se doit de retrouver les personnes qui leur manquent. Mais, à moins d'un délit civil ou pénal, qui peut empêcher quiconque de disparaître s'il en a envie ? « Comment ? me répond-on, mais il était heureux chez nous, il n'avait aucune raison de disparaître ! » Aucune raison tu parles ! Certaines gens que je reçois, je ne les voudrais même pas en peinture chez moi. C'est terrible mais parfois je songe au disparu, à la disparue, en me disant « tu as sacrément bien fait de te tirer ! » Bon, tu vois cette manie de réfléchir... Tu n'es pas venu là pour m'écouter

dégoiser des banalités. Quel est ton problème ?

— Le cadavre d'une jeune fille sans tête. Découvert ce matin même rue de la Gaîté. Agée, disons, d'une vingtaine d'années.

Challand leva les bras au ciel.

— Mon vieux tu t'es déplacé pour rien, il est beaucoup trop tôt ! Que veux-tu que je te dise ? Avant qu'une disparition soit signalée, il peut se passer plusieurs jours, parfois des semaines, pour peu que la personne disparue vive seule. C'est parfois l'employeur qui signale le fait. Ou un ami.

— Je m'en doutais un peu, vois-tu, mais j'ai préféré venir te voir pour t'alerter et te rendre attentif au moindre détail en rapport avec cette affaire toute jeune...

Il s'interrompt, saisit son portable, repéra l'appel.

— Oui, mémé, quoi de neuf ?

Il eut un geste d'excuse pour son collègue, écouta, s'empara d'un stylo tandis que Challand lui tendait un carré de papier sur lequel il griffonna quelques notes avant de raccrocher. Il regarda le commissaire Challand en souriant.

— Elles sont brunes, fragiles, minces...

— Féminines, quoi ! l'interrompt Challand.

— Tiens donc ? Parce que les autres ne le sont pas ? Je connais pourtant quelques blondes pulpeuses qui en remontreraient à toutes en matière de féminité. Affaire de goût...

— ... et d'enfance, ajouta sentencieusement l'officier de police.

— Fellini en a si bien parlé, soupira Boris, Mais bon, le fait est que mon collègue Brichot a fait un petit bout de chemin. Il a trouvé un cas de disparition signalé dans une ville allemande deux jours après la découverte d'un cadavre sans tête. Une brune, mince, fragile, une certaine Monika Fischmann. D'après quelques détails anatomiques, il paraît quasi certain que le corps sans tête découvert à Frankfort est bien le sien. La police allemande a fouillé son ordinateur et a pu déterminer que Mademoiselle Fischmann était une adepte des rendez-vous sur Internet. Mieux, elle se prostituait sans doute pour pouvoir se payer ses études.

Challand hocha la tête.

— C'est toujours la même histoire. On a beau les prévenir qu'il y a sur Internet un certain nombre de tordus plus ou moins dangereux, rien n'y fait. On hésite on hésite et puis un jour on franchit le pas. Oh il y a des mariages Internet heureux, on le sait. Après tout, c'est la forme contemporaine de l'agence matrimoniale, et tellement moins chère d'utilisation. En fait c'est presque gratuit, c'est presque du hasard, un hasard préparé, c'est ça qui est séduisant. Quant à la prostitution étudiante, c'est une autre affaire. C'est si facile là aussi. Si facile parce que ça commence par du virtuel. On joue avec

l'idée, longtemps, on y est presque sans y être, c'est très confortable, et soudain un beau jour, on se retrouve à l'hôtel avec un inconnu et on enfourne sa petite liasse de billets cash, et pendant qu'on se fait besogner, un mauvais moment à passer, on songe à la robe qu'on n'a jamais pu se payer et qui va épater les copines. Mais pour en revenir à ton affaire, je parie que la piste allemande s'arrête là, non ?

— Eh oui, fit Boris. Impossible de remonter la piste Internet. Du côté du meurtrier, les contacts se sont faits par l'intermédiaire d'un cybercafé. On y ouvre une adresse email ou on se balade sur Internet sans laisser d'autre trace que le lieu où l'écran a été utilisé. Et comme les patrons de ces cafés ne demandent jamais d'identité, point final. C'est l'incognito parfait.

— Tu as d'autres pistes à explorer ?

Corentin haussa les épaules.

— J'ai envoyé Petit Bonhomme renifler l'air de la rue de la Gaîté.

— Ah ah, tu crois à l'intuition féminine. Comment va cette charmante Géraldine ? Toujours aussi... féminine ?

— Tu ne crois pas si bien dire, soupira Corentin. Mon vieux merci pour ton aide et à la revoyure. Mais ouvre tes yeux et dresse les oreilles !

Corentin prit congé, se retrouva sous le soleil froid de la fin de journée et son esprit se mit à battre la campagne. Il le voyait venir, déjà, le deuxième meurtre. Et il se sentait impuissant.

CHAPITRE VI



— Non, non, j’ai cette dissertation à finir, soupira Diane en tentant de repousser Kevin, mais elle y mettait si peu de détermination que le garçon poursuivait ses manœuvres. Il en était à dégrafer son soutien-gorge après avoir retiré le chemisier parme et ses mains tremblaient légèrement. Quant à Diane, elle savait bien que ce n’était pas ainsi qu’elle allait triompher de sa quatrième année de Fac, Lettres classiques. Elle adorait la littérature, mais le corps à corps avec les grandes œuvres littéraires n’était pas le seul qu’elle aimait honorer. La simple perspective de pratiquer l’autre la rendait toute molle, et lorsqu’elle regardait Kevin penché sur son bout de bureau, les sourcils froncés sous l’effort de compréhension, elle le trouvait si craquant qu’il lui arrivait de passer sous la table, de défaire sa braguette, d’aller chercher son engin et de le prendre en bouche jusqu’à ce qu’il gicle en tapissant son palais de foutre. La symphonie de gémissements et de halètements qu’elle éveillait, là-haut, au-dessus du bureau, la rendait fière alors. Quant à Kevin, rien ne l’excitait plus que de jouir dans la bouche de Diane tout en parcourant des yeux *l’Esprit des Lois* de Montesquieu. Il n’était pas loin de penser qu’une telle situation favorisait l’intelligence des textes et leur pénétration profonde.

Diane cependant était beaucoup moins fière quand lui revenait la scène terrible qui s’était déroulée il y a quinze jours ici même : sa mère avait débarqué à l’improviste, venue de la province pour quelques courses, et avait trouvé au nid un oiseau supplémentaire. En découvrant le réaménagement du studio, le bureau séparé en deux postes de travail, les affaires du jeune homme mêlées dans la penderie à celles de sa fille, et deux oreillers sur le lit, dans la salle de bain un rasoir et un tube de mousse, elle avait tout compris et éclaté dans une froide colère, non parce qu’elle était vieux jeu mais parce que son mari et elle avaient tout investi sur les études supérieures de leur fille. Il n’était pas question qu’elle échoue, au contraire, elle devait se classer dans les

premières, elle en avait les capacités, et voilà qu'elle s'était entichée d'un étudiant... Cet étudiant, un Kevin paralysé par la surprise, mal à l'aise, assis sur le bord du lit et sur le bout d'une fesse, la mère l'observait, se disant in petto que ma foi, sa fille n'avait pas mauvais goût, mais cette idée l'effleura un instant seulement, la seconde d'après, elle avait senti l'envahir un nouveau flot de colère, elle était sortie non sans avoir juré de téléphoner immédiatement au père de la fille indigne afin de l'informer et de décider des suites à donner à ce manquement au devoir d'étude. Diane s'était retrouvée seule avec Kevin, sans avoir aucunement l'intention de changer sa nouvelle façon de vivre. Elle allait continuer de loger l'étudiant sans le sou qu'était Kevin, avec lequel elle partageait le peu de mètres carrés dont elle disposait. Depuis qu'ils s'étaient retrouvés côte à côte sur les bancs de l'université, ils ne se quittaient plus. Mais depuis dix jours la situation n'était plus la même : papa et maman avaient coupé les vivres. Ce que Diane avait soigneusement caché à Kevin. Elle avait toutefois trouvé une solution à son problème après s'être souvenue d'une conversation générale, à la Fac, sur une condisciple qui traînait une fort mauvaise réputation et que quelques étudiants s'étaient offerte, moyennant finances. Depuis cette conversation, un frisson la parcourait chaque fois qu'elle y songeait. Elle ne savait pas trop l'interpréter, ce frisson, ou préférerait ne pas aller y voir de trop près. Mais parfois la nuit, et alors même que Kevin venait de la combler, ou peut-être, allez savoir, pour cette raison même, elle se laissait envahir par des images où elle se mettait en scène, en train de baiser comme une folle avec des inconnus. Le désir, dit-on, n'a pas de visage. Ou plutôt, l'objet du désir, multiforme, vague, immense, toujours autre et toujours le même...

— Non, dit-elle encore à Kevin, ma dissertation...

— Tu la feras trois fois plus vite après ce que je vais te faire maintenant.

Il la jette maintenant sur le lit. Il lui a enlevé le haut, il fait glisser la petite culotte le long de ses jambes si fines, elle est pieds nus, ils sont toujours pieds nus tous les deux dans le studio, ils vivent pieds nus, et l'un de leurs jeux, pendant qu'ils travaillent chacun à un bout du bureau, c'est d'essayer de s'entrelacer leurs orteils, ce qui les pousse trop souvent à la faute, non pas d'orthographe, mais à la plus vieille des fautes, celle d'Adam et Eve. Il l'a préparée avec sa langue et il est en elle, la besognant avec passion en regardant ses mains légères qui s'animent à lui, il la soulève empalée sur sa pointe, elle se dégage, se retourne et retombe sur le plancher, serrant aussitôt ses cuisses sur l'épais tissu du couvre-lit, comme si, pressé sur sa fleur épanouie et ruisselante, il s'agissait d'un lange qu'elle aurait chargé d'absorber ses humeurs gluantes, tandis que son regard noyé de volupté navigue comme un bateau sans gouvernail du sexe raide et mauve de Kevin à son visage devenu impérieux, comme toujours dans le désir. Kevin s'agenouille, écarte le tissu, ouvre les cuisses et contemple un instant, saisi, la rouge corolle déployée, engorgée par le plaisir, les poils bruns collés de sève translucide. Comme elle s'apprête à parler, il lui met la main sur la bouche et

la pénètre de son pieu comme pour la clouer au plancher où s'écrasent ses fesses. Mais au lieu de rester sur place comme une crucifiée de la volupté, la voici qui sous les coups de boutoir de son cher étudiant glisse par saccades jusqu'à la commode dont elle agrippe les pieds jusqu'à faire blanchir les jointures de ses doigts, avant de laisser échapper un long cri. « Encore, encore », souffle-t-elle. Mais vers où progresser dans cette reptation capricante qui reprend de plus belle ? La petite pièce vient d'être traversée de bout en bout, trop petite pour la fureur érotique des jeunes amants. Kevin alors lui noue les bras autour du cou, la soulève du sol tandis qu'elle verrouille ses talons dans les reins de l'étudiant, arpente la pièce en renversant deux ou trois objets et finalement laisse glisser Diane sur son bâton de toute sa profondeur. Kevin déniché une chaise, s'y assied, Diane soudain, de sentir la fatigue de son Kevin, voit son propre désir fouetté à neuf, prend ses aises, assise empalée sur ses cuisses elle se serre contre sa poitrine, s'écarte avec volupté, ondule de la croupe le long du membre dressé en elle, tour de sensations fichée dans sa chair moite. Elle a un rire joyeux, contracte son bas-ventre, griffe le dos du jeune homme, cruelle soudain, un éclat de chatte farouche dans ses yeux vrillés dans ceux de son compagnon, sachant ce qu'elle veut, femme sûre de le tenir à sa merci, plante ses ongles dans les épaules pour assurer sa prise avant d'aller et venir sur le pieu dans un branle de plus en plus frénétique. Mais insatisfaite de son assise, le dos de Kevin l'accompagnant trop dans ses mouvements, elle saisit le dossier de la chaise, bras tendus, et ainsi raidie sur lui au point de sentir se tétaniser également son fourreau autour du membre viril, elle se met à haleter et à inonder les cuisses du jeune homme, la gorge rejetée en arrière, la pomme d'Adam saillante comme celle d'un homme, déglutissant aussi de la salive dont elle lui barbouille l'oreille dans ses morsures. Elle vibre, enroule ses reins autour de la verge, ses jambes jetées en avant du dossier dans l'écartèlement de son entrecuisses. Elle hurle de bonheur au moment même où dans un de ses va-et-vient, le sexe de Kevin sort de sa gaine brûlante, il sort rouge, brillant, énorme. De le voir ainsi congestionné branler à l'air libre entre ses jambes comme un bâton tenu par un maréchal ivre, augmente sa jouissance. Au milieu de ses spasmes et de ses acclamations éblouies, c'est le bruit, oui, c'est le bruit cadencé de ses pieds frappant dans l'ivresse du plaisir les portes de l'armoire proche à coups redoublés qui fait gicler du sexe de Kevin un jet brûlant, insoutenable. « Non, non, donne-le-moi », crie-t-elle, et la voilà qui le désenfourche, se faufile entre ses jambes et reçoit entre ses dents la fin de son épanchement. Elle cueille encore la goutte qui perle au bout du dard, puis, à petits coups de langue, rassemble la semence éparse sur les cuisses et la garde en bouche. Les joues gonflées comme celles d'une poupée, elle conduit son homme vers le lit, l'allonge et prend dans sa bouche l'instrument qui l'a tant fait jouir. Pour Kevin le littéraire, aucun mot, il le sait, ne saurait décrire ce soudain royaume de douceur et de délicatesse où vient de pénétrer son membre. Le palais de Diane ; la langue de Diane ; les dents de Diane, tout est tapissé de ce mélange de sperme et de salive que la

tendresse malmenée de la jeune fille a préparé pour sa verge en feu. De sa langue, elle répand le baume jusqu'à la base de la hampe et dans les plis des bourses. Puis ils se serrent l'un contre l'autre.

Dans cette infinie douceur, Kevin se laissa couler dans le sommeil, tandis qu'à nouveau, des images d'accouplements sauvages et inconnus envahissaient l'esprit de Diane et l'empêchaient de dormir. Elle savait que demain, après-demain au plus tard, elle aurait une réponse à sa petite annonce, dans sa boîte email spécialement créée pour la circonstance et protégée par un code. Il ne fallait à aucun prix que Kevin puisse aller farfouiller là-dedans. Elle écouta le souffle régulier de Kevin. Oui, demain, un message l'attendrait dans sa boîte, un message la convoquant dans quelque lieu où allait se dérouler... son premier acte de prostitution ? Non, non, simplement elle était si curieuse des choses du sexe... il fallait tout essayer, ce serait comme un rite de passage, elle n'aurait nul besoin de recommencer... Voilà, pour surmonter ses dernières craintes, il fallait qu'elle imagine la scène comme un rituel... Elle ferma ses paupières, la main sur le sexe détendu de Kevin. Elle se voyait avancer dans le couloir d'un château, des mains et des sexes d'hommes sortaient des murs, les mains la caressaient au passage, les sexes giclaient, la baignant d'ondées crémeuses de telle sorte qu'elle arrivait toute blanche dans la grande salle de réception où l'attendait une table sur laquelle elle savait qu'elle devait s'allonger. Une psalmodie langoureuse semblait suinter des lambris et du plafond, toute une société d'hommes et de femmes vêtus de robe de bure sombre s'approchait de la table, l'entourant, deux femmes lui passaient des éponges sur le corps... pour la purifier oui, elle était pure, Diane, si pure... Diane rêvait, Diane dormait maintenant. Son rêve se poursuivait, prit des teintes rouges, des cris commencèrent à recouvrir la musique...

CHAPITRE VII



Tandis que Brichot suait encore devant ses écrans et que Corentin rendait visite au commissaire Challand, Géraldine Hébert avait emboîté le pas de la gardienne, qui finit par disparaître par la porte cochère d'un petit immeuble ancien sis entre un théâtre et un sex-shop. « Un résumé parfait de la rue » songea Géraldine qui contemplait, perplexe, la façade du bâtiment. On y voyait des fenêtres, jusque-là rien que de très normal... Au troisième étage, une série de quatre, qui devait correspondre à un appartement, comportait deux fenêtres aux volets tirés. Les deux autres étaient masquées de rideaux soigneusement tirés. Elle s'étonna un instant... Avec ce beau soleil de février, pourquoi se priver de lumière... Puis elle haussa les épaules. Après tout, chacun vivait comme il l'entendait.

Elle pressa le bouton d'ouverture de la porte cochère et pénétra dans une petite cour pavée. À droite, un panneau de bois sur lequel étaient fixées les raisons sociales des firmes qu'abritait l'immeuble. Elle nota une plaque neuve, « K. K. Productions ». Elle s'avança vers la loge, où elle frappa au carreau de la porte vitrée. La gardienne ouvrit, releva le sourcil.

— Désolée de vous déranger, fit Géraldine avec son sourire le plus aimable. Je cherche un appartement dans le quartier, alors...

— Je vous ai vue au café tout à l'heure ! lança son interlocutrice, soupçonneuse.

« La garce, songea Géraldine. Comme toutes celles de sa profession, elle est sacrément observatrice. » Mais elle ne se démonta pas.

— En vous entendant au bar, j'ai cru comprendre que vous vous occupiez d'un immeuble, alors, comme ça j'ai décidé de vous faire ma première visite.

— Oui, et si vous m'avez entendue, vous avez entendu aussi de quoi je me plaignais. Ça ne vous décourage pas ?

De nouveau le ton était chargé de soupçons. Géraldine gonfla son sourire de toute la gentillesse du monde.

— Bah vous savez, le choix est réduit dans un quartier aussi demandé. Je suis prête à prendre ce que je trouve.

— Eh bien le seul appartement que vous avez la possibilité de trouver chez moi, c'est justement celui de tous mes problèmes. Il ne devrait pas tarder à être libre, les gens qui l'occupent ne sont là qu'à titre provisoire. C'est bien pour cela que je ne bronche pas. Dans quelques semaines, bon débarras !

— Et les gens qui l'occupent sont arrivés quand ?

— Il y a quelques jours seulement. M'est avis que voilà des clients agités par la bougeotte.

— Et vous ne trouvez pas cela bizarre ?

— Bah pourquoi ? Si vous aviez vu tout ce que j'ai vu. Des gens qui partent à peine arrivés parce que la gardienne leur déplaît ; d'autres qui croyaient pouvoir payer le loyer et qui se retrouvent sans un. Ils ont arrangé l'affaire directement avec le proprio, paraît-il, alors moi, pour c'que j'en cause, hein !

— Je suppose qu'on ne peut pas le visiter sans rendez-vous ?

— Et même avec rendez-vous, ricana la logeuse. Ces gens-là sont accueillants comme une porte de prison. Il vous faudra attendre leur départ ma petite dame. Bon, ce n'est pas le tout, mais j'ai mon escalier à faire.

— Vous permettez que je visite les parties communes ? J'aime bien m'imprégner de l'atmosphère d'un lieu susceptible de m'accueillir.

— Si ça vous chante, pourquoi pas. Montez, mais ne vous attardez pas trop, hein ?

Géraldine remercia et se mit à gravir lentement les escaliers. Elle ignorait totalement pourquoi elle agissait ainsi. Elle parvint au troisième, se repéra par rapport aux fenêtres qu'elle avait examinées depuis le trottoir et s'avança dans le couloir. Un vague remugle lui parvint, agaçant ses narines, les pinçant même. Qu'est-ce que c'était ? Elle ferma les yeux, essayant de vider son esprit et de faire jouer uniquement la mémoire des odeurs, dont on disait qu'elle était la plus puissante et la plus profonde, avant celle des images et des sons. Elle se revit enfant, au zoo... Oui, c'était une odeur prenante, puissante, celle de ce couloir, étrangement mêlée à d'autres, qui lui évoquèrent les senteurs de ces appartements où des femmes d'intérieur obsédées de propreté posent un peu partout des diffuseurs de parfums, fragrances toujours trop insistantes, trop envahissantes, qu'elle détestait parce qu'elles lui masquaient l'odeur... l'odeur de la vie et celle de la personnalité des lieux... Sans compter leur nocivité récemment avérée ! Oui, voilà, c'était cela : on essayait ici de masquer, de recouvrir une odeur puissante, une odeur de musc, en la noyant d'essences chimiques. Le résultat n'était pas très agréable. Elle colla son oreille contre le panneau de la porte, sur lequel était vissée une petite plaque

durée, « K. K. Productions ». Rien, puis un coup sourd, deux, une porte qui claque, un éclat de voix, puis plus rien.

Elle se sentit soudain inutile et ridicule, rebroussa chemin, descendit dans la cour. Après avoir arpenté ses quelques mètres carrés de pavés, elle revint sous le porche et manqua se heurter à un homme surgi de l'escalier. Moustache de gaucho, yeux d'un éclat sombre qui l'enveloppèrent d'un seul regard qui la déshabilla. Elle se sentit mal à l'aise, sortit sur ses talons, puis fit demi-tour, retrouva la gardienne qui sortait de sa loge armée d'un seau et d'un balai.

— Je me demandais... fit Géraldine négligemment. Le moustachu qui vient de sortir...

— Oui, oui, justement ! C'est l'un des locataires de l'appartement. Pas mal si on aime le genre ténébreux non ? Moi il me file la trouille.

— Il est seul là-haut ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Ils ont emménagé de nuit, accompagnés du propriétaire. Moi, la nuit je dors.

— Il reçoit des visites ?

La gardienne mit les poings sur ses hanches et regarda fixement Géraldine.

— Dites donc Madame, vous savez que vous parlez comme un flic ? Vous êtes là pour quoi au juste ?

Géraldine n'hésita qu'une seconde avant de sortir sa plaque de police, ce qui fit pousser un sifflement à celle qui était chargée de veiller sur la sérénité des lieux et de ses occupants.

— Si je m'attendais ! Alors comme ça...

— Pas un mot. A personne. Je vous fais confiance. Mais voici un téléphone où vous pourrez appeler jour et nuit en cas de problème.

La gardienne pâlit.

— Quel problème ? Vous ne voulez pas dire que mon immeuble est lié à l'affaire du cadavre sans tête ?

— Qui a dit une chose pareille ?

Géraldine planta ses yeux dans ceux de la gardienne, qui finit par les baisser en grommelant et en saisissant d'un geste nerveux le numéro de téléphone que lui tendait Géraldine. Elle disparut prestement dans l'escalier, tandis que Géraldine se retrouvait sur le trottoir de la rue de la Gaîté en se demandant ce qui la prenait. Sa façon de mener cette enquête était rien moins qu'orthodoxe. Jusqu'à ce que quelque chose de sensé sorte de ce micmac, elle allait garder pour elle ses intuitions féminines, pressentant les lazzi que n'allaient pas manquer de lui envoyer ses deux camarades si elle parlait. Et comme toujours dans ces cas-là, la décision de garder le secret de ses démarches lui fit prendre l'enquête bien plus à cœur qu'à son début. C'était

son enquête. On allait voir ce qu'on allait voir, et les hommes n'avaient qu'à bien se tenir ! À propos d'hommes, il y en avait un qu'elle voulait suivre maintenant... Seulement, après avoir tourné sa jolie tête de rousse dans tous les sens, elle fut incapable de repérer le moustachu. Il s'était littéralement évaporé. « Voilà ce que c'est ma fille, de rêver de damer le pion à Boris et Mémé. C'est toi qui es damée... et même damnée ! »

Elle rentra dare dare au 36 quai des Orfèvres pour le point sur l'affaire. C'était une chose à laquelle Boris tenait particulièrement : avant que chacun rentre le soir chez lui pour vaquer à ses occupations privées, il était bon de mettre sur la table les résultats du jour et de les confronter, voire de délirer un peu. Cela excitait à la fois la raison et l'imagination, qui parfois travaillaient toutes seules la nuit et vous livraient au matin une hypothèse bien séduisante et bien fraîche, du grain à moudre pour la journée qui suivait. Ça ne donnait pas toujours de la farine comestible, mais il fallait essayer.

Dans le bureau de Boris, ses deux hommes préférés, professionnellement s'entend, l'attendaient. Mémé la regarda d'un air goguenard.

— Eh bien miss Hébert, donnez-nous le titre de la pièce que joue le théâtre Montparnasse en ce moment. A moins que vous soyez tout juste capable de nous livrer le titre du dernier DVD de Marlène Bonbon.

— Marlène Bonbon ? fit Géraldine en ouvrant grand les yeux.

— C'est la dernière en date des héroïnes de pornos, lâcha Boris désabusé. Alors quoi de neuf. Commence, Petit Bonhomme !

Géraldine fit une moue de déception.

— Ma foi, pas grand-chose. Pour ainsi dire rien. Juste une intuition, par-ci par-là...

— Une intuition par-ci par-là ?

Boris la regarda fixement. Il la connaissait, son inspectrice. Elle n'allait pas lâcher le morceau tout de suite, et il savait qu'elle n'aimait pas le vague et l'imprécision, ce qui était tout à son honneur. Mais Brichot s'engouffra dans la brèche.

— Mademoiselle a des intuitions. C'est bon ça... dans une pièce dramatique, le suspense croît, le mystère s'épaissit. Mais nous sommes dans une salle de police, où les mystères doivent s'éclaircir.

— Mémé, fit aimablement Géraldine, comment vont vos adorables jumelles Rose et Colette ?

— Mal, se renfrogna Mémé. Une mauvaise grippe, Jeannette est à la peine. D'ailleurs, commandant...

— Tu veux rentrer plus tôt ? D'accord, alors lance-toi et on te libère.

— Eh bien, l'affaire de la rue de la Gaîté ressemble trait pour trait à deux affaires que j'ai dénichées en Europe, l'une à Frankfort, l'autre à Florence. Chaque fois, trois meurtres. Si mes calculs sont bons, et s'il s'agit bien de la

même affaire, la jeune fille qui vient d'être tuée à Paris est la septième victime. En reliant ces faits aux disparitions signalées, les services de police ont pu identifier certaines de ces victimes, une en Allemagne, deux en Italie. Chaque fois, ce sont des brunes, de constitution plutôt fine. Je ne me suis pas encore imprégné des différents rapports d'autopsie, je vais les relire, mais a priori, ils se ressemblent tous quant aux dégâts subis par l'anatomie de ces personnes. Les enquêtes sont au point mort. Et ma crainte est que l'on assiste à Paris au même scénario qu'à Frankfort et à Florence. Je veux dire qu'il faut s'attendre à deux autres victimes avant que les auteurs de ces forfaits ne disparaissent à nouveau dans la nature pour recommencer ailleurs, Madrid, Prague ou Petaouchnok. Deux choses encore : aucune tête n'a jamais été retrouvée. Et le mode opératoire est toujours le même, ce sont des étudiantes qui passent des annonces sur internet et se disent prêtes à accorder quelques faveurs à quiconque saura aligner quelques biftons pour aider ces chères têtes... oh pardon ! à payer leurs études.

— Tout cela est très embêtant, fit Boris méditatif. Connaître le nombre exact de meurtres à venir est assez sinistre dans notre impuissance actuelle. Autre chose me turlupine. Tu dis bien, Mémé, qu'aucune tête n'a jamais été retrouvée ? Je sais bien que ça se cache plus facilement qu'un cadavre entier mais tout de même ! La question n'est pas seulement : où sont les têtes ? Mais : que fait-on d'elles ? Qu'ont-elles subi de particulier ?

Géraldine ne put s'empêcher de frissonner, des images soudain se succédèrent en elle, toutes plus horribles les unes que les autres.

— Eh, Petit Bonhomme, ça va ?

Elle hocha la tête, peu convaincue.

— Continuez, ne vous occupez pas de moi.

— Je suis allé voir Challand, enchaîna Boris. Beaucoup trop tôt, je m'en doutais, mais il me paraissait important de l'alerter afin qu'il nous signale le moindre événement qui pourrait de près ou de loin nous relier à l'affaire. Une copine d'études qui s'inquiète de ne pas avoir vu sa colocataire depuis vingt-quatre heures, ça peut être tout bon pour nous. Qu'est-ce que tu as, Mémé, c'est tes filles qui te tracassent ? On dirait que tu as avalé dix litres d'huile de ricin.

— Non, non, mais tu sais bien comment ça se passe : on ingurgite des kilos de paperasse, on lit, on lit, en diagonale, et plus tard on se dit qu'on a laissé passer quelque chose d'important qui traîne là, quelque part dans votre tête, au seuil de la conscience. Je n'arrive pas à mettre la main dessus. Des étudiantes fragiles et fines, un être d'une cruauté sans pareille qui les abîme dans leur corps au point qu'on n'ose imaginer avec quoi... Deux mondes opposés, deux antithèses... Ça ressemble beaucoup à une histoire de Belle et de Bête, non ?

Géraldine sursauta violemment et devint très pâle.

— Oh, Géraldine, désolé, qu'est-ce qui se passe ?

— Cette fois notre collègue a besoin d'un bon remontant. Dans les cas graves...

Il ouvrit le tiroir du bas de son bureau, en sortit une flasque de whisky dont l'inspectrice s'empara avant d'en boire une gorgée au goulot. Boris la regardait.

— Encore une intuition ? Une intuition de par-ci ou une intuition de par-là ?

Elle éclata de rire et l'atmosphère se détendit d'un coup.

— À la bonne heure, fit Mémé, qui adorait employer des expressions désuètes. Son côté british peut-être... Bon, ajouta-t-il, il faut décidément que je relise tout le dossier. Si tu permets, Boris, je vais l'emporter chez moi.

— C'est ça, tu le liras à tête reposée !

— Boris !

— Bon, rien d'autre ? Mémé, n'embrasse pas tes filles de ma part, je te veux opérationnel pour la suite des opérations, mais le cœur y est. À demain et que la nuit porte conseil !

Ils se séparèrent mais avant que Géraldine quitte son bureau, Boris l'attrapa au bras.

— Petit Bonhomme, si tu as des intuitions, ne tarde pas à les valider ou à les infirmer. Le temps presse.

Géraldine hocha la tête en brave petit soldat. Mais elle n'était pas rassurée en quittant le Quai des Orfèvres.

CHAPITRE VIII



Le jour se levait sur la rue de la Gaîté. En parfaite femme de ménage, Vona vaporisait un spray odorant dans l'appartement, sous l'œil moqueur de Simon Ramirez.

— Tu es aguichante en souillon, Vona, mais pas très efficace. Ça continue de schlinguer dans ce putain d'appartement et je me demande si je ne préfère pas son odeur *sui generis* à ton infâme mélange.

— Sui generis ? Où es-tu allé pêcher ça ? Je te croyais inculte.

— Comme on peut se tromper !

Affalé sur son canapé, comme d'habitude, mais toujours aussi inquiétant avec cette forme de violence lovée au centre de son gros corps adipeux, Fodor assistait à leurs joutes depuis quelques jours en se disant qu'ils n'allaient plus tenir très longtemps comme ça. La situation était explosive et s'il n'y avait pas eu autant d'argent à la clé, il aurait tiré sa révérence depuis longtemps. Mais pas question, il fallait tenir et ce matin il attendait un coup de fil de son commanditaire. Comme toujours lorsque la situation se prolongeait, il avait du mal à tenir ses troupes. Même Vona n'était pas si dure qu'elle le croyait. Il n'y avait qu'Elektra en qui il avait confiance. Elektra ! Qu'est-ce qui était passé par la tête de ses parents lorsqu'ils l'avaient prénommée ainsi. En tout cas, on pouvait compter sur elle, même si son plus grand défaut était de ne pas parler. Non qu'elle fût muette, non, tout simplement, elle ne parlait pas, ou alors elle lâchait quelques onomatopées d'un langage connu d'elle seule. Mais elle était efficace, comprenait avant que son interlocuteur eût exprimé quelque désir. Elle avait une tête de gouvernante, une allure de gouvernante, elle semblait d'ailleurs avoir été conçue pour obéir, pas à n'importe qui, seulement à un maître qui n'aurait pas peur d'elle, car elle dégageait une aura de sinistre et de malheur assez entêtante. Il faut dire qu'elle était la fille d'une ancienne

gardienne de goulag sibérien et que dans son enfance elle avait dû assister à un certain nombre de spectacles bien faits pour liquéfier les cœurs les plus imperméables ou au contraire durcir les plus tendres. Eh bien elle avait dû l'avoir bien tendre le cœur, pour en être arrivée à ce bloc que n'ébranlait même pas le plaisir. Fodor le savait, il avait essayé. Si l'expression de « mécanique du sexe » avait jamais eu un sens, c'était bien à l'unique rapport qu'il avait eu avec elle qu'elle s'appliquait. Il se releva souplement de son canapé.

— Elektra, il faudrait peut-être y aller.

Elle hocha la tête et s'apprêta, ouvrit le robinet de la baignoire tandis que Fodor préparait une seringue. Puis, ensemble, ils déverrouillèrent la porte du fond de l'appartement et pénétrèrent dans l'antre. Simon, qui faisait passer à toute vitesse un long poignard d'une main dans l'autre hocha la tête.

— La toilette de Monsieur... Il était temps !

Vona lui adressa une grimace. Ils se retrouvèrent seuls. Simon savait que les deux en avaient pour un moment. Il les entendit traîner sur le plancher du couloir un corps pesant jusque sur le carrelage de la salle de bain. Puis il y eut un grand plouf. Il regardait Vona, un peu crispé.

— Pas besoin de le déshabiller, lui, hein Vona ? En voilà un qui vit nu depuis un bout de temps. Si tu faisais pareil ? Je trouve que ça manque d'ambiance ici. Quand je pense qu'elle est en train de le laver ! À quoi crois-tu qu'elle pense dans ces moments-là... si cette gorgone pense bien sûr. Quand le gant de crin arrive sur... sur...

— La ferme, Simon ! gronda Vona. Tu peux pas la boucler ? Ne te trompe pas sur elle, il en faudrait dix comme toi pour faire un cerveau comme le sien.

Simon fit trois pas, empoigna Vona et la jeta sur le canapé. Déjà il lui avait écarté les jambes et saisi la motte à pleine main, à travers le tissu de la petite culotte de soie. Il haletait et murmurait « on a un peu de temps devant nous » mais comme son regard remontait vers le visage de la jeune femme, il crut se cogner à un véritable mur : immobile, moqueuse, Vona le regardait avec un tel air de mépris qu'il la libéra brusquement et se recula. Il se sentait lâche et fou de rage. Vona fixait son pantalon gonflé.

— Tu devrais essayer avec Elektra tiens, si ça te démange à ce point. Je suis certaine que c'est une affaire.

Simon ne répondit pas. Elle venait de le replonger dans un fantasme diffus qui le tracassait depuis des semaines qu'ils vivaient ensemble contraints et forcés tous les quatre. Il se demandait ce qu'elle avait sous ses jupes ou ses robes trop longues, cette Elektra. Il n'avait jamais vu ses jambes, ni la forme de sa poitrine, et pour quelqu'un comme Simon, c'était le signe que l'univers ne tournait pas rond. Où allait-on si on vivait avec une femme sans savoir comment elle était foutue ? Sans jamais apercevoir, ne serait-ce qu'à la faveur d'un geste, un morceau de peau blanche ?

Soudain, il y eut comme une bousculade dans la salle de bain puis une voix glaciale proféra un mot, une voix qui secoua Vona autant que Simon parce que c'était une voix qu'on n'entendait presque jamais :

— Sa main !

Vona et Simon s'approchèrent. Par l'entrebâillement de la porte, ils virent la main du baigneur enserrant le poignet d'Elektra. Cette dernière ajouta :

— Il s'est réveillé.

Ce furent ses seuls mots. Elle attendit, impassible, sachant qu'elle ne pourrait se libérer seule de cette poigne de fer qui semblait lui enfoncer la chair du bras dans les os avant de les briser. Fodor avait déjà une autre seringue à la main et la plantait dans l'épaule de l'agresseur au moment où celui-ci se redressait dans un bouillonnement d'eau. Il retomba, aspergeant tout ce qui se trouvait alentour. Elektra, comme si de rien n'était, desserrait les doigts incrustés dans son avant-bras, prenait la main et la lâchait calmement au-dessus du bain. Il y eut encore un plouf avant qu'elle ne reprenne son gant pour achever son travail. On transporta le lavé de frais dans la pièce du fond, on l'allongea, on le boucla. Simon s'essuyait le visage. Vona se sentait dure comme un silex.

Ils se retrouvèrent tous les trois au salon tandis qu'Elektra se dirigeait vers la cuisine. Fodor arborait une mine soucieuse.

— Il résiste de mieux en mieux. En tout cas, l'effet des drogues est de plus en plus court, il va falloir augmenter les doses.

— Eh ! fit Simon. Vous savez ce qu'ils disent. Pas trop, ça l'abîme !

Le téléphone sonna. Vona décrocha avant de placer l'appareil dans les mains de Fodor. Ce dernier eut une longue conversation, si l'on peut dire, car il écoutait plutôt qu'il ne parlait, de sorte que les deux autres ne savaient rien de ce qui pouvait se tramer. Mais, Vona autant que Simon, ils étaient là, immobiles dans la pièce, suspendus aux nouvelles que Fodor allait daigner leur communiquer. Ce dernier raccrocha, songeur un long moment, avec un regard terne que Vona connaissait bien. Mentalement, elle se préparait déjà, mais elle savait qu'elle n'aurait plus longtemps avant de l'envoyer paître, ce porc.

— Vona, viens un peu par ici.

C'était toujours ainsi. Lorsque Fodor était en proie à une émotion, on ne l'apprenait que d'une seule manière : il lui fallait Vona.

Elle s'approcha, le dégrafa, l'enjamba après avoir envoyé sa culotte de soie sur le sol.

— Simon ! éructa Fodor.

Mais Simon savait ce qu'il lui restait à faire : déguerpir. Ces malades n'avaient même pas la décence d'attendre qu'il ait quitté la pièce pour commencer. Mais il savait que la foudroyante rapidité avec laquelle Vona se

jetai sur Fodor dès qu'il l'exigeait avait deux motifs : témoigner au gros lard de la passion qu'elle faisait semblant d'éprouver pour lui... et surtout se montrer à Simon dans une position qu'il n'obtiendrait jamais d'elle tout en lui faisant bouillir le sang de frustration. On est tordu ou on ne l'est pas.

Simon se retrouva dans sa chambre avant de faire une incursion dans la cuisine. Elektra s'affairait sur le plan de travail. Elle ne se retourna pas à l'entrée de Simon, qui la contemplait de dos, raide, le corps à peine agité par le mouvement de ses bras. Elle coupait des légumes en julienne avec un long couteau tranchant. Simon ne sut jamais ce qui l'avait pris à ce moment-là : comme un somnambule, il s'approcha, arrondit les paumes de ses mains et les posa sur les fesses d'Elektra. Il fut stupéfait de ne pas la voir broncher mais continuer à manier le couteau. Une inquiétude l'envahit à l'idée qu'elle pourrait se retourner, brandir la lame... mais les couteaux, il connaissait, il aimait, ils ne lui avaient jamais causé de peur, au contraire. Il commença à palper sans lâcher des yeux la lame dont le fil continuait de trancher les légumes. Les carottes y passèrent, puis les poireaux, puis les navets. Et, de légume en légume, Simon progressait, haletant, son cerveau refusant presque d'y croire. À la dernière carotte, il avait, reposant sur ses avant-bras, le poids du tissu de la robe qu'il avait retroussée et roulée, et sa main s'attardait, au-dessus du bas — du diable s'il aurait jamais soupçonné qu'elle portât des bas, des vrais, avec porte-jarretelles — sur une peau ferme et élastique, une peau de rêve, oui, chaude et veloutée comme seule peut l'être la peau de l'intérieur des cuisses. Il tremblait... Aux poireaux, Simon infiltrait un doigt sous la petite culotte et parvenait dans une sorte de marais brûlant où se mêlaient chairs molles et humidité onctueuse. Aux navets, que la lame découpait avec la même et inébranlable sûreté, il eut un sursaut lorsque le dernier légume rond, blanc et mauve, roula à terre, échappant au massacre tandis qu'une main enveloppait les rondeurs de ses bourses à travers le tissu du pantalon et les malaxait. Les fesses d'Elektra appuyant de plus en plus sur son bas-ventre, il dut se reculer pour suivre le mouvement, et un grand frisson le parcourut lorsqu'il réalisa le sens de cette manœuvre. Il vit le bassin de la duègne s'écarter du placard bas, son dos s'aplatir tandis que ses mains s'agrippaient au rebord du plan de travail. Il n'en revenait pas, elle s'était mise en position, prête à l'accueillir, la tête presque dans la julienne de légumes dispersée sur la planche à découper. Il se dégrafa, sortit son membre gonflé, écarta la bride de la petite culotte déjà trempée et plongea comme un fou assoiffé dans le paradis d'un fourreau qui se mit à se contracter et à se dilater alternativement, dans une succession de pressions qu'il n'avait jamais connues à ce degré de science. Il la besogna, lui-même accroché aux hanches pleines, sa tête s'obscurcissant sous l'effet du désir et du plaisir montant, et quand enfin il déchargea au fond d'elle tout le contenu de ses bourses, il comprit qu'il ignorait encore tout du plaisir. Il crut entendre une sorte de feulement, si bref qu'il pensa avoir rêvé. Mais il la sentit couler, abondamment. Cette femme était donc vivante. Incroyablement maîtresse d'elle-même, mais vivante. Elle

se dégagea d'un mouvement de rein qui lui arracha un ultime gémissement, abandonnant à lui-même son membre encore dégorgeant et flasque, se baissa pour ramasser le navet par terre, le posa sur la planche et acheva son découpage en julienne. Elle n'avait pas dit un mot, elle ne s'était pas retournée. Il aurait pu croire que rien ne s'était passé. Il enferma sa verge molle dans son pantalon.

— Qu'est-ce que tu fous avec ce type, Elektra ? Qu'est-ce qui t'attache à lui ?

Simon fut le premier surpris de ses propres paroles. Jamais il n'avait adressé la parole à cette femme de manière aussi personnelle. Elle ne répondit pas. Évidemment. Elle garnissait maintenant une casserole d'un peu de beurre dans lequel elle allait faire suer ses légumes. Il l'observa un moment, comme un petit garçon, et revint au salon, les jambes un peu flageolantes. Il y trouva Vona qui venait de se rhabiller, les yeux brillants, et il comprit alors qu'il s'en fichait. Elle ne lui faisait plus aucun effet. Il la regarda se diriger vers le bureau où se trouvait l'ordinateur, l'entendit pousser une exclamation, mais il se foutait de tout. Dangereux ça. Quand il prit son poignard entre les mains sans l'excitation qui accompagnait d'ordinaire ce geste, il sut que quelque chose de grave venait de lui arriver.

— Fodor, fit la voix rauque de Vona, nous avons un message.

— Une étudiante ?

— Oui.

— Le format voulu ?

— Oui.

— Réponds tout de suite. Convoque-la aujourd'hui même. Ça va le calmer pour un moment et nous éviter de l'assommer avec ces saloperies que je lui injecte.

Vona le regarda d'un air interrogateur.

— Quoi encore ?

— Le coup de téléphone ?

Simon dressa l'oreille. Fodor regarda ses acolytes longuement avant de proférer quelques mots.

— L'affaire arrive à son terme. Ils vont venir prendre livraison du colis pour leur client la semaine prochaine. Et l'expédier par avion privé de Roissy.

— L'expédier à qui ? ne put s'empêcher de questionner Vona.

— Un émirat quelconque. Un désert quelconque où les ébats de Monsieur ne dérangeront que ceux qu'ils doivent déranger et rapporteront à l'émir beaucoup, beaucoup d'argent et de pouvoir. Et tu n'en sauras pas plus, Vona. À moins que tu préfères que je te raconte tout... avant que tu deviennes le dernier béguin européen de Babar ? Tu n'es pas son genre. Et je ne sais pas ce que ça peut donner comme résultat lorsqu'il n'est pas content.

Vona le regardait sans ciller.

— Pour nous, continua Fodor, ce sera terminé au moment où Babar passera la porte de cet appartement comme il y est entré. En malle de luxe capitonnée et insonorisée.

Simon eut un sourire gourmand.

— Et la valise où se trouvera le fric sera presque aussi grosse que la malle.

Fodor lui décocha un regard venimeux.

— Presque aussi grosse, Simon. Presque. En attendant, gardons-le plus que jamais en bonne santé. Et préparez-vous à accueillir la prochaine miss. Faisons-lui honneur. C'est la moindre des choses, non ?

Vona ne broncha pas, mais Simon eut comme une impression de souffle glacé sur la nuque. Qu'est-ce qui le ramollissait soudain ?

CHAPITRE IX



Ce même matin, Aimé Brichot embrassait sa Jeannette en quittant le domicile, après avoir câliné ses filles malades. Comme toujours, elles en profitaient non sans rouerie, jouant alternativement sur le chantage affectif et le caprice à satisfaire immédiatement, sans quoi... Brichot n'avait pas

vraiment les yeux en face des trous. Il avait relu son dossier une partie de la nuit, mais il n'avait pas fini et le remportait au bureau, où il arriva grognon pour la réunion du matin. Il croisa Rabert et Tardet dans le couloir, l'autre équipe d'élite de la Brigade, et un échange eut lieu, au cours duquel on lui demanda s'il partait en voyage. Après ses dénégations étonnées, il s'entendit répondre qu'avec les grosses valises qu'il trimballait... sous les yeux n'est-ce pas, la confusion était explicable. Il n'eut pas le temps de trouver une réplique adéquate, les deux zorros avaient disparu et lui-même entra dans le bureau de sa flèche, où il trouva Géraldine requinquée, éclatant de rire sur un trait d'esprit de son chef.

— Je vois qu'on s'amuse sans moi ! La raison de cette hilarité ? L'affaire est résolue ?

— Non, répondit Corentin. Nous t'attendions avec la clé de l'énigme sur un plateau. Ta nuit fut-elle pleine de trouvailles ?

— Ma nuit fut en partie consacrée à me lever pour rassurer les filles. Elles prétendaient que la grippe de cette année était cataloguée comme mortelle et demandaient une intervention divine immédiate.

— Et comme c'est toi leur Dieu, tu leur as expliqué qu'elles étaient à la fois trop vieilles et trop jeunes pour en mourir, c'est ça ? repartit Géraldine en le regardant avec un sourire. Elle aimait bien Brichot, sa pudeur et sa sensibilité secrète, ses indéniables qualités d'investigation, ses recherches vestimentaires discrètes. Tout était discret et de bon aloi chez lui, mais le plus admirable était la fidélité qu'il cultivait pour son épouse, quelle qu'en fût la raison. Il leur avait bien expliqué un jour qu'à partir d'un certain âge on était fidèle par paresse, parce qu'il devenait trop compliqué de mentir et de faire des acrobaties avec l'emploi du temps, ni Boris ni Géraldine ne croyaient vraiment à cette raison qu'avancait leur collègue, due, comme le reste, à son immense modestie. Pour rien au monde il n'aurait voulu passer pour un parangon de vertu. Et là, on pouvait soupçonner chez lui un secret désir d'apparaître tout de même aux yeux des autres comme un homme dans le vent, ouvert à tous les possibles, capable d'emprunter non seulement la Nationale mais aussi les chemins de traverse, le temps d'un détour. Des détours, songeait Géraldine, elle s'en était offert quelques-uns, rares, sans conséquence autre que de la faire se jeter à nouveau dans les bras de Liselotte, sa Scandinave chérie, au grand dam de Boris qui pensait que Géraldine ferait une compagne parfaite. Mais, encore une fois, qu'il en eût réellement le désir, rien n'était moins sûr.

Un ange passa, indigné que l'on perde tant de temps à rêvasser alors qu'une enquête brûlante attendait sa conclusion. Il fut entendu car Boris frappa du poing sur la table.

— Bon, au boulot. Songez que nous attendons un deuxième meurtre. Si l'on peut l'empêcher... Mémé, fais-nous part de tes réflexions de la nuit.

L'interpellé fit la moue.

— Je ne suis pas encore tombé sur le passage dont le vague souvenir sollicite continûment mon esprit de déduction...

Géraldine siffla d'admiration.

— Dis donc, comme que tu causes ! L'Académie n'est pas loin et tu seras bientôt un vieillard tout vert, ce dont Jeannette n'aura qu'à se féliciter...

— ... je disais, continua Brichot imperturbable, que ma lecture du dossier n'étant pas achevée, j'attends toujours le déclic, mais je suis tombé tout de même sur un élément dont j'ignore s'il est important ou non.

— Dis toujours, Mémé, il ne faut rien négliger.

Brichot prit une grande inspiration.

— Voilà :

— Voici, corrigea Boris.

Pardon ?

— Voici ! Voilà, c'est la conclusion de mots que tu aurais prononcés auparavant. Comme tu commences ton discours, le bon mot, c'est « Voici ». « Voilà » sanctionne, « Voici » introduit.

— Voilà qui est parlé, se moqua Géraldine.

— C. Q. F. D., fit Boris. On t'écoute, Mémé.

Grand seigneur, Aimé Brichot décida de passer outre et enfla le ton :

— Avant que mes honorables collègues ne m'interrompent pour des raisons qui ressortissent au domaine linguistique plutôt qu'aux impérieuses nécessités de l'enquête, je m'apprêtais à faire part de la découverte suivante : lors de l'affaire de Florence, on recueillit sous les ongles de la victime, une certaine Francesca Finzi, quelques bouts de peau que la police scientifique s'empressa d'analyser...

— Et alors ? fit Boris impatienté par le silence soudain de son collègue. Tu nous la joues Hitchcock ?

— Et alors, fit Brichot perplexe, rien.

— Comment ça rien ? s'exclamèrent avec un bel ensemble Boris et Géraldine.

— L'analyse a été déclarée non valide. L'ADN était bizarre, comme de l'ADN humain mélangé à du non humain, si vous voyez ce que je veux dire.

— Non ! on ne voit pas du tout firent les deux autres en chœur.

— La police scientifique italienne a conclu que les prélèvements avaient été mal faits, qu'un mélange avait eu lieu, un mélange de deux sources différentes d'ADN. Ils n'ont pas cherché plus loin.

Brichot s'interrompt et les regarda d'un air énigmatique. Boris soupira.

— Les Italiens ne sont pas allés plus loin. Mais Aimé Brichot, l'as des as de la police française, le cerveau chaussé de ses neurones de sept lieues, a fait

de grands pas en avant. Et il va tout de suite nous faire part de ses conclusions. J'ai bien dit tout de suite.

— Du calme, fit Brichot, en un geste qui n'eût pas détonné à la Chambre des Lords. L'ADN était mélangé, d'accord. Mais je me suis dit qu'il y avait quand même une sacrée différence entre deux ADN différents que le hasard avait simplement mis côte à côte... tenez, imaginez par exemple que Francesca ait grattouillé son chat avant de griffer son violeur... une sacrée différence donc entre ce genre de mélange que je qualifierai « de proximité » et un autre genre de mélange, « d'intimité » celui-là...

— C'est-à-dire, fit Géraldine d'un ton désinvolte sous lequel elle s'efforçait de cacher son intérêt grandissant.

— L'ADN trouble que la police italienne a classé comme non pertinent pourrait avoir été produit par un laboratoire de génétique spécialisé dans le clonage et le... disons le mélange des genres, ou celui des espèces... Souvenez-vous de ce médecin allumé qui veut recréer des chimères, un Italien justement. Dans l'Antiquité, la chimère était un être hybride composé d'une tête de lion, d'un ventre de chèvre, d'une queue de dragon. Les centaures étaient aussi des chimères. Le mot désigne aujourd'hui un assemblage monstrueux...

— Et tu veux nous faire croire que l'ADN recueilli sous les ongles de cette, de cette...

— Francesca Finzi...

— ... de cette Francesca est un ADN de chimère, c'est ça ?

— Je ne crois à rien du tout. Je cherche. Et j'ai un autre élément qui vient corroborer cette hypothèse.

— Alors accouche !

— L'affaire allemande. L'une des victimes de Frankfort, non identifiée, a été tuée dans un lieu qui lui, a été identifié par la police, et passé au peigne fin. On n'a rien trouvé. Tout avait été lavé, essuyé plutôt dix fois qu'une. Mais la concierge de l'immeuble, seule et malade, n'avait pas encore vidé les poubelles. En faisant un tri par élimination, on a pu identifier un sac poubelle correspondant à l'appartement du meurtre. Parmi la liste des déchets, quelques feuilles de papier froissé : un article pointu sur l'avenir de la génétique interspécifique.

Boris s'abîma quelques secondes dans un abîme de réflexions, avant de frapper à nouveau la table de son poing. Brichot poursuivait : « Un dernier point : l'une des pièces de l'appartement du crime a été entièrement roussie au chalumeau, sol, murs et plafond, avant d'être repeinte à l'aide d'un pistolet contenant de la peinture de carrossier.

Il y eut un blanc, chacun des deux auditeurs de Brichot essayant d'assimiler l'information et de la relier aux faits connus. Brichot, qui avait quelques heures d'avance dans ses réflexions, conclut doctement :

— Je suggère qu'il s'agissait là d'une procédure radicale pour éliminer tout ADN qui eût pu subsister dans cette pièce et livrer la clé de l'énigme.

— Beau travail, mémé, même si j'ignore où il peut nous mener. Mais bon sang, qu'est-ce qui nous a fichu une police pareille ? Comment se fait-il que personne n'ait eut l'attention attirée par cette anomalie génétique, si anomalie il y a ? Entre les appartements et les cadavres, on n'aurait donc trouvé de cet ADN hors normes que sur le corps de Francesca ? Qui va nous faire croire cela ! Et le sperme répandu par le violeur ! Vous vous souvenez du trou d'ozone ?

— Quel rapport, Boris ? fit Géraldine interloquée.

— Le trou d'ozone est resté ignoré des années par les chercheurs malgré les appareils d'analyse attachés aux ballons-sondes envoyés dans l'espace. Pourquoi ? Parce que les chercheurs avaient étalonné leurs instruments entre certaines limites basse et haute, en deçà ou au-delà desquelles ils ne pouvaient plus fournir aucune mesure. Tout ça parce que ces chercheurs s'étaient fait à l'avance une idée complètement sous-estimée de ces soi-disant limites. On se trouve ici devant le même cas de figure. Lorsque l'impossible surgit, un taux de déficience d'ozone énorme ou un ADN qui *n'existe pas*, eh bien on ne le voit pas, on le nie, on le déclasse, on prétexte une erreur de manipulation, parce qu'il ne rentre pas dans la liste des ADN connus, ou même des ADN *possibles*. Mais bon Dieu, que fait Flutiaux ? Ce sacré légiste ne nous a toujours pas envoyé son rapport !

Boris Corentin se jeta sur son téléphone et sonna l'IML. Il pianotait nerveusement sur son buvard, exigea que l'on fasse venir immédiatement le légiste au téléphone.

— Docteur, enfin ! Et ce rapport d'autopsie ! Vous le faites relier pleine peau, du chagrin de préférence[6] ?

— Commandant, quelle joie ! J'allais vous appeler. Comment progresse votre enquête. Avez-vous retrouvé votre tête... euh, je veux dire celle de la victime bien évidemment !

— Le moment n'est pas à la plaisanterie, docteur. Au fait !

— Et les rapports humains, Boris, qu'est-ce que vous en faites ? Si on n'enrobe pas les faits de quelques formes sociales qui sont le fleuron de notre haute civilisation, où va-t-on ? Si vous supprimez toute convivialité, ce ne sera plus un cadavre par mois mais dix par jours qu'il nous faudra traiter... Bon, votre silence devient palpable. Allons donc aux faits. Étranges, les faits. D'abord le corps a été lavé, soigneusement lavé à l'aide d'une solution très puissante qui a la propriété de décomposer les liaisons moléculaires de tout ce qui peut se trouver comme ADN sur le corps.

— Conclusion, aucune trace analysable c'est cela que vous êtes en train de m'assener ?

— Vous allez trop vite, commandant. Vous savez, il devient très difficile

de cacher aujourd'hui à une analyse légiste compétente... Flutiaux observa un temps de silence... de l'ADN ou quoi que ce soit d'autre susceptible d'analyse. Nous savons aujourd'hui nous contenter de peu, quelques microparticules nous suffisent, les quelques-unes qui peuvent avoir échappé au nettoyage le plus élaboré. Nous les avons trouvées. Dans un endroit stratégique si je puis m'exprimer ainsi. Et là rien ne va plus !

— Comment cela ? fit Boris qui avait déjà deviné la réponse du légiste.

— Analyse impossible. Il nous faut encore quelques jours pour en être sûr, mais a priori, une partie de l'ADN est non pertinente selon nos critères. De l'ADN souillé peut-être.

— Docteur, vous voulez un conseil, un vrai conseil d'ami ?

— Je suis toujours preneur de conseils d'amis, si ce sont de vrais amis qui les donnent.

— La science progresserait à pas de géants si elle se souciait d'être parfois impertinente et de jeter un coup d'œil, oh juste un coup d'œil, par-dessus le mur des critères. Envoyez-moi la suite dès que vous l'aurez.

Il raccrocha brutalement. À l'autre bout du fil, Flutiaux resta stupide, le combiné dans la main, sous l'œil interrogatif de sa secrétaire.

— Madame Leloup, croyez-moi, la science est menacée tous les jours par des amateurs qui ne savent rien des procédures rigoureuses qui l'ont fait avancer au cours des siècles. Il faut tenir, tenir, et se défendre tous les jours.

Tandis que Madame Leloup hochait vivement la tête en signe d'assentiment, Flutiaux reposa le combiné dans son logement. « Par-dessus le mur des critères, tsss tsss ! » Et il rejoignit son labo en claquant la porte, faisant déraiper le doigt de sa secrétaire sur son clavier. Elle corrigea, fit une fausse manœuvre qui effaça son document en cours de frappe, et maudit à jamais dans le passé et pour l'avenir les procédures rigoureuses de la science.

CHAPITRE X



Diane s'assura que Kevin dormait encore du sommeil lourd de ceux qu'une femme a vidés de toute substance. Puis elle revint à l'écran pour lire une dernière fois le rendez-vous qu'on lui fixait en quelques mots très brefs : « Vous convenez parfaitement au rôle que nous souhaitons vous assigner. Soyez au square Baty ce jour à 14 heures. »

Elle se prépara soigneusement, n'hésita pas longtemps devant le peu de chose qu'elle avait à se mettre, décrocha une jupe courte, sortit des collants fantaisie, faute de bas, passa une veste en cuir, sa seule richesse. Elle s'agenouilla devant le lit, glissa une main sous les draps pour empaumer le sexe de Kevin. Elle se sentit soudain des envies mais ce n'était pas raisonnable. Mieux valait le laisser dormir et lui écrire un mot qu'il trouverait à son réveil. Elle griffonna quelques lignes qui mentionnaient un rendez-vous urgent pour un travail, dessina en guise de signature un gros baiser en forme de lèvres pulpeuses et sortit silencieusement du studio.

Elle prit le métro puis, descendue à Montparnasse, flâna un moment dans le quartier, s'imprégnant des lieux, s'acheta un pain au chocolat en haut de la rue de Rennes, prit un café à la Consigne, arpenta le centre commercial de la tour Montparnasse, en sortit sur la rue du Départ. Tourna boulevard Edgar-Quinet... elle y était presque. Elle trouva tout de suite le square Baty, mais n'osa pas s'asseoir sur l'un des bancs sales qui garnissaient ce morceau déprimant d'espace vert parisien. Toute cette agitation avait eu l'effet contraire de celui qu'elle escomptait. Elle était de plus en plus nerveuse et

regardait maintenant autour d'elle en tressaillant au moindre bruit. Deux clochards assis sur un banc la fixaient d'un regard ironique et aviné. « Clochards » ? Le mot lui semblait complètement désuet, résurgence du vocabulaire parental. Y avait-il encore des clochards ? On les avait remplacés par des lettres, SDF, signe des temps.

Elle sursauta. Une main venait de se poser sur son épaule. Elle se retourna brusquement, pour se retrouver face à une femme au regard dur, grande, habillée de longs vêtements sombres.

— Mademoiselle Valérie ?

C'était le pseudonyme qu'elle avait donné. Elle hocha la tête.

— Suivez-moi fit l'autre sans autre forme de procès.

Et sans attendre de réponse, elle partit à grands pas. Diane eut du mal à la rattraper.

— Où va-t-on, Madame ?

— Pas loin, ne vous inquiétez donc pas.

Elektra se retourna et son regard aigu parcourut Diane de haut en bas. Elle s'arracha un sourire froid.

— Vous êtes parfaite, Valérie, ou plutôt... Quel est votre vrai prénom ?

La jeune fille hésita avant de répondre, puis haussa les épaules.

— Diane.

Elles remontèrent ensemble la rue de la Gaîté, pénétrèrent sous un porche. Auparavant, Diane avait levé les yeux pour noter le numéro de l'immeuble. Elektra pressa le bouton d'appel de l'ascenseur. La porte de la cabine s'ouvrit, Elektra y pénétra, se retourna. Diane avait son téléphone portable à la main, et composait un numéro. Elektra fit deux pas, la prit au bras dans une poigne de fer et la tira brutalement dans l'ascenseur. Indignée, Diane protesta :

— J'appelle juste mon ami pour qu'il sache où je suis.

— Cela attendra bien quelques minutes. La communication ne passe pas dans l'ascenseur.

— Mais elle pouvait passer dans le hall...

Diane s'interrompit, comprenant soudain que quelque chose ne tournait pas rond, et toutes ses inquiétudes, toutes ses prémonitions firent une boule dans son estomac, une boule qui remonta jusqu'à sa bouche qu'elle arrondit pour laisser passer un cri, un hurlement qui allait la libérer de toutes ses peurs. C'était décidé, elle renonçait, elle gagnerait sa vie honnêtement. Mais son cri ne venait pas, il était là, au bord de ses lèvres, mais quelque chose l'empêchait d'exploser, une main, une main devant sa bouche, une main dont les doigts s'enfonçaient dans ses joues et lui faisaient mal. Elle sentait derrière elle un corps tendu, pressé contre elle, un genou qui s'enfonçait dans ses reins, elle n'y croyait pas, elle ne voulait pas y croire : cette femme à poigne d'acier était pourtant bel et bien en train de l'étouffer, de tirer sa tête en arrière, tandis

qu'une voix lui murmurait à l'oreille :

— Vous n'avez pas besoin de téléphone ici. Vous verrez, tout se passera bien.

Cette voix glaciale, c'était pire que des menaces. C'était l'évidence d'un fait accompli. On la forçait. À quoi, elle n'en savait encore rien. Ses jambes soudain ne la portaient plus, elle se sentait devenir molle, les bras qui l'enserraient la soutenaient maintenant, elle eut vaguement conscience que la porte de la cabine s'ouvrait, qu'on la traînait, elle eut la sensation de ses talons qui raclaient par terre, se fit plus lourde encore. Il fallait arrêter le processus. Elle se fit poids mort, elle voulait glisser à terre, là, ne plus bouger, attendre une bonne âme, il y en avait encore sur terre, peut-être cette porte-là, en face d'elle, allait-elle s'ouvrir sur le bon Samaritain... Elle s'ouvrit en effet, et Diane distingua un homme moustachu qui se précipita vers elle, la souleva comme une plume et la fit pénétrer dans un appartement dont elle crut un instant qu'il était celui de l'espoir, de la fin du cauchemar. Elle entendit alors un dialogue au-dessus de sa tête :

— Un problème ?

— Mademoiselle avait la prétention de téléphoner.

— Où est son portable ?

— Elle doit l'avoir encore dans sa main.

Le moustachu se pencha, desserra les doigts de Diane crispés sur l'appareil.

— Elle va avoir besoin d'un remontant.

— Déjà ?

C'était un homme gros, écœurant, affalé dans un canapé, qui venait de prononcer ce mot unique. Diane regardait autour d'elle, éperdue, lorsqu'elle aperçut Vona.

— Madame ! fit-elle comme sous le coup d'une folle espérance. Mais la seconde d'après, elle comprit qu'elle n'obtiendrait aucune aide de ce côté-là. Elle se retrouva assise par terre, au milieu du plancher, sous un quadruple regard. Simon Ramirez avait déjà un poignard dans la main, dont il éprouvait la pointe. Le gros homme parla :

— Pas d'inquiétude, mademoiselle. Mes assistants ont peut-être des manières un peu brutales, mais l'affaire dont il s'agit est secrète. Vous imaginez la concurrence avide au courant de nos projets, de notre scénario ? Ce serait la fin de nos bénéfices et de notre succès. Buons plutôt à la réussite de notre tournage avant que vous ne nous montriez les avantages dont vous bénéficiez.

Il fit un signe du côté d'Elektra, qui partit à la cuisine et en revint bientôt avec des verres et une bouteille de whisky. Diane saisit en tremblant celui qu'on lui proposait et le but d'un coup, frissonnant sous l'effet de l'alcool.

— Allons ! fit Fodor. Commençons, les minutes sont précieuses. Vona ?

Cette dernière s'avança vers Diane, la releva et entreprit de la déshabiller. La peur, l'émotion et l'alcool aidant, Diane se sentait dans un état inconnu où dominait une totale absence de volonté et d'initiative. Elle était livrée, livrée non pas à elle-même mais aux autres, à quatre inconnus, et brusquement, elle s'en fichait, Vona lui demandait de lever un bras, elle le levait, de soulever une jambe, elle la soulevait. Son chemisier glissa, sa jupe tomba à terre, elle se retrouva campée sur ses bottes noires, en string et soutien-gorge, et Vona elle-même la contemplait, la bouche desséchée, en passant derrière elle pour dégrafer le vêtement et libérer les petits seins fermes qui n'avaient nul besoin de soutien. Elle les empauma avant de descendre sur le ventre plat et de pénétrer sous l'élastique du string. La jeune fille était sèche mais Vona commença son lent massage, faisant aller et venir la chair de son pouce et de son index. Diane devenait languide, et Vona eut un sourire en sentant ses doigts s'humidifier. Elle hocha la tête avant de s'adresser à Fodor.

— Elle est prête.

Fodor contempla la jeune fille un long moment avant de se tourner vers Simon Ramirez.

— Simon, pose ta lame, elle est à toi.

— À moi ? balbutia Simon totalement pris au dépourvu. Mais...

— Simon, j'ai dit : elle est à toi.

Jamais encore cela ne s'était produit. Fodor était le seul à exercer son droit de cuissage, même s'il permettait à Vona quelques privautés qui l'amusaient et l'excitaient. Et Simon était effaré de découvrir qu'il n'avait aucune envie de s'offrir la jeune fille. En temps ordinaire, et avec la bénédiction de Fodor, il se serait jeté sur elle. Mais il était en train de réaliser pleinement qu'il avait dans la peau cette garce d'Elektra. Son étreinte si récente avec elle l'obsédait, il ne pensait qu'à une chose, la reprendre, sentir à nouveau autour de son membre l'étau du fourreau onctueux et musclé de la terrible gouvernante. Il la regarda. Elle fixait sur lui un regard brûlant et froid, un truc qu'elle seule parvenait à faire. Elle était impassible. Simon eut un frisson. Fodor savait-il ce qui s'était passé dans la cuisine ? Voulait-il casser ce début d'attirance, de passion, qu'il avait deviné entre Elektra et son homme de main ? Agissait-il ainsi en vertu de l'adage « diviser pour mieux régner » ? Simon ne croyait pas si bien penser. Fodor se méfiait comme de la peste des alliances au sein d'une équipe. Deux personnes qui se rapprochent, c'est immédiatement une menace pour le chef. On ne gouverne qu'en entretenant la peur, l'envie, la jalousie et la suspicion réciproques. Voilà pourquoi il livrait cette jeune fille au lanceur de couteaux, il le vit s'approcher de Diane, la prendre par le bras et l'entraîner.

— Où vas-tu ? fit-il sèchement.

— Mais... dans ma chambre.

— C'est ici que cela se passe, Simon. Pourquoi voudrais-tu nous priver

d'un pareil spectacle. Et si j'ai envie de te prêter assistance au cours de l'opération, hein ? Allez, étends-la sur le canapé et prends-la.

Simon entraîna Diane qui se débattit, en proie à un début de colère devant la façon dont on la traitait. Une esclave, une chose, elle n'était que cela. Était-ce déjà le scénario ? Mais où étaient les caméras ? Elle cherchait de l'œil, dans tous les coins de la pièce un quelconque objectif qui l'eût rassurée. Fodor dut la deviner car il sourit.

— En place pour la répétition générale. Il ne s'agit pas de gâcher de la pellicule !

Elle se laissa coucher sur les coussins et regarda Simon se dévêtir et s'allonger sur elle. Mais Simon n'y arrivait pas. Pour la première fois de sa vie peut-être, le lanceur de couteaux ne bandait pas. Fodor eut une autre idée qui le réjouit. Il fallait profiter de la scène pour faire coup double, ou coup triple. Rien ne serait plus efficace que de dresser les deux femmes l'une contre l'autre. Chacune surveillerait sa rivale et ne manquerait plus de lui rapporter toute anomalie future. Il eut un signe.

— Vona, à toi ! Excite donc un peu ce malheureux qui ne sait pas apprécier les beaux cadeaux qu'on lui fait.

Vona fit une épouvantable grimace. La seule chose qui la poussa en avant, qui la réjouit même, fut qu'elle allait rendre Elektra folle de jalousie. Car elle aussi avait deviné ce qui se tramait entre Elektra et Simon, et elle n'était pas fâchée de lui jouer un pareil tour. C'est donc avec conviction qu'elle s'agenouilla derrière Simon qui s'escrimait toujours sur Diane complètement amorphe, et avec application qu'elle commença de masser les bourses du lanceur de couteaux, sans se douter un instant que c'est par cette même caresse qu'Elektra avait commencé sa nouvelle vie amoureuse, après des années d'abstinence. Elektra, immobile, tentait de contenir son sang qui bouillait et ne lâchait pas des yeux le membre de Simon, qui prenait maintenant de belles proportions. Pâle, les lèvres serrées, elle le vit s'enfoncer lentement entre les cuisses de la jeune fille, qui finit par râler, et par nouer instinctivement ses jambes bottées dans les reins de Simon, lui permettant de s'enfoncer plus encore. Tout d'un coup, le spectacle prenait une intensité érotique à laquelle personne ne restait insensible. Elektra, comme à son habitude, souleva sa jupe, mit sa main dans sa petite culotte et se branla, lentement, avec une sorte d'exaspération des sens et de l'esprit. Vona avait pris en bouche le membre de Fodor, affalé sur le même canapé où s'agitaient les amants d'un moment, avant d'enfourcher le gros qui se sentait soudain une vigueur de jeune homme. Diane, submergée par cette sensualité irrépressible qui lui avait fait commettre si souvent des excès en tout genre, se livrait, oublieuse de ses angoisses, et Simon, sous le regard minéral d'Elektra, devinait son propre plaisir s'amasser, se condenser dans les bourses que Vona, d'une main tendue, avait récupérées et qu'elle massait à nouveau. Il ne voulait pas jouir, il voulait au moins donner à Elektra cette preuve de son attachement

tout neuf, mais rien n'y fit, son jus monta, sauvage, le long de la hampe, chassé dans sa course vers le méat autant par son excitation que par la pression toujours plus ferme des doigts de Vona et les ongles de Diane qui s'enfonçaient maintenant dans ses épaules, la jeune Diane, si fine et si diaphane secouée par les premiers spasmes tandis que Vona recevait au fond d'elle les premiers jets de Fodor, et qu'Elektra parcourue de frissons, ses doigts trempés, se transformait en une sorte de Gorgone aux yeux qui fulguraient.

C'est alors que des coups sourds et violents retentirent contre une cloison. Et puis un gémissement rauque, ou un grognement, ou un hurlement de bête blessée, enfin quelque chose d'indéfinissable, qui gelait la peau et les veines. Fodor se dégagea brutalement, repoussa Vona qui tomba sur son séant. Tandis qu'Elektra était agitée d'un dernier frisson, Simon se rejetait en arrière, fourrant son membre poisseux dans son pantalon, et s'emparait de son poignard, la seule chose dans tout l'univers qui avait le don de le rassurer dans l'instant.

— On dirait, fit Fodor, que cette saleté a reniflé l'odeur du stupre. Il est vrai qu'avec ses sens hypersensibles...

Diane était debout, nue, tremblante, les cuisses scintillantes de son jus mêlé à celui de Simon.

— Mais de qui parlez-vous ? gémit-elle.

— Allez ! fit Fodor. Tu es prête, tu vas tourner avec ton partenaire.

Ils furent deux, Elektra et Simon, à la conduire, à la trainer plutôt, jusqu'au fond de l'appartement.

Simon déverrouilla, la poussa dans la pièce et referma. Ils se regardèrent un instant. Simon essayait la sueur qui lui coulait dans les yeux. Tout d'un coup, il en avait marre. Elektra le regarda, une lueur dure dans l'œil. Est-ce qu'elle aussi en avait soupé de tout ce cirque ? Est-ce qu'il ne fallait pas se tirer vite fait, elle et lui, ailleurs, pour commencer une nouvelle vie. Elektra le poussa.

— Viens, murmura-t-elle, il ne faut pas s'attarder, les autres...

Dans la pièce sombre, Diane ne distingua rien. Si, l'odeur. Une odeur... Où avait-elle déjà respiré de pareils relents ? Elle était nue, elle avait toujours ses bottes, elle ressemblait exactement à ce qu'elle était : une petite chèvre livrée comme appât à un grand prédateur, mais hélas, aucun chasseur derrière elle pour abattre la bête au moment où celle-ci saute sur sa proie. Et l'être là-bas, au fond de la pièce, s'approchait. Elle chercha à mieux le voir, cligna des yeux, tourna la tête de côté. C'était un homme, oui. Non. Si. Qu'avait-il donc sur lui ? Que portait-il comme vêtements ? Vêtement sombre, qui semblait lourd, uniforme, fait d'une seule pièce... et pourtant il était nu, elle avait la nette sensation qu'il était nu, oui, il l'était, elle avait porté son regard au milieu du corps de cet être, quelque chose s'avancait vers elle, quelque chose

de tendu comme un harpon qui le précédait, qui précédait ce corps. Elle arrondit sa bouche. Elle avait reconnu l'inconnu. Elle avait reconnu l'inconnu en tant qu'inconnu. La plupart des gens ne se trouvent jamais placés devant l'inconnu en tant que tel. L'inconnu, ils le font tout de suite rentrer dans une catégorie connue. C'est tellement rassurant. Mais Diane ne disposait à cet instant d'aucune catégorie. Elle était en confrontation ultime avec l'ultime. Oui, sa bouche s'était ouverte. Mais là encore, comme dans l'ascenseur avec Elektra, son cri naissant fut empêché.

CHAPITRE XI



On était au matin du troisième jour après le début de l'affaire. Un matin toujours froid et sec, ensoleillé, qui mettait malgré tout du baume au cœur, même lorsqu'on s'occupait d'un cadavre sans tête et qu'on en attendait un second, puis un troisième.

— Boris, viens donc voir !

Corentin se déplaça vers le bureau de son coéquipier, faisant signe à Géraldine, qui épluchait les témoignages qu'elle avait recueillis toute la journée d'hier, rue de la Gaîté et dans les environs. Elle ne comprenait pas pourquoi elle était attirée par cette rue, y pressentant le nœud de l'affaire, mais

rien ne venait corroborer son vague sentiment. Elle ne savait pas qu'elle avait croisé la veille la deuxième victime, accompagnée d'une grande femme habillée de sombre. Et sans doute que la face de l'avenir en eût été changée. Lapalissade stupide. Évidemment puisque l'avenir, par essence, est le domaine du changement et de l'aléatoire. Géraldine avait encore erré du côté de l'immeuble, avait aperçu de loin la gardienne qui arrosait le trottoir devant le porche.

— Petit Bonhomme, tu rêves ? Mémé nous attend.

Le capitaine Brichot était venu ce matin-là avec une grosse écharpe de laine autour du cou, qu'il n'avait pas ôtée. Il reniflait. Ses jumelles avaient certainement partagé avec lui par amour quelques-uns de leurs virus, et il luttait contre, vaillamment, cloué à son fauteuil professionnel par le devoir. D'une voix nasale, il se lança.

— Jetez donc un coup d'œil là-dessus !

Ils se penchèrent tous deux vers l'écran. Un article rédigé en italien s'étalait sur trois colonnes de la Stampa.

— Mémé, si tu nous commentais la chose. Tu parles si bien, persifla Géraldine. Et depuis quand parles-tu l'italien ?

— Tu sais, l'italien est si proche du latin... Mes études classiques...

— On se fout de tes études, les classiques comme les modernes, Mémé. Ne nous fais pas languir.

— Bon ! Il faut que je vous dise comment je suis tombé sur ce papier. J'ai établi la liste des laboratoires de recherche spécialisés dans la génétique. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit aussi longue. À croire que tout le monde est en train de chercher, de chercher quoi, je me demande...

— Le Graal, Mémé, fit Boris sentencieux. Le Graal de la biologie. Tous les chercheurs sont des chevaliers de la Table Ronde, ils ont leur Graal : les physiciens le cherchent dans le grand accélérateur de Genève, les ingénieurs dans le matériau universel, mou et dur à la fois, incassable et résistant aux pires chaleurs, et bien sûr léger et supraconducteur. Les biologistes cherchent le secret de la vie. En d'autres termes, ils veulent la créer.

— Eh bien, c'est peut-être ton Graal qui a été dérobé il y a quelques mois !

— Explique-toi, Mémé ! Tu ne vas pas me dire que tu en tiens toujours pour ta chimère ? !

— Toi-même, tu n'étais pas contre cette hypothèse hier, si je me souviens bien, fit Brichot offusqué de ce qu'il considérait comme un désaveu. Je cherche, voilà tout. Et je veux épuiser cette piste. Donc, je vous disais que j'avais établi une liste interminable de labos de recherche génétique. Devant l'ampleur de la tâche et l'impossibilité de les contacter tous, j'ai eu l'idée, à partir de quelques mots-clés, de faire une recherche sur Google, pour

découvrir si quelque labo n'avait pas fait récemment l'objet d'un article de presse, à la suite d'un événement inhabituel. J'en ai trouvé quelques-uns, des histoires de clonages plus ou moins réussis, de chaînes de cellules souches totipotentes, divers reportages généralistes et... une bizarrerie. L'affaire, vite étouffée par les responsables, concerne un labo discret, privé, en Italie, dans les Dolomites.

— Tiens donc, fit Géraldine. Toutefois, les Dolomites, ce n'est pas tout près de Florence.

Brichot fixa sa collègue d'un air de gentille condescendance.

— Rien n'est éloigné de rien aujourd'hui, fit-il sentencieux. Et je te signale que les Dolomites sont à mi-chemin de Florence et du sud de l'Allemagne. Donc, il y a eu un vol dans ce labo. Un vol par effraction. Avec pas mal de dégâts, une salle du labo transformée comme par un ouragan en pièces détachées. Mais personne n'est arrivé à déterminer ce qui avait été volé. La police a enquêté auprès d'une direction fort évasive. Le patron du labo a parlé de disparition de matériel d'analyse pointu et très cher.

— C'est tout ? fit Corentin déçu. En quoi cette affaire serait-elle reliée à la nôtre.

— Attends, fit Brichot, je n'ai pas fini. Le même article parlait d'une autre affaire, découverte dans l'environnement du labo. À quelques centaines de mètres en fait, en pleine campagne. Le journaliste posait incidemment et sans conviction la question de savoir si l'effraction au labo et le viol pouvaient être reliés.

— Le viol ?

— Oui : le soir même de l'effraction à Vitalabo, une fermière était sauvagement violée dans l'enceinte de sa ferme, à six cents mètres de l'établissement de recherches. Elle en est morte.

Il y eut un long silence entre les trois amis, avant que Géraldine, très pâle, ne déclarât :

— Je déteste cette affaire, je déteste cette affaire.

Corentin regardait avec inquiétude sa protégée. Il se demandait s'il ne fallait pas la dessaisir de l'enquête. Car une enquête où l'on se sent personnellement trop impliqué, quelle que soit la raison de cette situation psychologique stressante, est une enquête qui a toutes les chances de foirer. Il se retourna vers Brichot.

— Et la tête, Mémé ? Elle était toujours sur les épaules de la violée ?

— Absolument. Si les deux affaires sont liées, il paraît logique d'imaginer que le viol était un accident, quelque chose de non programmé, et que le temps pressait.

Géraldine fut en proie à une vision. Si elle continuait comme ça, elle allait pouvoir ouvrir un cabinet de voyance. S'offrir une caravane comme celle

devant laquelle elle passait parfois sur la place Denfert-Rochereau, où officiait depuis des années une madame Irma.

Corentin se pencha vers elle avec sollicitude.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma douce ?

Jamais Corentin ne l'avait appelée ainsi. Dans son état de soudaine faiblesse, elle faillit fondre en larmes. Il fallait réagir.

— Dis donc, je ne suis pas encore grabataire et je ne manque pas de douceurs, j'ai tout ce qu'il faut chez moi. Non, je pensais... elle décida de transformer sa brève vision en une déduction logique, ce qui était tout de même plus rassurant et plus gratifiant. Non, je pensais, reprit-elle avec une assurance renouvelée, qu'il y avait une explication logique à tout cela. Quelque chose, quelqu'un, enfermé dans ce labo, conçu dans ce labo, excite la convoitise d'un concurrent, ou de je ne sais qui, à la suite d'une fuite d'informations. Un commando est expédié, s'empare de... euh, de la chose, une chose immaîtrisable, qui se débat, casse tout, s'échappe, est rattrapée dans une ferme proche où l'irréparable, comme disent les journalistes, a déjà été commis. La chose, enfin, l'être ou quoi que ce soit est capturé, embarqué dare dare car le temps presse, comme a dit Mémé. Pas question de s'attarder sur les lieux.

Brichot observa fixement sa collègue.

— On dirait bien que vous y étiez, Géraldine. Et que vous enfourchez l'hypothèse d'une chimère. C'est beaucoup à la fois ! Nous sommes en plein conte fantastique non ? Un labo, un monstre composite qui galope dans la nuit, crache des flammes peut-être, son venin sûrement... Un venin mortel. Dernière info en ma possession : le labo, que j'ai essayé de joindre, est fermé jusqu'à nouvel ordre.

Géraldine resta coite. Corentin ne réfléchit qu'un instant. Sa décision était prise.

— Mémé, chausse tes skis de fond, emporte des vêtements chauds, tu pars dans les Dolomites. Tu as été extrêmement brillant jusqu'à maintenant, je t'envoie vers ton heure de gloire, vers ton triomphe futur, qui sera à jamais inscrit dans les annales de la Brigade.

— Dans mon état ? fit Brichot d'un ton pitoyable à remuer un cœur de pierre. Moi qui comptais me coucher cet après-midi.

— Je t'autorise à mettre sur ta note de frais trois boîtes de Nurofen. Je prends contact avec nos collègues italiens, je les préviens de ton arrivée et je leur demande de t'aménager un boulevard pour tes investigations. Quant à moi...

La sonnerie du téléphone l'interrompt. Il récupéra l'appel sur le poste de Brichot, écouta longuement, raccrocha.

— Quelqu'une a encore perdu sa tête.

— Chef je t'accompagne, fit Géraldine soudain pleine d'énergie. Toujours le Ciat du 14^e ?

— Oui, allons retrouver ce cher commissaire Flaviot pendant que Brichot se prépare. Prends ton vol, Mémé, aéroport de Milan-Linate. Je ferai en sorte qu'une voiture de nos collègues transalpins t'y attende et te conduise sur les lieux.

-Milan-Linate ? grommela Brichot. Sais-tu qu'il est classé comme l'un des aéroports les plus dangereux d'Europe ?

— Et alors ? S'il rate son atterrissage, tu ne feras qu'échanger une gloire terrestre pour la seule qui compte vraiment : la gloire céleste, à côté de saint Pierre, d'où tu veilleras efficacement sur ta petite famille.

— Je pense que cette affaire met au grand jour ton côté sadique, avec tout le respect que je te dois, commandant.

Mais Corentin avait déjà quitté le bureau, suivi de Géraldine. Ils attrapèrent leur manteau et s'engouffrèrent dans la Peugeot de service. Boris conduisait vite mais sûrement. Il se gara sur le bateau, sauta en voltige, adressa au planton, qui le reconnut, un « commissaire X s'il vous plaît » qui claqua comme un coup de fouet. Ils se retrouvèrent assis dans le bureau de Flaviot, qui n'avait toujours pas retrouvé, et ne retrouverait sans doute jamais, l'énergie et l'implication que l'on est en droit d'attendre d'un flic.

Flaviot souleva une main molle d'une pile de papiers maigre comme un pèlerin de la Mecque.

— Tout est là, fit-il nonchalamment. Enfin, le peu que l'on a pu rassembler, la découverte du cadavre étant toute fraîche.

— Mais encore ? fit Boris d'un ton rogue.

— La même affaire, exactement la même. Même violeur, mêmes causes du décès, autant que j'en puisse juger, mais Flutiaux vous en dira plus, le cadavre est déjà à l'IML ; même décollation et une tête encore une fois introuvable.

— Même poubelle ? questionna Géraldine.

— Vous parlez de la découverte du corps ? Non, là les choses changent. Un peu de mouvement dans la monotonie des jours n'est-ce pas ?

Boris ne supportait décidément pas l'humour de Flaviot, qu'il foudroya du regard. Imperturbable, mais qu'est-ce qui aurait pu secouer cette montagne de flegme paresseux et de rêve de retraite, Flaviot continuait :

— On a retrouvé le corps dans le dépôt d'un grand magasin de l'avenue du Maine...

— Donc tout proche de la rue de la Gaîté, remarqua Géraldine.

— C'est juste, inspecteur. On a déjà pu déterminer le type de la victime, et voici que la routine repointe son nez morne comme...

— ... comme la plaine de Waterloo ? suggéra Géraldine.

— C'est cela oui, morne... Donc, il s'agit encore d'une jeune fille brune, gracie, légère, je ne dirais pas la peau sur les os, mais enfin, le genre de jeune fille qui tient dans une cuillère à thé, si vous voyez ce que je veux dire.

— Et dans quel état, le corps, enfin...

— Dans le même état, inspecteur, dans le même état. Qu'ajouter de plus ?

— Non en effet, fit Corentin froidement : que pourriez-vous bien ajouter de plus ?

L'autre ne comprit pas la perfidie. Il continua à pérorer en s'écoutant parler.

— Voyez-vous, ce qui me turlupine dans cette affaire, c'est que ça commence à ressembler à une série. Qui va l'arrêter ?

— Il me semble, commissaire Flaviot, qu'il y a des gens payés pour stopper ce genre de série. Ils s'appellent des policiers. Qu'ont rassemblé les vôtres comme éléments qui puissent aider les policiers de ma brigade ?

— Ma foi, fit Flaviot qui commençait à se sentir gêné aux entournures, sensation aussi rare que désagréable chez lui, l'enquête est difficile ? Pas de témoin, comme dans la première affaire. Les gens ne voient jamais rien, ou voient trop de choses qui sont contradictoires, notre métier n'est pas simple, commissaire. Cela dit, n'oubliez pas que la découverte macabre date de ce matin, et que j'ai encore deux policiers là-bas sur les lieux. Je vous tiendrai au courant heure par heure du résultat de leurs investigations.

— Non, fit Boris catégorique.

— Comment ça, commissaire ?

— Non : pas heure par heure, mais minute par minute. Et merci de votre collaboration précieuse. Je ne souhaite qu'une chose, commissaire Flaviot. Que nous n'ayons plus à vous déranger.

En quittant le bureau, Corentin se retourna. Flaviot était encore debout, main tendue. Décidément, songea Boris, les circuits de son influx nerveux étaient aussi dégagés que les autoroutes de la périphérie parisienne un soir de Pentecôte.

Sur le trottoir, Corentin prit familièrement Géraldine par le bras.

— Petit Bonhomme, je vais rendre une petite visite à ce bon docteur légiste, voir si son nœud papillon est toujours en place. Toi, va faire un tour avenue du Maine, et si tu vois les archers de Flaviot, ne t'approche pas trop d'eux sauf nécessité. Ils pourraient te confondre avec l'assassin.

Géraldine fut reconnaissante à son chef de lui épargner la visite obligée à l'IML. Corentin fit un détour pour la déposer sur les lieux avant de piloter son engin jusqu'aux bâtiments où officiait le docteur Flutiaux depuis... tiens, il ne savait même plus depuis combien de temps. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, et Dieu sait qu'à l'IML il en avait, pas de ces souvenirs qu'on met en albums photos, non, que des souvenirs de la misère et de la perversion

humaines, il avait toujours vu Flutiaux tiré à quatre épingles entre les murs gris et les carrelages immaculés de la morgue.

Le docteur l'attendait sur le perron..

— Commandant, vous prenez de mauvaises habitudes. Vous pourriez varier un peu le menu, non ?

— Ah vous n'allez pas vous y mettre, vous aussi ! Le commissaire Flaviot, c'est amplement suffisant pour la journée.

— Ce que je veux dire, Boris, c'est que mon menu va ressembler au vôtre. On dirait de cette affaire qu'elle est la réflexion dans un miroir de la première.

— Vous avez l'esprit trop scientifique, docteur, pour ne pas convenir avec moi qu'une image dans un miroir est toujours inversée !

— Touché, commandant. Alors disons qu'il s'agit de la même affaire. Exactement la...

— Vous avez encore tout faux, docteur, il ne s'agit pas de la même affaire. Puis-je vous raconter une histoire de cartouche ?

— Les cartouches ça vous connaît, ça me connaît, alors allez-y, je suis tout ouïe.

— Il ne s'agit pas de ce genre de cartouche, docteur, mais de cartouches parfaitement inoffensives, de cartouches d'encre, de recharges pour mon stylo Bayard.

— Je croyais Mont-Blanc, fit Flutiaux déçu.

— Non. Figurez-vous qu'un jour je suis rentré dans une papeterie de Montparnasse avec à la main un modèle de cartouche, et je m'adresse au vendeur en lui disant : « Je voudrais la même ». Et voici qu'il me répond : « Cher monsieur, je n'ai pas la même, désolé. » Au bout d'un court silence, il ajoute : « Je n'ai pas la même, mais j'en ai de semblables. La même, c'est celle que vous tenez entre vos doigts ». J'en suis resté muet. Moi qui prétendais ne jamais commettre d'impropriété dans le maniement de notre belle langue, voilà que je venais de me faire remettre à ma place. Par un papetier, me direz-vous...

— Et pourquoi donc me racontez-vous cette histoire, commandant ?

— Parce qu'elle contient une morale. Une double morale. La première est relationnelle : il ne faut jamais sous-estimer vos compatriotes, où qu'ils se trouvent et quoi qu'ils fassent.

— Comme le font trop souvent les producteurs de la télévision vis-à-vis de leur public ?

— Si vous voulez, docteur.

— Et la seconde morale ?

— Elle est linguistique : le semblable n'est pas le même. Donc, ce que j'attends de vous, et de votre immense compétence, c'est de me dire quelle est

dans cette deuxième affaire l'infime différence qui valide sa similitude avec la première affaire.

Flutiaux resta bouche bée avant de proférer d'un ton encore stupéfait :

— Commandant, vous n'allez pas me dire qu'il y a une épreuve de philosophie et de logique à l'Ecole de Police de la République ?

— Détrompez-vous, Flutiaux. Un grand policier doit savoir énormément de choses dans les domaines les plus variés. Alors cette minime différence ?

Flutiaux réfléchit un long moment avant de prendre Boris par le bras.

— Suivez-moi !

Ils parvinrent dans la chambre froide et Flutiaux souleva le drap d'un geste sec. Boris contempla le corps. Mais un corps sans tête était si incongru, si éloigné de la forme habituelle des hommes et des femmes, de la communauté humaine, qu'il restait perplexe, comme devant quelque objet privé de son essence, de son sens.

— Alors, docteur ?

— La main droite.

— Eh bien quoi ? Elle a tous ses doigts, pas de bague...

— Penchez-vous sur elle... Plus près... Encore...

Boris mit carrément le nez dans la paume de cette main morte. Quelque chose éveilla dans son cerveau un obscur souvenir... mais de quoi... une odeur, oui... une...

— Qu'est-ce que cela signifie, docteur ?

— Le corps a été mal lavé cette fois-ci. Enfin, disons qu'une main a échappé au même, pardon, au nettoyage semblable qu'avait subi le premier corps. Une négligence sans doute. Ou un peu trop de précipitation...

— L'odeur ? fit Boris.

Le légiste haussa les épaules.

— L'odeur, oui ! Vous me demandiez une infime différence, je vous l'offre. Mais du diable si l'on peut en tirer quelque conclusion que ce soit.

— Même avec toute votre science ?

— Une odeur est bien plus difficile à analyser que tout autre élément. Ça se disperse très vite, c'est évanescent, impalpable... Toutefois, j'ai fait faire des prélèvements sur la main, où se trouvaient quelques traces blanchâtres. Et puis, la trace de légères morsures, ou plutôt quelques éraflures...

— Provenant de ?

— Impossible à dire, Boris. Trop légères et trop floues. Mais les prélèvements étaient quasiment dépourvus d'odeur. Ne vous attendez pas à ce que...

— L'odeur... Votre avis, docteur ? Vous avez respiré une pareille odeur

dans votre vie ?

— Bien sûr. Je dirais, nonobstant le respect dû à la disparue, une odeur bestiale.

— Bestiale ?

L'esprit de Corentin battait brusquement la campagne. Voilà que revenait, à neuf, le côté le plus étrange de cette affaire. La Belle et la Bête... Qui avait fait la remarque ? Mémé ? Géraldine ?

— Oui, poursuivit Flutiaux. Bestiale. Une odeur somme toute bien banale. On y est tous confrontés pour peu qu'on ait visité un zoo, qu'on ait chassé, approché du gibier...

— Docteur, l'interrompt Boris. Où en est le labo avec l'analyse génétique concernant la première affaire ?

Ce fut au tour de Flutiaux d'afficher un air de profonde perplexité.

— Mais oui, fit-il, mais oui...

— Docteur !

— Écoutez, c'est assez fou. Je reçois du labo des analyses tellement emberlificotées !

— Comment cela ?

— Emberlificotées dans leur présentation. Comme si les laborantins, ou leur chef, étaient embarrassés de dire des bêtises, ou de se tromper, bref...

— Docteur cela suffit ! Vous êtes aussi emberlificoté qu'eux, alors je voudrais que vous soyez clair comme la rosée du matin sur un pétale de rose. De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de quelque chose d'impossible. Laissez tomber, il y a une faille quelque part.

— La faille c'est moi qui vais la faire. Sur votre crâne, docteur. Nous sommes entre nous. Oubliez votre savoir constitué et parlez !

— Eh bien, Boris, il semble bien que l'on ait affaire à un ADN exogène, ou en tout cas à quelques éléments d'un ADN exogène, ou de deux, on ne sait pas bien, mêlés à de l'ADN humain. Une sorte de bricolage mal foutu qui révolterait le dernier des chercheurs en génétique. Vous savez que la précision de nos outils nous permet...

— Quel ADN exogène, docteur ? Quel ou quels ?

— ADN animal. On ne sait pas encore. Par acquit de conscience, je dis bien par acquit de conscience, j'ai demandé à ce qu'on fouille le catalogue disponible des ADN animaux. Vous imaginez bien qu'il est loin d'être terminé même dans une première phase d'approche grossière. Alors qu'est-ce que ça peut être... Un loup ? Un bouc ?

— Vous citez ces animaux comme vous citeriez le corbeau ou le renard ?

— Pas vraiment, Boris, pas vraiment...

CHAPITRE XII



Géraldine arpentait le dépôt du grand magasin, accompagné par le chef magasinier qui lui montrait l'endroit.

— Le corps a été découvert ce matin, ici même, derrière une pile de caisses, par la femme de ménage.

— Que venait-elle faire derrière ces caisses ? Il n'y a rien à nettoyer, il me semble ?

— C'est son chien. Un sale cabot qui se balade partout et qui s'est mis à aboyer comme un dingue. Enragé qu'il était. Quand la femme de ménage l'a découvert, il avait une main de la morte dans la gueule, il la lâchait apeuré, filait la queue entre les jambes, puis revenait dessus de plus belle... enfin un vrai comportement de chien fou. Ou plutôt de roquet hargneux, vous savez, ce genre qui croit avoir du courage en venant vous harceler les mollets et qui fuit comme un lâche dès que vous esquissez un mouvement.

— Vous aimez les bêtes vous, ça se voit !

— Ouais, et qu'est-ce que vous y trouvez à redire ! Ce n'est pas un crime de vomir les cabots non ? Du reste, je ne déteste que les animaux domestiques. Les animaux sauvages, ça oui, parlez m'en, de vraies bêtes qui

ont refusé l'esclavage de ce bipède qui porte le nom d'homme. Après tout, nous sommes un animal parmi d'autres, non ? De quel droit se pousse-t-on du col pour mettre la nature en coupe réglée ?

— Et philosophe avec ça !

Mais Géraldine était troublée.

— « Nous sommes un animal parmi d'autres », c'est ça que vous venez de dire ?

— Oui et après ?

Elle hocha la tête.

— Vous risquez fort d'avoir raison, et bien plus que vous ne l'imaginez. À part ça ?

Le chef magasinier se gratta le chef, où poussaient sans ordre quelques mèches dégarnies.

— À part ça, le personnel, sous la direction de la police, a fouillé ce matin tout l'entrepôt. Ils cherchaient la tête je suppose. Mais macache, pas plus de tête que de cheveu sur celle de Mathieu.

— Comment fait-on pour rentrer la nuit dans cet entrepôt ?

— Qu'est-ce que vous croyez, on n'y rentre pas. La porte a été fracturée. Du travail de pro.

— Parce que vous vous y connaissez ?

— Non mais je bricole dans ma campagne. La serrure n'avait pas une éraflure. C'est pas comme le corps, qui était couvert de griffures, certaines assez profondes.

— Vous avez eu le courage de regarder ? Géraldine observait le chef magasinier avec

attention, mais il ne se démonta pas.

— Ouais j'ai regardé, attentivement. Pas par perversité, c'est pas le genre de la maison. Par intérêt. Je suis chasseur.

Géraldine le fixa, désorientée.

— Par intérêt ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? -Par intérêt vous dis-je. J'en ai vu des bêtes sauvages. Des que j'ai tuées, à la loyale. Des qui se sont fait avoir par leurs prédateurs naturels. C'est pas toujours beau à voir ma petite dame... oh pardon, euh, inspecteur.

— Et alors ? Continuez !

Géraldine était tétanisée, connue si elle savait ce qui allait venir.

— Et alors ? Tout simplement une impression bizarre... non pas bizarre, c'est le contraire : une impression de déjà vu. Comme si cette femme avait été chassée par un prédateur, et était tombée, ben quoi, entre ses griffes. Vous voyez ce que je veux dire ? Seulement il s'agit d'une femme hein, pas d'une antilope !

— Et la tête ?

— Quoi la tête, comment voulez-vous que je sache ? D'ailleurs, la coupure au cou est si franche... ça ne rentre pas dans le tableau, quoi !

— Ça ne peut de toute façon pas rentrer dans le tableau.

— Ma petite dame, je connais quelques espèces animales qui commencent à bouffer leurs proies par la tête.

Géraldine hoqueta, porta la main à sa bouche, passa la porte de l'entrepôt comme une fusée, se réfugia derrière une poubelle et vomit.

Quand elle revint, blanche, le chef magasinier n'avait pas changé de place. Il était visiblement embêté. Il conduisit Géraldine dans son bureau, dénicha une bouteille de cognac et en servit deux verres.

— Désolé, hein ! Parfois je me conduis comme un mufle, je ne me rends pas compte.

Géraldine mira longuement son verre dans la lumière d'un rayon de soleil, repaissant ses yeux de la belle couleur ambrée du liquide.

— L'alcool au travail ? fit-elle en souriant.

— Bah ! Vous n'allez pas me dénoncer, hein ? Le travail de magasinier, même chef, c'est dur vous savez. Une petite larme de consolation ne fait pas de mal.

— Non, non, je ne vais pas vous dénoncer. J'ai d'autres chats à fouetter. Merci pour le cognac et bonne chance.

— Vous aussi, inspecteur. Vous avez l'air d'en avoir plus besoin que moi. Et ce n'est pas quelque chose qu'on peut stocker dans un entrepôt !

Géraldine traversa l'avenue du Maine et se réfugia dans un bar voisin, l'Océan. Elle avait besoin d'un café, même si elle faisait les choses à l'envers, le breuvage noir après le blond nectar ensoleillé. Au bar, il y avait Simon Ramirez. Elle le reconnut de dos. Elle le fixa avec insistance. Il se retourna. Elle sut qu'il avait senti peser son regard sur ses épaules. Sixième sens, celui des bêtes, celui que nous avons tous perdu, qui revient parfois, à l'occasion... Leurs yeux se croisèrent. Simon se retourna et reprit sa morne contemplation des rangées de bouteilles alignées contre le mur face à lui. Mais elle sentit qu'il réfléchissait. Cela se devinait, à cette façon impalpable dont le dos s'était contracté. Simon regardait face à lui, les bouteilles. Il y avait une bouteille de Martini, une de Suze, une de Pastis, une de Ricard. Et d'autres encore, il revenait constamment aux bouteilles de Pastis et de Suze. À moins que ce ne fût entre les deux, là où il y avait un vide. Un petit vide, un petit vide plein de surface réfléchissante. Un miroir, allez, et, entre la Suze et le Pastis, ce n'était pas une bouteille, ce n'était pas une étiquette, c'était un visage. Celui de Géraldine. Simon observait ce visage. Géraldine buvait son café. Qu'est-ce qu'elle pouvait faire ? Rien. Ce type n'avait rien à voir avec son affaire. De quoi était parti le scénario qui l'obsédait ? D'une conversation de café, d'une

concierge se plaignant d'une odeur. Elle se sentait nulle, perdue dans cette affaire. Elle eut envie d'appeler Corentin. Brichtot lui, devait être dans l'avion pour Milan, à l'heure qu'il était. Le veinard. Un voyage en Italie du Nord, dans la région des lacs, offert par le contribuable. Simon jouait. Pas avec son couteau, non. Il s'en abstenait en public. Il sentait le poignard de cheville dans sa gaine, fixée sous la chaussette que masquait la jambe droite de son pantalon. Le grand poignard était resté dans l'appartement. Simon jouait, donc. Il jouait à teindre les cheveux de Géraldine en brune. Jolie femme, qui ne cessait de lui jeter des coups d'œil, il devait l'avoir impressionnée, qui sait !

C'était sans doute la carrure de son dos, et le regard de braise qu'il lui avait lancé. Comme un hameçon. Comme un harpon. Elle ne l'intéressait pas. Il avait Elektra dans la peau, et ce depuis trop peu de temps pour que puisse l'en divertir le premier jupon qui passait. Mais il admirait la taille fine de Géraldine, cette légèreté et cette souplesse qu'elle dégagait dans le moindre de ses mouvements. En brune, elle devait être sensationnelle. Idéale. À quoi bon chercher loin ce que l'on a sous la main. Il s'avança, conquérant, s'inclina :

Me permettez-vous ? Quelques minutes, sans vous importuner ? Vous êtes du quartier ?

Elle lui fit signe de s'asseoir.

— J'ai connu des façons plus originales !

— Oh, les manières franches et simples sont parfois la meilleure garantie...

— Garantie de ?...

Elle le laissa s'enfermer. Maintenant qu'elle le voyait de près, quelque chose de méchant, ou plutôt de fermé, de cadenassé, semblait sourdre de cette personnalité moustachue, au cheveu dru, au visage en lame de couteau. Elle ne savait pas à quel point la métaphore collait au personnage.

— Garantie de bons moments. Je suis un homme simple.

Elle en doutait. Mais elle fit comme si.

— Et qui vous dit que je suis à la recherche de pareils moments ?

— Vous, toute seule, pleine de vie, dans ce café.

Géraldine fit un tour d'horizon de la salle et se mit à rougir légèrement. Elle n'avait pas encore fait attention au décor, mais il était vrai qu'elle détonnait pour le moins dans ce lieu qui semblait voué aux brèves haltes des voyageurs débarqués de Montparnasse comme aux brèves échappées de collègues de bureau qui préféraient vivre les amours furtives des lieux de travail, hors de ces lieux mais pas trop loin quand même. Avant peut-être d'aller pour une heure dans un hôtel proche ou de s'enfermer dans la cabine de projection d'un sex-shop.

— Et je suis bien certaine, fit-elle ironique, que vous avez une proposition à me faire.

— Dîner. Dîner ensemble tout simplement. Demain soir. Ici pour dix-neuf heures. Mais rassurez-vous, nous mangerons ailleurs dans le quartier.

— En général, les femmes se doivent de dire : « Doucement, Monsieur, pour qui me prenez-vous ! » Je vous épargnerai la formule. J'accepte. A demain soir.

Elle se leva et s'éloigna sans un regard, laissant Simon stupide d'avoir « emballé » aussi vite, stupide et déstabilisé. Quelque chose lui disait qu'il faisait une Connerie, puis il haussa les épaules. Les conneries étaient justement là pour être faites.

CHAPITRE XIII



Lorsque l'avion prit un virage très serré sur la gauche, juste avant de prendre l'axe de la piste, Brichot eut réellement l'impression qu'ils allaient atterrir sur les immeubles. L'avion était très bas et son aile pointait vers le ciel quasi à la verticale. Il sentit remuer quelque chose dans son estomac, qui se mit à gargouiller, et le redressement rapide à l'horizontale de l'engin volant n'arrangea pas les choses. Il leva le visage vers le distributeur d'air frais,

aspira goulûment et stabilisa son tantage intérieur. On lui avait bien dit de ne pas résister aux mouvements, de faire corps avec l'avion... non décidément il préférait le train, l'Eurostar par exemple, qui le conduisait à Londres en si peu de temps... du moins quand tout allait bien.

Sur le tarmac, il repéra deux hommes qui l'attendaient et le saluèrent dans un excellent français agrémenté d'un accent au charme d'autant plus délicieux qu'il habillait de chanson une voix grave et éraillée, que Brichot avait toujours associée à l'Italie.

— Capitaine Brichot, je m'appelle Silvio Inaudi, et voici mon collègue, l'inspecteur Mario Farinelli.

— Enchanté, s'inclina Farinelli. Et bon séjour sur notre terre italienne.

— Enchanté également. Si vous permettez, inspecteur Farinelli, votre voix me surprend par son registre. Baryton basse ?

— Très honoré que vous connaissiez si bien nos gloires nationales, inspecteur Brichot[7]. Eh bien ne tardons pas, nous avons un peu de route à faire.

Ils s'engouffrèrent dans une Lancia, que Brichot ne put s'empêcher de comparer avec leur vieille Peugeot de service. Le moteur ronronnait, Brichot, gêné, bourré de cachets, savait qu'il allait s'endormir, mais les deux policiers italiens, dûment chapitrés par leur chef, lui-même informé par Charlie Badolini qui s'était finalement occupé de la logistique de ce voyage, les deux policiers donc désarmèrent ses scrupules.

— N'hésitez pas à prendre un peu de repos, capitaine, nous aurons bien le temps de parler de l'affaire en arrivant sur place.

Brichot ne se le fit pas répéter deux fois.

C'est l'immobilité de la voiture qui le réveilla. Il se redressa. La nuit tombait. Ils étaient dans une enceinte grillagée fermée sur un côté par un grand bâtiment bas, d'une blancheur qui scintillait doucement dans la lumière du soir. Ses collègues attendaient calmement qu'il se sente d'attaque.

— Capitaine, nous y sommes !

Brichot sortit de la voiture et s'imprégna des lieux. Une prairie vallonnée, et plus loin, une énorme masse sombre, les Dolomites, qui pesait de tout son poids sur l'obscurité naissante.

Les trois hommes s'avancèrent et le lieutenant Silvio Inaudi détacha soigneusement les scellés apposés par la police, sortit un trousseau de clés. Brichot manifesta son étonnement.

— Il n'y a donc plus personne dans le laboratoire ?

— Ça n'a pas traîné ! Deux jours après l'affaire, patrons et employés s'étaient dispersés, emportant leur matériel le plus cher et laissant sur place le tout venant des labos, depuis les éprouvettes et les plaques jusqu'aux cages d'isolement.

— Des cages ?

— Oui, le labo abritait un certain nombre d'animaux.

— Que sont-ils devenus ?

— Vraisemblablement consumés. Une partie du labo, située à l'arrière du bâtiment, a brûlé. Incendie volontaire sans aucun doute, mais difficile de le prouver. Les pompiers, alertés très tôt, ont pu sauver le reste du bâtiment.

Brichot hochait la tête, arpentant maintenant avec ses deux collègues les salles désertes. Quelque chose manquait. Il fit la réflexion :

— Où sont les ordinateurs ? Un labo moderne ne peut s'en passer. L'analyse et le stockage des informations génétiques passent par des logiciels pointus et d'énormes capacités de mémoire, si je ne me trompe ?

— Vous ne vous trompez pas, capitaine. On n'a pas retrouvé un seul poste. Ni terminal, ni mémoire centrale. Et regardez : ces fils arrachés, ce verre cassé, cet écran défoncé. Tout cela donne l'impression d'un démontage fait dans l'extrême urgence. Un départ précipité et sans finesse.

Ils passèrent de salle en salle. Partout le même désordre, les mêmes traces d'une hâte de partir... pour aller où et fuir quoi ou qui ?

— L'affaire a débuté par un vol dans ce labo. Le vol de quelque chose de précieux. Où en êtes-vous de votre enquête ?

— Au point zéro fit l'inspecteur Farinelli, désabusé. On ignore ce qui a pu être volé : un protocole d'expérience ? De la matière organique ? Un appareil ? Il faut vous dire, capitaine, que l'affaire du viol, le même soir, à quelques centaines de mètres d'ici, a fait pas mal de bruit. Un bruit qui a vite recouvert l'affaire du labo. Quand on n'a rien à se mettre sous la dent et que les journalistes de la presse de Berlusconi crient haro sur la police qui laisse violer de cette abominable façon les bonnes citoyennes de notre pays, croyez-le, on met les bouchées doubles sur cette seconde affaire.

— On n'a jamais pu établir de lien entre les deux crimes ?

— Jamais.

— Mais a-t-on rapproché les dossiers ? Y a-t-il eu une étude comparative ?

— Non. Les affaires bénéficiaient de deux juridictions différentes.

— Revenons à la première affaire. Vous avez retrouvé certains des dirigeants et des employés du labo ?

— Bien sûr, nous les avons interrogés longuement. Peine perdue. Nous n'avions rien de tangible à leur reprocher. Il ne faut pas être grand clerc pour soupçonner quelque chose de pas catholique derrière leurs recherches. Il était clair également que tous les employés avaient reçu des consignes de silence. Elles ont été observées malgré tous nos efforts pour rompre le mur de l'omerta. Mais vous savez capitaine, en ce domaine de recherches, certains protocoles frôlent l'illégalité. Ou en tout cas, ils se déploient dans un domaine

où le flou juridique est encore énorme et varie dans des proportions importantes selon le pays où ces recherches sont poursuivies. Je dois vous dire que l'enquête n'est pas bouclée. Elle traîne. Et elle va traîner encore longtemps, je peux vous l'affirmer !

— Où sont-ils maintenant ?

— Nous ne pouvions retenir aucun d'entre eux mais nous avons surveillé discrètement certains des responsables. Ils se sont reclassés ailleurs. Les uns en Italie, d'autres dans différents établissements européens, deux au Moyen-Orient. Dans un émirat arabe, en Afghanistan... On les repère au Pakistan, puis on perd leur trace...

Inaudi fit un geste, comme s'il allait enchaîner sur les derniers mots de son inspecteur, mais il se tut. Brichot devina une hésitation, se tourna vers lui.

— Quoi d'autre, lieutenant ?

— Je ne sais pas si c'est important, mais notre enquête a mis au jour un fait plus ancien que les séries de viols suivis de meurtres qui ont eu lieu ces dernières semaines en Allemagne, chez nous puis chez vous à Paris. L'ancien directeur de Vitalabo a disparu il y a quelques mois. Il n'a jamais été retrouvé. C'est l'un de ses cadres supérieurs qui l'a remplacé.

Brichot était perplexe. Il avait le sentiment de tenir quelque chose de neuf, quelque chose avec quoi il fallait compter.

— Vous avez enquêté sur lui.

— Disons que nous avons fait un bout d'enquête. C'était un homme d'une très forte personnalité, une épée dans sa discipline. Il n'hésitait pas à payer de sa personne. Un peu fou dans le genre, vous voyez ce que je veux dire ?

— Non, pas vraiment...

— C'était un mystique du progrès. Il avait une foi totale dans les capacités de la science génétique à révolutionner la face de la Terre. Il disait souvent que la génétique était encore dans l'enfance et qu'il se proposait de l'en sortir. Il lui arrivait même, d'après certains de ses proches collaborateurs, de tester certains produits sur lui.

— Ah ! fit Brichot.

Ils étaient parvenus au bout du bâtiment. À droite, toute une zone avait été entièrement consumée par le feu. Brichot déchantait, son pas se faisait de plus en plus pesant. Que trouver dans cet indescriptible fatras qui avait été sans doute à la pointe de la recherche en génétique, mais qui n'était plus qu'un dépotoir de fantasmes où le dépérissement, l'usure, l'accident et la mort avaient recouvert la vie. Vitalabo n'était plus qu'une coquille vide.

En retournant sur ses pas, Brichot poussa une porte entrebâillée qui pendait sur des gonds à moitié arrachés et jeta un coup d'œil. Il s'agissait d'une pièce visiblement matelassée, insonorisée, qui le laissa dubitatif.

— À quoi cela pouvait-il bien servir ?

— Nous l'ignorons, capitaine, répondit le lieutenant Inaudi. C'est le genre de pièce qu'on trouve plutôt dans les hôpitaux psychiatriques. Je ne vous conseille pas d'y entrer.

— Et pourquoi donc ?

— Comment dites-vous en français ? Ça schlingue ?

Brichot passa le nez et fronça aussitôt le bas de son appendice nasal.

— Mais qu'est-ce qu'il y a eu là-dedans ?

— On l'ignore. Un animal quelconque.

Brichot resta figé sur place. Bon sang, ce qu'il cherchait... Voilà, il ne se souvenait plus très bien, mais dans l'un des rapports de la police allemande, il était question d'odeur, quelque part. Un témoin frappé par une forte odeur d'animal sauvage. Brichot restait là, la main sur le front, caricature de Columbo, se demandant ce que cela signifiait. C'était important, il le savait. Mais pourquoi ? Pourquoi toute l'affaire respirait-elle, c'était le cas de le dire, une odeur d'animal et de chimère mythologique ? il secoua la tête comme pour en chasser des brumes.

— Nous ne trouverons plus rien ici, lieutenant, vous avez raison. Conduisez-moi maintenant à la ferme où s'est déroulé le viol.

Ils quittèrent les lieux, remontèrent dans la voiture. Au bout d'un kilomètre, Farinelli qui avait pris le volant tourna à gauche dans un chemin de terre qu'ils poursuivirent pendant trois cents mètres, à travers une campagne noyée par la nuit. Mais le ciel était sans nuage, et la lune dispensait sa clarté. Il sembla à Brichot qu'ils revenaient sur leurs pas. C'était vrai. Au-delà d'un virage, ils aperçurent, tout proches, les bâtiments d'une ferme, et derrière eux la ligne gris pâle de ceux du labo, à quatre cents mètres à peine.

La Lancia s'arrêta dans la cour de la ferme. Ils descendirent tous trois. Les policiers italiens se retournèrent, attendant Brichot qui restait là, dans la nuit, appuyé sur le capot de la Lancia.

— Capitaine ? fit Inaudi en revenant sur ses pas.

Brichot, le visage baigné de lune, posa une main sur le poignet du policier.

— Dites-moi, lieutenant, ce directeur de Vitalabo qui a disparu, vous avez son nom ?

— Je ne me souviens plus très bien. Un certain Fazzoli, il me semble.

— Envoyez-moi son dossier s'il vous plaît.

— Vous l'aurez demain en retrouvant votre bureau parisien. Venez maintenant.

Ils s'approchèrent du bâtiment d'habitation et frappèrent à une porte basse. Une jeune fille ouvrit. Tandis qu'ils entraient, Inaudi murmura à l'oreille de Brichot :

— C'est sa sœur qui a été violée et tuée.

Brichot la contempla. Elle avait un visage éteint, quoique non dépourvu de joliesse. Mais une ombre était passée, et il allait falloir un moment pour que sa peau et ses yeux retrouvent un peu de lumière. Il y avait encore, dans la grande salle, le père, la mère et, devant l'âtre, recourbée sur le feu, légèrement agitée de tremblements, l'aïeule enveloppée d'une robe épaisse et d'un fichu noir.

« Un vrai tableau de genre », songea Brichot. Il était frappé par la similitude de la vie paysanne, où qu'on la découvrit. La terre modelait de la même façon les gens qui la travaillaient, qui lui avaient voué leur vie.

Sans un mot, le père versa de l'alcool dans quatre verres. La mère s'empara de la bouteille, alla se chercher un verre et se servit aussi. Un plein verre, en fixant son mari. L'aïeule n'avait pas bougé. Elle était dans son monde, limité à quelques flammes, une sensation de chaleur sur le froid de ses vieux os, de l'obscurité tout autour d'elle, une présence diffuse de gens qu'elle avait engendrés ou reçus comme pièces rapportées, et un immense gouffre en elle, celui de la mémoire où les plus anciens souvenirs remontaient, remontaient. L'enfance. Les galopades dans la boue de la ferme. La plume arrachée à la poule. Le coup de pied de Belle quand on la trayait mal. Et d'autres souvenirs, des culbutes dans la paille, ce soleil d'en bas, tandis que brillait le grand soleil qui chauffe et régénère. Et rallume les désirs morts. Brichot prit son verre et attendit que le maître des lieux le portât à sa bouche. Ils burent tous ensemble. Inaudi désigna Brichot.

— Le capitaine Aimé Brichot, de la police française. Mario, tu veux bien traduire la conversation au fur et à mesure ?

Farinelli approuva.

Brichot se tourna vers la mère.

— Mes condoléances, Madame.

La mère hocha la tête. Et montra sa fille du doigt.

Elle est muette maintenant.

— Vous voulez dire qu'elle n'a plus parlé depuis l'affaire ? Ni à vous sa mère ni à personne ?

— Elle était avec sa sœur vous comprenez ?

Il se fit un silence lourd. Les policiers italiens s'étaient assis, leur verre à la main. Le père servit une deuxième tournée.

— On l'a retrouvée deux jours après. Loin d'ici. Roulée en boule dans un arbre creux. Muette.

Le père, toujours debout, avala son verre cul sec, se retourna un instant vers l'aïeule puis baissa le ton.

— Elle l'a vu.

Brichot se sentit secoué.

— Vous voulez dire...

— Je dis ce que je dis. Elles étaient toutes les deux dans la grange. Elle l’a vu.

Brichot examina la jeune fille.

— Comment t’appelles-tu ?

Farinelli hésitait.

— Inspecteur ? fit Brichot.

Il traduisit à contrecœur. La jeune fille levait de grands yeux vides, comme des puits d’ombre.

— Elle s’appelle Maria. Sa sœur s’appelait Eisa.

— Maria ? fit doucement Brichot.

Maria ne le regardait plus. Elle frottait la table du plat de son poignet.

— A-t-on essayé de lui donner un crayon et du papier ? De la faire écrire ou dessiner ?

— J’ai essayé, capitaine, répondit Inaudi.

Brichot se sentit totalement impuissant. Il fit, un signe aux policiers italiens, qui se levèrent et remercièrent.

Là-bas, devant l’âtre, l’aïeule, elle, dessinait. Elle avait pris une pique de métal et la manœuvrait de ses bras gourds. Brichot s’approcha. À travers la cendre grise, la pierre calcaire apparaissait aux endroits où l’instrument de la vieille était passé, dessinant un triple « 6 ». 666, le chiffre affecté par saint Jean à la Bête, dans l’Apocalypse.

CHAPITRE XIV



Ils étaient réunis tous les quatre autour de la table basse du salon. On était le lendemain de la découverte du second cadavre. Fodor était étalé sur le canapé. Il suçait des bonbons à la menthe qu'il pêchait dans une boîte en fer-blanc. Vona était assise à côté de lui, la jupe retroussée jusqu'à mi-cuisses, le visage hautain et méprisant. Elektra était assise en face d'eux dans un fauteuil. Simon Ramirez lardait la table de coups de couteau.

— Simon ! proféra Fodor.

La lame traversa la pièce, fendant l'air avec un sifflement doux et vibra longuement en se plantant dans la porte du couloir.

— Je vous écoute, patron.

— L'exfiltration est pour après-demain. Tenez-vous prêts.

Simon ricana intérieurement. Fodor se gargarisait de mots qui appartenaient au vocabulaire militaire des commandos. Grand bien lui fasse ! Lui, Ramirez, allait encaisser l'argent et se tirer vite fait. Il emmènerait Elektra avec lui. Ils vivraient largement sur leurs deux parts mises en commun.

— Et l'argent ?

Fodor l'observa entre ses paupières lourdes, presque fermées.

— Tu ne penses qu'à ça hein ? L'argent, vous l'aurez deux jours après l'expédition du colis.

Simon jeta un coup d'œil aux deux femmes, qui restaient impassibles.

— Ce n'était pas prévu comme ça. Je veux ma part au moment de la livraison. Ni avant ni après.

— Pas question. L'argent sera distribué non pas quand le colis sera expédié mais quand il sera arrivé à destination. En bonne santé.

Vona éclata de rire.

— En bonne santé ! Tu as de ces mots. C'est quoi la santé pour Babar, tu peux me le dire ?

Fodor se retourna lentement vers Vona. Sa main remonta le long de la cuisse de la jeune femme et passa sous la robe. Un instant plus tard, Vona hurla.

— Sale brute, je te hais, pourriture !

— Tant que tu t'en tiendras aux insultes, ça ira. Au contraire, tu sais l'effet qu'elles me font.

Il ne la lâchait pas des yeux. Vona savait qu'il était dangereux. Elle ne put soutenir son regard.

— Alors ma douce, tu n'as pas répondu à ma question.

— Quelle question ?

— Tu veux vraiment savoir ce qu'est la bonne santé pour Babar ?

Il la détaillait complaisamment et se mit à la palper comme s'il estimait une marchandise. Elle trembla.

— Non, souffla-t-elle.

Fodor se tourna vers les autres.

— D'autres objections ?

Simon s'était levé. Il arracha le poignard de la porte et revint à sa place. L'arme virevoltait entre ses doigts comme un animal, la lame glissait sur la peau de ses mains, le manche se trouvait soudain dans la paume, bien calée contre le gras du pouce, en un éclair, l'instrument inversait sa position, pointe de la lame entre pouce et index. Simon regardait Fodor, Fodor souriait, placide.

— Pas d'objection, grommela Simon.

— Ce fric, Simon, il te faut le gagner !

Le lanceur de couteaux se rembrunit.

— Patron il n'y a rien à craindre. Elle ne sait rien.

— Pas de témoin, Simon, l'enjeu est trop gros. Si tu ne te laissais pas aller à tes bas instincts, nous n'en serions pas là. Maintenant, tu vas jusqu'au bout. Sinon, je lui envoie les Afghans, et tu touches la moitié de ton fric. Tu ne la laisserais pas entre leurs mains, tout de même. Je sais que tu as du cœur !

Simon se demanda ce qu'il voulait dire. Il était toujours sibyllin, Fodor, une de ses méthodes favorites pour instiller la peur et tenir son monde.

— Appelle-la, Simon. Tout de suite. Dis-lui que tu passes la voir. Pour une partie de Scrabble.

Simon composa le numéro de Viviane. Il espéra qu'elle n'était pas là, qu'elle avait eu la bonne idée de partir aux Antilles ou au diable vauvert mais

elle répondit immédiatement.

— Mon chou, j'ai besoin de te voir.

Simon observait Elektra, mais elle ne bronchait pas, ne le regardait même pas. Sacrée bonne femme. Une pareille maîtrise, ça ne se trouvait pas sous le sabot d'un mulet. Il grommela à plusieurs reprises.

— OK, mon chou, prépare-toi.

Il était écœuré. De ce qu'il allait faire et plus encore de lui-même. Il tournait lavette et il craignait que son aventure avec Elektra n'y soit pour quelque chose. Et ça ce n'était pas bon. Pas bon du tout. Il la regarda avec un éclair de méchanceté aussitôt évanoui. Un éclair qui n'avait pas échappé à Fodor.

Fodor se sentait bien. Très bien.

— Reste Babar. Il faut lui donner de quoi se calmer avant de l'endormir pour son voyage. Tu es sûr de la fille à qui tu as payé un café, Simon ?

— C'est dans la poche patron. Seulement, euh, et si on piquait Babar jusqu'à son départ. Pourquoi prendre un risque supplémentaire...

— Le risque, gronda Fodor, c'est l'overdose pour Babar. Il va déjà subir l'injection d'une dose massive pour la durée du voyage. Si on le pique maintenant, autant l'égorger tout de suite. Vas-y, Simon, sors ton couteau de boucher et vas-y. Tiens, attrape !

Fodor lui lança la clé de la pièce du fond. Simon la saisit au vol, machinalement, puis la lâcha comme si elle lui brûlait les doigts.

— Je vous dis, patron, que je me porte garant de la fille. Je dîne ce soir avec elle et je vous la ramène.

— Tu feras bien. Et maintenant tu devrais filer. Allez, dispersion. Vona, tu me suis.

Il se déplaça lourdement jusqu'à dans la chambre, mais quelque chose restait toujours alerte chez lui, comme un qui-vive permanent, comme ces animaux que la méfiance tient constamment les oreilles dressées, les sens aux aguets, même dans le sommeil. Il suffisait que Vona bouge, à n'importe quelle heure de la nuit, allongée à son côté, pour que ce salaud de gros se raidisse. Un jour que la pleine lune éclairait la chambre, elle s'était réveillée, elle ne savait pourquoi. Elle s'était soulevée sur un coude. Fodor venait d'ouvrir les yeux et la fixait, comme s'il n'avait jamais dormi. Et pourtant, il dormait la seconde d'avant, elle en était sûre. À ce moment, une panique l'avait submergée, elle s'était mise à trembler de manière irrésistible. Fodor la regardait encore, sans ciller, laissant un sourire fleurir sur ses lèvres grasses. Cette nuit-là, elle avait compris qu'elle ne se débarrasserait jamais de lui. Elle était liée jusqu'à sa mort... où jusqu'à ce qu'il crève. Elle avait bien tenté de mettre Simon dans son sac, l'avait longuement étudié, et conclu qu'il ne faisait pas le poids, c'était bien le mot, devant Fodor.

Parvenus dans la chambre, Fodor la jeta sur le lit. Elle fit la culbute, cul par-dessus tête. Il sortit des foulards de soie de sous l'oreiller et l'attacha aux montants par les chevilles et les poignets, jambes et bras écartés. Puis il dégrafa sa ceinture, la sortit des passants et entreprit de la fouetter. Elle savait qu'il ne s'arrêterait que lorsque la ceinture l'aurait déshabillée. Au fond, ce n'était pas qu'elle souffre qui excitait Fodor. Il éprouvait juste un plaisir incroyable à la déshabiller de cette façon, sans la toucher de ses mains. Un plaisir tel qu'il lui arrivait de gicler dans son pantalon lorsqu'un coup de ceinture particulièrement bien appliqué emportait d'un coup la moitié de la jupe, révélant le string ou les bas et leurs porte-jarretelles que recouvraient mal les lambeaux restants. Vona avait compris le manège depuis longtemps. Elle ne s'habillait plus que de vêtements plutôt fragiles, très fins, que quelques coups de ceinture avaient vite fait de déchiqueter. Pendant qu'il la fouettait, son pantalon glissa, son sexe gros et mou se redressant lentement, pointant à travers le slip. Il le baissa d'une main, sans cesser de fouetter. Il sourit comme un enfant lorsque le soutien-gorge rendit l'âme, s'affalant sur les flancs de Vona. Il s'installa à califourchon sur elle, pressa les deux seins mis au jour contre son sexe et commença son va-et-vient dans ce qu'on a coutume d'appeler une cravate de notaire. Vona haletait, non de jouissance, mais parce que le cochon faisait son poids et lui comprimait le ventre. Impossible de ramener sous elle ses jambes attachées, pour alléger la pression. Par chance, elle savait le gros trop excité pour durer longtemps. Bientôt, elle allait être aspergée sous le menton.

Simon s'était habillé pour sortir, non sans s'être débarrassé dans sa chambre de ses deux poignards.

Il n'aimait pas sortir ainsi, il se sentait nu. Mais pour ce qu'il avait à faire, mieux valait utiliser un couteau de cuisine, sur place. En général, ils étaient fort mal équilibrés pour le lancer, mais Simon s'était assez exercé avec de mauvais couteaux pour être efficace quel que soit l'outil. C'était simplement du travail salopé. Il n'aimait pas, ça non. Mais on fait avec ce qu'on a. Il était sur le palier, ouvrant la porte de l'ascenseur, lorsqu'il sentit une présence derrière lui. Elektra ! Elle entra avec lui dans la cage, pressa le bouton du dernier étage. Là-haut, au bout du couloir desservant les anciennes chambres de bonnes, il y avait des toilettes communes. Elle y poussa Simon, manœuvra le loquet, baissa les pantalons et le slip du lanceur de couteaux et l'assit sur le couvercle refermé. Simon observait sa trique monstrueuse avec quelque chose de l'émerveillement de l'enfance et de l'incrédulité de l'âge adulte. Elektra souleva ses jupes, ôta sa petite culotte et le branla un peu dans le tissu de soie. Elle le lui mit sous le nez, s'écarta au-dessus de lui et l'engloutit. Simon, les mains sur les cuisses d'Elektra, ne voyait rien qu'une ample vague de coton noir qui le recouvrait presque jusqu'au menton. Comme s'il était sous les jupes d'une géante, accroché à des jambes fortes, rassurantes, inébranlables, comme à deux piliers d'un temple où brûlait une braise ardente, un feu sacrificiel où il aurait plongé son petit bout d'enfant tôt masturbé, son petit

bout devenu grand, si grand, plein, si plein. Trop plein. Cela jaillissait maintenant, en saccades chaudes, interminablement renouvelées, cela le soulevait, les colonnes qu'il serrait entre ses doigts tremblaient, houleuses, une bouche absorba sa langue, il eut une sensation inconnue, d'enfance aussi peut-être : continuant de jaillir et d'inonder, il crut qu'il pissait, c'était si dru, si chaud... Il n'avait plus rien, plus rien à donner, plus rien. Il le disait, il était vidé, il n'avait plus rien, et une voix rauque susurrail dans son oreille trempée de salive, où une langue avait vrillé, foré, susurrail : « j'espère bien que tu n'as plus rien pour Viviane. Va, maintenant, va faire ton travail. »

Il était seul, la porte des toilettes à demi ouverte. Il se rhabilla, rejoignit l'ascenseur, descendit dans la rue... Il se retrouva chez Viviane sans savoir comment. Seulement, en passant devant les toilettes communes, dans le couloir menant à sa porte, et se rappelant comme il avait guetté son pas la fois précédente, dans le jeu du viol qu'ils avaient mis au point, il eut la sensation de se dédoubler dans un miroir. Le couloir, les toilettes communes. Image inversée dans un miroir, inversée car là-haut dans les toilettes rue de la Gaîté, c'est lui qui avait été violé. Il frappa, on lui ouvrit, et il fut stupéfait de voir Viviane. Un choc. Ce n'était pas Elektra, c'était Viviane. Il subit l'effet de réalité comme une chute. Il était chez Viviane. Il la repoussa à l'intérieur de son minuscule studio. Bon Dieu ce que c'était encombré ici. Croyant à un jeu, Viviane se laissa tomber sur le lit, cuisses ouvertes. Elle était nue sous sa jupe, Simon voyait le frisstis des poils du pubis et l'esquisse d'une rougeur humide, comme un trait vertical sanglant, une cicatrice engorgée... La garce s'était-elle donné du plaisir avant sa venue ? Il n'avait pas envie d'aller y voir. Il était là, debout, désorienté, moins qu'elle, qui lui lança « Mais viens donc mon chou ! Qu'est-ce qui t'arrive ? » Ce qui lui arrivait ? Il n'avait plus envie de rien. De rien d'autre que... Il était démobilisé, il sortait de prison, il était devant le grand portail de la Santé, pas de copain à l'horizon. Juste un café à prendre au premier rade rencontré. Il se souvenait...

— Tu as du café ?

— Mais oui, va te servir ! Et verse m'en une tasse.

Il entra dans la cuisine, chercha le café. Bien aménagée la cuisine, il n'y avait rien à dire. Elle avait su tirer le meilleur parti de l'espace. Il se planta au milieu de la petite pièce... Oui, tout était à portée de main, les plats qui demandaient rapidité d'exécution devaient se réussir sans problème ici. Il tendit la main, il avait déjà dans la paume le manche de l'un des couteaux plaqués contre la barre aimantée, au-dessus de l'évier. Il regarda l'instrument, stupidement, le fit tourner dans sa main. Il tournait mal, bien sûr. Simon vint sur le seuil. Le couteau réagissait maintenant, il commençait à l'avoir en main malgré ses défauts.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? Pose ce couteau et apporte-moi du café bon sang. Et puis tu es venu pour quoi, hein ? Viens me déshabiller !

Elle ôta son chemisier en faisant des grâces, balançant le vêtement devant

elle. Elle le lâcha. Mais non, elle ne l'avait pas lâché, il était sur son épaule. Elle voulut l'enlever, mais le chemisier résistait. Elle ne comprenait pas. Le chemisier était collé contre le bois du lit. Le manche d'un couteau vibrait encore, et la soie était agitée de doux friselis. Elle regarda les mains de Simon. Elles étaient vides. Elle regarda la lame profondément plantée dans le bois de lit. Elle regarda Simon. Il n'était plus là. Puis il réapparut. Il avait encore un couteau entre les doigts. Combien avait-elle donc de couteaux collés au mur ? Trois, quatre ? Le couteau à découper, le couteau de boucher...

— Simon !

Elle fit mine de se lever et entendit un sifflement doux puis un bruit mou de baudruche crevée. Sa jupe la tirait sur le côté. Elle se pencha. Le couteau de boucher était là, elle se souvenait de l'avoir acheté au Bon Marché. Une folie ! Il était là, enfoncé dans le matelas après avoir traversé sa jupe. Bon Dieu, se disait Simon, émerveillé comme un enfant. Je n'ai pas perdu la main. Et faut voir les couteaux que je me trimballe : de la merde tout juste bonne à trancher un gigot. Il se souvenait de sa partenaire, au cirque Bénard. Les tournées, l'angoisse des spectateurs, les soupirs énormes dont il ne savait jamais s'ils étaient de soulagement ou de secrète déconvenue. Du sang, du sang ! Un beau jour, ils en avaient eu du sang, ces foutus spectateurs, ces vampires. Il avait dû quitter le cirque, le métier, s'employer ailleurs, montrer qu'il savait le faire couler, le sang. Il l'avait prouvé une fois, devant quelques centaines de spectateurs, on lui demandait désormais de ne le prouver que pour quelques mystérieux employeurs qu'il ne voyait jamais. Et là, chez Viviane, il retrouvait sa forme. Un troisième couteau partit sans qu'il eût à réfléchir. Il était en état de grâce. Il vit la lame sectionner la bride du soutien-gorge, sous l'aisselle, avant de crever l'oreiller. Quant à Viviane, on aurait dit qu'elle était sa partenaire depuis toujours. Une sacrée fille qui ne bougeait pas d'un poil, qui le regardait de ses grands yeux élargis. Peut-être qu'elle jouait un peu trop la comédie de la peur, en tout cas, elle le faisait avec conviction, c'était indéniable. Il lui restait combien de lames ? Deux ? Il en prit une, sut tout de suite qu'elle allait lui causer des ennuis. Très mal équilibré pour le coup, cet engin, lame trop longue et trop fine, manche trop lourd, un sifflement désagréable pendant qu'il traversait la pièce. Il regarda le résultat. Il savait qu'il avait manqué la petite culotte de peu. Le couteau si fin avait disparu dans le matelas, un bout de manche sortait entre les cuisses de la belle, indécent, du sang gouttait sur la peau fine d'une cuisse. Viviane se mit à hurler. Qu'est-ce qu'elle avait donc la donzelle ? Se mettre dans ces états-là pour une égratignure. Il avait encore un couteau dans la main. Le dernier. Il s'approcha. Les hurlements de Viviane l'agaçaient. Il découpa sa petite culotte et la lui fourra dans la bouche. Qu'est-ce qu'il fichait là bon Dieu ! Pourquoi était-il chez cette fille ? Et tout lui revint d'un coup. Il avait un travail à faire. Il s'approcha du corps. Les yeux de cette gamine l'intriguaient : ils se révélaient lentement, en s'ouvrant... on aurait cru deux bouches, et il était sûr qu'elles auraient crié si ça avait vraiment été des bouches. Il avait le

couteau dans la main, mais il ne pouvait rien en faire. Jamais il n'avait poignardé à bout touchant. C'était bon pour les minables. Il recula jusque dans la cuisine, soupesa le couteau, prit la lame entre pouce et index, et secoua la tête, dépité. C'était bien le plus mauvais couteau qu'il eût jamais eu entre les mains. Il ne pouvait que saloper le travail. Il ouvrit frénétiquement les tiroirs de la cuisine, les vidant dans l'évier. Rien à faire. Le stock de lames était épuisé. Il y avait bien la solution de retirer du matelas ou du bois de lit l'une de ses armes de jet, mais c'était impossible : on ne lance jamais deux fois le même couteau dans un jeu. Il lâcha celui qu'il avait encore en main, qui tinta sur le carrelage. Il ouvrit la porte. Avant de sortir, il se retourna. Viviane le regardait. Il s'éloigna dans le couloir en rigolant. Elle avait tout d'un papillon épinglé. Elle n'allait pas oser bouger pendant un moment. Oui, il l'avait carrément épinglée. Dans la rue, il rigolait encore. « Un papillon épinglé ! »

CHAPITRE XV



Ce matin-là, à quelques encablures de la réunion que Fodor avait tenue avec sa bande, il y avait, au 36 quai des Orfèvres, une autre réunion. Une réunion de crise. Brichot, après avoir passé la nuit dans un hôtel de Milan, près du Dôme qu'il n'avait pas eu le temps de visiter, était rentré à Paris par le premier avion. Il entrait dans le bureau de sa flèche lorsque Géraldine le

rejoignit. Il la contempla, intrigué. Il lui trouvait une sale tête.

— Un mauvais sommeil, inspecteur ? demanda-t-il avec circonspection, connaissant le caractère soupe au lait de la demoiselle.

— Merci, hypocrite. Pourquoi ne pas dire tout de suite que j'ai une tête à faire accoucher une souris d'un éléphant ?

— Je ne dirais pas cela, fit Brichot imperturbable. Le côté invraisemblable de la chose affaiblit le propos. Vous auriez plutôt la tête de quelqu'un qui est entré dans une essoreuse en croyant qu'il s'agissait d'une machine à masser. Ou la tête de quelqu'un qui aurait gentiment dépanné un boxeur en peine de punching-ball. Mais voyons Géraldine, est-ce ainsi qu'on accueille un voyageur de retour d'Italie qui là-bas a vu le diable ?

— Vous avez lu la Divine Comédie au lieu de travailler ?

— Hélas, je crains bien que nous n'entrions bientôt dans l'un des cercles de l'Enfer que décrit Dante.

— Eh bien décrivez-nous ce cercle, Virgile des temps modernes. Où ta brillante inspiration t'a-t-elle encore porté, vers quelles contrées magiques où se résolvent les affaires les plus difficiles ? Parle, aède !

Brichot s'installa commodément dans un fauteuil, pour en ressurgir aussitôt, et saluer Charlie Badolini, le commissaire divisionnaire, qui s'installa sans façon dans le bureau de Corentin, choisissant une chaise bancale.

— Patron, s'empressa Géraldine, prenez au moins un fauteuil.

— Tsss tsss, fit Badolini entre ses dents, un peu d'ascétisme n'a jamais nui à personne.

Il sourit largement devant le visage soucieux de Corentin et ajouta :

— Commandant, n'ayez aucune crainte pour vos poumons. Vous pouvez me fouiller, je suis venu sans mes cigarettes. Foin des Job Spéciales ou des Celtiques, je resterai sobre comme une cheminée d'usine désaffectée depuis la crise de l'acier.

Ils le regardaient tous bouche bée, n'en croyant pas leurs oreilles. Brichot finit par toussoter, s'éclaircir la voix.

— Patron, vous avez cessé de fumer ?

Et la réponse vint comme la tempête après le calme.

— Jusqu'à ce que vous ayez résolu cette affaire, oui ! tonna Badolini. J'ai promis à mon ministre de tutelle de ne plus m'asseoir dans un fauteuil et de ne plus fumer tant que mes collaborateurs émérites n'auraient pas résolu cette affaire. C'est donc ma vie que vous tenez entre vos mains. Vous savez ce que me coûte la privation prolongée de mon tabac préféré ?

Ce que ça coûtait à Baba, à vrai dire, Corentin l'ignorait. Mais ce que cela leur coûtait à eux, et à leurs nerfs, lorsque Badolini se baladait dans les couloirs avec l'exaspération permanente des frustrés de la terre, il ne le savait que trop bien.

— Les premiers articles sortent demain. Et le ministre m'a dit : c'est votre tête qui est enjeu. Et je vous dis : c'est la vôtre qui l'est.

— Bref, fit Corentin, faut croire que certaines têtes tiennent mal sur les épaules.

— Commandant, épargnez-nous vos fines allusions et commencez votre réunion. Mettez tout ce que vous savez tous sur la table.

— Commissaire, si nous allions dans votre bureau ? Vous pourriez allumer une petite...

— Vade rétro, Satan. Bricot, vous à qui ce bon contribuable français a payé un voyage en Italie, qu'en rapportez-vous ?

— Un sombre pressentiment, patron.

— Les pressentiments sont à l'investigation policière ce que le poivre est à la soupe. Un peu lui est bénéfique, trop emporte la bouche, ou la raison.

— Les Italiens ne sont pas plus avancés que nous dans cette histoire.

Il rendit compte de son voyage devant ses collègues attentifs. Badolini crispait ses doigts sur les bords de sa chaise. De temps à autre, il portait sa main à sa poche, ou à ses lèvres, avant de la laisser retomber mollement, avec un soupir à fendre l'âme.

— Vous prétendez, fit le divisionnaire, que la jeune fille, Maria, aurait vu l'auteur du viol. En a-t-elle donné une description ?

— Je vous l'ai dit, commissaire, elle est devenue muette après le drame. Elle parlera un jour...

— Mais trop tard. Je vais vous dire ce qui me tracasse, moi : l'histoire des têtes. Si l'on fait le compte, ce sont maintenant huit têtes de jeunes filles brunes qui ont disparu corps et biens, si vous me passez l'expression. Bon sang, de qui se moque-t-on ? Où sont-elles ? Trouvez-les et vous aurez trouvé la clé de l'énigme, inspecteur Hébert, vous avez quelque chose à dire ?

— Euh, non, commissaire, pourquoi ?

— Il m'avait semblé voir votre expression se modifier, voilà tout.

« Le fumier voit tout » songea Géraldine, admirative malgré tout.

— Autre chose, messieurs, qui pourrait contribuer à la résolution de l'affaire. Une affaire qui, entre nous, ne ressemble à rien. Voilà des gens qui prennent des risques fous sans jamais se faire prendre ? Ils ont donc un bon dieu spécialement calibré qu'ils prient chaque jour et qui exauce leurs prières ?

— Que voulez-vous dire, commissaire ?

— Je veux dire que trimballer partout avec soi un dangereux malade psychopathe, violeur et assassin et le loger dans de grandes métropoles, c'est prendre un risque absurde. Pourquoi Frankfort, Florence et Paris, hein ? Avez-vous trouvé un lien quelconque entre ces trois cités ? Avez-vous enquêté sur

le propriétaire du seul appartement tragique identifié, Frankfort je crois ?

« L'appartement tragique » ! Corentin riait intérieurement. C'était bien du Corse, cette sortie dans le ton de la presse populaire. N'empêche, il songeait que Baba n'était tout de même pas le chef pour rien. Voilà un homme qui ne quittait presque jamais son bureau où régnait en maître le brouillard de ses cigarettes, et qui voyait clair ; un homme qui semblait suivre les affaires de loin et poussait de temps à autre des coups de gueule assassins, puis qui vous balançait sans avoir l'air d'y toucher les bonnes questions.

— Commissaire, voilà deux questions cruciales auxquelles nous n'avons pas de réponse. Je n'ai aucune réponse sur la question des têtes coupées et volatilisées. Aucune non plus sur la question des lieux. Toutefois, j'ai diligenté une enquête sur le propriétaire de l'appartement de Frankfort. J'attends des résultats de la police allemande. Personnellement, je ne vois que deux explications au choix si disparate des séjours du violeur. Divers indices donnent à penser qu'il n'est pas seul, qu'il a besoin de soins, et qu'une protection efficace lui est assurée. Il s'agit d'une bande qui agit pour on ne sait quel mystérieux dessein. Alors de deux choses l'une : ou bien les appartements de Frankfort, Florence et Paris appartiennent à la bande ou à son commanditaire. Ou bien...

— Ou bien, commandant ?

— Ou bien, ils ont un lien avec le violeur assassin... Des lieux où il aurait vécu... Des lieux familiers..., Ou pourquoi pas, des lieux qui lui appartiennent...

— Il se pourrait, fit lentement Brichot, que je connaisse le nom de l'être malfaisant qui viole et assassine.

La foudre tombant au milieu d'eux n'aurait pas fait plus d'effet. La surprise passée, Charlie Badolini gronda :

— Capitaine, j'attends !

— Il se pourrait que ce soit un certain Roberto Fazzoli. Un Italien, ancien directeur de Vitalabo, un laboratoire de génétique implanté au pied des Dolomites.

Ses collègues le regardaient avec les yeux ronds. Quant à lui, il ne pouvait s'empêcher, malgré les circonstances, de se rengorger intérieurement. C'était son enquête.

— Mémé ! fit Corentin d'un ton suppliant.

— Excuse-moi, Boris, mais je viens de rentrer d'Italie, et de trouver dans ma boîte email les informations que j'attendais du lieutenant Inaudi. Je n'ai pas eu le temps de vous en faire part, ni de réfléchir sérieusement sur elles.

— Pas eu le temps de réfléchir sur elles ? Alors qu'est-ce que ce sera quand tu auras pris le temps, Albert Einstein !

— Vous avez bientôt fini, oui ? fit Badolini d'un ton rogue. Au fait !

Brichot fit part de ses dernières idées sur l'objet de leurs préoccupations. Il tenait ses auditeurs en haleine, et comme il arrive souvent quand on est plongé depuis un moment dans le cœur d'une affaire difficile, au fur et à mesure qu'il parlait, les déductions à tirer venaient d'elles-mêmes, miraculeusement. De sorte que, dans une sorte d'état second, il donna à son discours une péroraison à laquelle il ne s'attendait pas lui-même.

— Ce matin, en parcourant le dossier d'Inaudi, j'en suis arrivé à l'idée que Fazzoli était notre homme. Voici ce qui pourrait s'être passé. Fazzoli est un chercheur d'une personnalité exceptionnelle, intelligent, riche... et mystique. Un mystique de la science. Pour lui, tout est permis dès lors qu'il s'agit de découvrir les secrets de la vie. Inaudi a recueilli des témoignages qui prouvent qu'il n'hésitait pas à se piquer. Je veux dire à se proposer lui-même, ou en tout cas son corps, pour tester certains produits ou certains protocoles...

— Mais, l'interrompt Badolini. Il y a des animaux pour cela !

— Oui, commissaire, il y a des animaux, et Vitalabo n'en manquait pas, j'ai vu une partie des aménagements qui les abritaient, et qui ont brûlé. Seulement il faut croire que Robert Fazzoli était pressé. Peut-être avait-il eu vent de recherches sur le point d'aboutir dans d'autres labos. Pour un scientifique moderne, c'est-à-dire quelqu'un d'un peu trop sensible au succès et à la gloire, il est vital d'être le premier à signer un article dans *Nature*[\[8\]](#) et à annoncer une découverte. C'est aussitôt la notoriété internationale, les conférences, les titres honorifiques, etc. Donc, le docteur Fazzoli mène sur lui une expérience de génétique qui tourne mal. Il est possible qu'il se soit inoculé, d'une manière ou d'une autre, de l'ADN exogène. Le résultat est terrible, catastrophique, on construit pour lui une salle capitonnée où ses collègues l'enferment. Des collègues aussi fous que lui. Des collègues pour qui rien d'autre ne compte que l'étude du cas. Quelqu'un, une organisation criminelle ou, allez savoir, un Etat ou une personne privée, a vent de l'affaire et décide de kidnapper le malheureux docteur Fazzoli. D'où le vol avec effraction qui a eu lieu il y a quelques semaines à Vitalabo. Les enquêteurs se sont toujours demandé ce qui avait été volé... Brichot ménagea un temps de silence avant de continuer : je pense que ce qui a été volé, c'est tout simplement le docteur Fazzoli.

Il y eut un silence dans les rangs avant que Badolini n'explose :

— Mais enfin capitaine, pourquoi se serait-on emparé de Fazzoli ? Pourquoi se charger d'un colis aussi encombrant et aussi dangereux ? Aussi inutile et malfaisant ?

— Inutile ? fit Brichot comme s'il réfléchissait tout haut. Pas si sûr ! Je n'ai aucune hypothèse précise, mais on peut supposer que... euh... la transformation physique et psychique du docteur Fazzoli aurait réveillé en lui des facultés exceptionnelles dont la rumeur aurait franchi les murs du laboratoire, et peut-être qu'il faut supposer là l'implication de l'un de ses proches collaborateurs. Il y aurait vu un bon moyen de se faire un paquet de

fric. J'ai épluché le personnel du labo. Les collaborations sont internationales... Beaucoup de Russes... En tout cas, les nouvelles facultés de Fazzoli ne pouvaient qu'intéresser une organisation criminelle ou secrète. Facultés qu'il payait très cher... qu'il payait d'un appétit sexuel délirant. Permettez une dernière hypothèse : il se pourrait que les appartements occupés par les instigateurs de l'affaire appartiennent au docteur Fazzoli. Vérifions avec celui que l'on a identifié en Allemagne. Établissons une liste des biens du docteur...

— Eh bien voilà du boulot sur la planche. Autre chose, Brichot ?

Brichot nota le « Brichot » dans la bouche de Badolini. Une rareté à encadrer et à mettre au-dessus de la cheminée, chez lui, pour l'édification des générations futures, en l'occurrence ses jumelles encore couchées, terrassées par la grippe. Il toussota.

— Non rien, commissaire... Euh... un détail. L'odeur ! À deux reprises, j'ai été confronté à ce détail. Je l'ai relevé sur un rapport de la police allemande. Et j'ai été moi-même confronté à cette odeur, chez Vitalabo...

— Moi aussi !

Tout le monde se retourna d'un bloc vers Géraldine.

— Moi aussi ! Une odeur animale, très forte.

— Oui, fit Brichot... C'est ainsi que je la qualifie-

— Et je sais où crèche la bande, fit Géraldine.

La stupeur tomba une deuxième fois au milieu d'eux comme une météorite chaude dans la soupe.

— Mais on me cache tout ici, gémit comiquement Badolini.

— Ils sont rue de la Gaîté.

— C'est tout ? fit Corentin.

— Non ! Je dîne ce soir avec un membre de la bande.

CHAPITRE XVI



Au téléphone, Fodor discutait avec l'Afghan — il n'en savait pas plus sur lui que ce surnom — des derniers détails de l'opération. Il regardait s'activer son équipe, en pleine séance de nettoyage. La cheminée du salon brûlait allègrement quelques papiers compromettants, quelques emballages, tout ce qui était combustible et pouvait faciliter leur pistage si par hasard l'appartement avait été découvert. Il ne voyait d'ailleurs pas comment. Il prenait toujours toutes les précautions. Dans son métier, il était un maître. Formé au KGB, avant qu'il ne tire sa révérence avec la venue de la Glasnost et de la Perestroïka, deux mots qu'il haïssait, qui lui avaient enlevé à la fois son gagne-pain et le pouvoir quasi illimité dont il avait joui des années dans son bureau ou dans les terribles prisons de la Loubianka. Se lancer en free-lance dans sa partie n'avait pas été de tout repos. Mais ses états de service et sa réputation l'avaient beaucoup servi dans la recherche de ses commanditaires, et il s'était forgé une solide clientèle dont la principale qualité était une totale discrétion. Il avait pour ses activités une excellente couverture, due à ses anciens talents de biologiste. Ce qu'il avait trafiqué en Union soviétique, au service de la science d'Etat, n'était pas toujours avouable. En fait, rien ne l'était. Il avait contribué à mettre au point certains produits destinés aux dissidents que l'on enfermait dans les hôpitaux psychiatriques. Il avait fait avancer la recherche en génétique. Et quand l'Union soviétique avait explosé pour devenir un lamentable clone de l'économie mondiale de marché, il avait trouvé un poste dans un laboratoire italien. Il y avait fait la connaissance d'une laborantine. Lui qui détestait les femmes, qui pensait qu'elles n'étaient que des boîtes à bavarder et à trahir les secrets, lui qui les trouvait tout juste dignes d'assurer son plaisir, pour la première fois, il avait appris à admirer une femme, sombre et fermée. Son visage, d'ailleurs, lui était connu. Pendant de longues semaines, alors qu'ils

travaillaient côte à côte sur les paillasses du labo, il s'était demandé qui elle était. Mais en fouillant dans sa prodigieuse mémoire d'ex-agent secret, il avait fini par associer ce visage avec celui qu'il avait vu un jour sur une photo d'identité, une parmi cent autres dans un registre de l'administration des camps sibériens. Elle avait commandé un camp de femmes. Dès lors, il s'était ouvert à elle de sa vraie identité, ils avaient découvert les affinités qui les rapprochaient... Et puis, dans ce même labo, il y avait eu cet accident génétique, cette opportunité fantastique... Oui, il n'était pas loin de penser que ce poste avait constitué la chance de sa vie. Il avait su saisir toutes les opportunités, voilà tout.

Il ne savait pas qui était l'Afghan. En contactant d'anciens collègues, en faisant jouer quelques relations dans certains services de contre-espionnage, il aurait sans doute pu le découvrir... mais à quoi bon ! Peut-être était-ce un chef terroriste, il s'en foutait. L'Afghan payait bien, c'est tout ce qui importait.

Fodor était calme. L'imminence de la conclusion de l'affaire n'avait aucune influence sur lui. Il n'avait pas seulement du sang-froid, il avait le sang froid. Il aimait les mots des hommes durs qui poursuivaient un but de manière implacable, il les cultivait, les mémorisait, les répétait. Il aimait cette phrase de l'ancien chef de la police secrète soviétique qui disait des ennemis de la Révolution : « Pour ces gens-là, quatre murs, c'est trois de trop ».

Il pensait qu'on n'était homme qu'à la condition de vivre d'une conviction qui devenait inébranlable une fois acquise, quels que fussent les démentis des faits. Il savait que c'était la définition même de l'idéologie. Mais il lui importait plus d'assurer la continuité de son être que la reconnaissance des réalités. Les réalités, elles passaient toutes par le prisme de la conscience. Et la conscience déformait toujours. Lui avait choisi de déformer toujours la réalité d'une seule et même manière, seule vraie garantie de la permanence de son identité, de sa volonté, de sa force. Et le résultat était là. Il avait beau être désormais affublé d'un corps qui avait perdu le souvenir même de son ancienne prestance et sveltesse, il faisait toujours aussi peur. Il n'avait donc pas changé, il maintenait son être, et que l'idéologie, elle, eût changé, le dieu argent ayant remplacé le paradis à venir de la classe ouvrière, il s'en foutait.

Ramirez regardait s'activer Elektra tout en lançant ses couteaux. Il avait fixé au mur une planche à découper prélevée sur la cuisine et s'exerçait. C'était toujours un moment où la concentration lui faisait tout oublier. Il était heureux. Et même, il ne savait trop dire pourquoi, plus heureux que lorsqu'il avait embroché Elektra dans la cuisine. Plus heureux que lorsqu'elle avait englouti son membre entre ses cuisses, là-haut, dans les toilettes communes. Il sursauta et son couteau rebondit sur le mur, à dix bons centimètres de la planche. Fodor venait de lui parler.

— Tu en as fait quoi, Simon ?

— Mais de quoi parlez-vous patron ?

— Du corps de Viviane, imbécile.

Sans le regarder, Ramirez alla ramasser son couteau.

— Je l'ai laissé sur place, patron.

— Tu l'as saignée comment, raconte !

— Un seul couteau. Pas le mien, l'un des siens, dans la cuisine. Elle l'a pris sous le sein gauche. Du travail bien fait.

Fodor ne le lâchait pas des yeux. Il allait falloir se débarrasser du bonhomme. Il devenait trop sensible. Et du même coup, il allait devoir se priver des services d'Elektra, ce qui l'embêtait beaucoup. Mais c'était la seule solution. Ces deux-là, ensemble, devenaient trop dangereux au sein d'une équipe. Leur amour, ou plutôt, leur passion, ne faisait pas du tout, mais alors pas du tout son affaire. Comment s'en débarrasser ? Avait-il encore besoin d'eux ? Pourquoi, lorsque Simon aurait ramené la fille ce soir, et qu'on l'aurait poussée dans la chambre de Babar, pourquoi ne pas également y pousser Simon et Elektra ? Mais il ne caressa cette hypothèse qu'une seconde. Le changement de programme affolerait Babar, et les conséquences pour le coup étaient totalement imprévisibles.

Simon réfléchissait au moyen de se tirer d'ès qu'ils auraient reçu l'argent, Elektra et lui. Mais il se rendit compte brusquement, et cela lui causa un choc, qu'il n'avait jamais parlé avec Elektra de leur possible fuite commune. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle pensait de tout cela. De drôles de rapports qu'ils entretenaient, tous les deux. Il semblait qu'ils étaient comme les doigts de la main, mais ils n'avaient pas échangé trois mots. Une peur obscure le tarauda. Et si elle n'était pas du tout d'accord ? Et si elle était l'oreille secrète de Fodor ? Non, c'est Vona qui tenait ce rôle... Mais Vona, il le savait, ne supportait plus Fodor, elle le détestait. Alors, que penser ? Qu'est-ce qu'il y avait réellement dans la tête d'Elektra ? Cette femme était impénétrable. Il sourit quand il se rendit compte de l'adjectif qui venait de lui venir à l'esprit.

Il la vit passer dans la cuisine et l'entendit s'activer. Il la suivit. Quand il entra dans la petite pièce, un choc : Elektra l'attendait. Elle avait deviné qu'il allait se pointer. Se pointer était le mot, car le sexe de Simon, immédiatement raide, lui fit mal. Elektra était assise dans l'angle du plan de travail, sur son bord, les jupes retroussées, nue sous les flots de tissu, ses genoux relevés, un pied sur la plaque chauffante et l'autre sur l'égouttoir de l'évier. Ses grandes lèvres verticales ouvertes, rouges, béantes. Il se dirigea vers elle comme un zombie, braguette ouverte, son membre à la main. Il le plongeait. Elle lui agrippa les fesses et le poussa en avant. Il cogna au fond d'elle. Elle contractait et dilatait son fourreau. C'était comme la pulsation d'un cœur, et il était au cœur d'elle. Il déchargea immédiatement, les mains accrochées à ses hanches. Elle ouvrait la bouche sur un cri qu'elle retenait. Juste un râle imperceptible, un tremblement des cuisses. Elle le repoussa, sauta à bas du plan de travail. Ses jupes retombèrent. Elle agitait déjà quelques casseroles. Elle en avait une en main lorsqu'elle se baissa pour engloutir son bâton et le nettoyer à grands coups de langue. Il avait la main dans ses cheveux noirs,

dans sa nuque, il lui semblait qu'il était tout entier dans cette bouche, elle avait le don de l'englober chaque fois dans un grand cocon qui était elle, elle-même, elle ne tenait en bouche ou dans son entrecuisse qu'un morceau de lui-même, et pourtant il y était tout entier, à chaque fois. C'était cela qui le fascinait. Cet enveloppement.

Sur le seuil de la cuisine, Vona. Elle les regardait méchamment. Elle se retira avant qu'ils ne s'aperçoivent de sa présence. Elle en avait soupé, Vona, de cette bande de tarés. Elle touchait l'argent et elle partait, voilà. Seulement, quelque chose lui murmurait que ça n'allait pas être si facile. Les bras de Fodor étaient longs, très longs, elle le savait. Il était capable de la retrouver, où qu'elle aille. Le mieux était de le tuer. Mais comment ? Elle soupçonnait Simon de vouloir se tirer lui aussi. Mais comment armer son bras contre Fodor, maintenant que ce débile était devenu sentimental. Elektra ? Mais elle ne savait pas ce que pensait Elektra. Personne ne savait ce qu'elle pensait. Sauf Fodor peut-être ? Qu'est-ce qui les liait ? Elle n'en avait jamais rien su et s'était bien gardée de poser la moindre question. De toute façon, elle ne pouvait rien faire avant de toucher le fric.

Quand Simon sortit de la cuisine, elle était assise sur le canapé, à côté de Fodor encore au téléphone. Une main du gros Russe était sous la jupe de Vona et s'escrimait. Elle sentait son gros doigt la fouiller et s'enrageait de sentir venir le plaisir, malgré elle.

Fodor raccrocha, et observa Simon passer un manteau.

— Simon ?

— J'ai encore une course à faire, patron ! J'en ai pour une heure. J'ai besoin de vêtements.

— Va, fit Fodor d'un ton glacial.

Lorsque le lanceur de couteaux eut quitté la pièce, Elektra sortit de sa cuisine. Elle marchait dans le salon. Fodor malaxait l'entrecuisse de Vona. Vona avait fermé les yeux mais semblait jouir dans la douleur, à voir son visage étrangement contracté. Fodor regarda Elektra. Leurs regards se croisèrent un instant. Elektra enfila son manteau et sortit.

Simon claqua la porte de l'appartement et se retrouva avec un fort sentiment de soulagement dans la rue. Il sentait son poignard de cheville tout dur contre la jambe. La sérénité l'envahit. Il se demanda s'il était fait pour toutes ces choses qui composaient depuis quelque temps l'essentiel de sa vie : les contrats exécutés sans bruit, à l'arme blanche, la bande à laquelle il appartenait depuis quelque temps alors que pendant des années il avait travaillé seul, pour de bien petits profits, il en convenait, mais pouvait-on avoir le beurre avec l'argent du beurre ? Et maintenant, Elektra, cette folie qui lui était tombée dessus, dont il ne pouvait se passer et dont tout de suite il se passait fort bien. Il était fichu comment le cerveau humain ? Mal boulonné à coup sûr ! Il ne voterait certainement pas des félicitations au fabricant.

Il chercha l'adresse qu'il avait repérée sur l'annuaire. Devant la vitrine, il eut une hésitation. Il se sentait ridicule. C'est une femme qui aurait dû faire cette emplette. Mais hors de question d'y envoyer Vona ou Elektra. C'était à lui de s'en charger. Il entra dans la boutique, annonça ce qu'il cherchait, examina longuement les modèles qu'on lui proposait avant de se décider. La vendeuse, méprisante, se faisait peut-être de drôles d'idées sur l'utilisation de son achat. Il contemplait sa gorge et s'imaginait la lame d'un couteau enfoncé sous le menton de cette garce prétentieuse qui croyait avoir deviné, il voyait sa langue traversée par l'acier froid. Il paya et sortit avec son paquet sous le bras. Il eut besoin d'un remontant, s'installa dans un café et commanda un alcool blanc. Il ne se sentait pas bien. Et puis un regard pesait sur lui, il le devinait, avec son vieil instinct d'homme du cirque. Il observa les clients du café, mais il ne songea pas à laisser filer son regard de l'autre côté de la rue, où une terrasse de café chauffée, aux panneaux vitrés partiellement masqués par des affichettes, offrait à quelques clients une chaleur bienfaisante dans le froid de février. Quelques consommateurs s'y trouvaient. À peine visible entre deux placards publicitaires, une silhouette sombre et immobile...

Simon laissait l'alcool faire lentement son effet. Son esprit devenait vague, installé dans un no man's land d'où s'absentaient tout souci, toute préoccupation ? Il aimait cet état dans lequel vous installait un peu d'alcool, pas trop. Mais cela ne dura pas. Les inquiétudes étaient trop fortes. Il savait que depuis quelques jours il avait baissé sa garde. Il consacrait beaucoup d'énergie à maintenir un niveau de vigilance qui jusque-là l'avait tiré de bien des situations. On lui avait inoculé un poison depuis peu. Et il connaissait son nom : Elektra. Il récapitula les événements des derniers jours. Voyons, comment s'était passée la rencontre avec cette femme obscure... Était-ce lui, ou elle, qui avait fait les premières avances ? C'était lui. Enfin il le croyait, mais en était-il si certain que cela ? Ça s'était passé dans la cuisine. Elle avait le dos tourné, elle s'affairait. Il s'était approché. Un détail maintenant lui revenait. Le visage d'Elektra... Ou plutôt son reflet dans la plaque métallique parfaitement astiquée qui, au-dessus de la cuisinière, protégeait le mur des projections de graisse. Il s'était approché, il avait posé les mains sur ses fesses, mais il prenait conscience qu'il n'aurait jamais eu de tels gestes de sa propre initiative. Il s'en était persuadé, oh oui, il était un homme, un homme viril, oh combien, tant de femmes pouvaient en témoigner, alors bien sûr, c'était lui qui avait fait les premières avances, comme il se doit. Mais non, ce n'était pas lui. Elektra lui avait toujours fait peur dans sa façon de se murer, de rester muette, de distribuer quelques regards polaires qui vous coupaient toutes les envies. Or, ce n'était pas ce visage-là, ce n'étaient pas ces yeux-là qui revenaient dans son souvenir, dans le souvenir du reflet sur la tôle de protection. C'étaient des yeux avides, un sourire qui humanisait la bouche, un visage qui attendait, qui l'invitait. Qui l'invitait...

Cette découverte le figea. Quel jeu jouait-elle ?

Il resta longtemps devant son verre vide. Il réfléchissait. Il se leva, sortit,

fit quelques pas dans la rue, se retourna précipitamment, faillit bousculer une grande femme sombre qui venait comme lui de se retourner, et entra dans le café récupérer son paquet. Il fallait maintenant réfléchir au moyen de faire accepter ce cadeau pour le moins original à son rendez-vous de ce soir. Il parlerait d'un jeu érotique, au moment opportun. Il était sûr que cette jeune rousse piquante ne cracherait pas sur un peu de fantaisie. Voilà, c'était tout simple : il proposerait qu'elle se déguise pour pimenter leurs rapports. La somptueuse perruque de brune qu'il venait d'acheter lui irait à ravir.

CHAPITRE XVII



— Non, non, je n'arrive pas à me faire à cette idée. Trop dangereux.

Géraldine se battait, répétant pour la dixième fois :

— Boris, c'est la seule solution. Nous n'avons rien contre ces gens-là. Jamais nous n'obtiendrons de mandat de perquisition. Et Baba a donné son accord.

— Baba a donné son accord ? grinça Boris. On voit bien que ce n'est pas lui qui travaille tous les jours avec toi, qui partage avec toi tant de...

— Tant de ?.... Continue, Boris, tu me fais tellement plaisir. Tes paroles sont du miel.

— Bon ça va, ça va... Mais je persiste à dire que l'opération est dangereuse.

Ils étaient cinq dans le bureau : Boris Corentin,

Aimé Brichot et Géraldine Hébert. Rabert et Tardet, qui constituaient l'autre équipe de choc de la Brigade, étaient là aussi. On les avait instruits de l'affaire dans les détails.

— Boris, plaïda Géraldine. J'ai déjà joué le rôle de l'appât dans plusieurs enquêtes. Et c'était beaucoup plus dangereux !

— Comment cela ? fit Boris incrédule.

— Vous ne saviez pas où je me rendais ! Et c'est vrai que pour cette raison, nous avons parfois frôlé la catastrophe. Dans le cas présent, nous connaissons le lieu où je suis censée être immolée sur l'autel de la science. C'est quand même toute la différence. Il me conduira rue de la Gaîté, c'est une chose certaine. Je vous ai dessiné le plan de l'immeuble. Qu'est-ce que vous voulez de plus, bon sang, pour monter une souricière parfaite.

Un ange passa. Brichot lui donna un coup de pied dans l'aile.

— Elle a raison, Boris.

— Toi... fit Boris. Tu oublies toutefois que nous ignorons tout de ce qui l'attend, sauf une chose : elle va être mise entre les pattes d'un... d'une... bon sang qui va trouver comment appeler cet être, cette créature...

— La Chimère, Boris. La Chimère, fit Brichot, qui se sentait pousser des dons de généticien.

— Elle va être fichue dans les pattes de la Chimère, mais bon Dieu, ce n'est pas une chimère, c'est la réalité, une réalité assassine, foudroyante, surpuissante. Le temps que nous réagissions, à quoi ressemblera notre collaboratrice préférée ?

Un autre ange passa, qui s'enfuit à tire d'aile, frigorifié par l'ambiance.

— Boris, fit Géraldine. Nous avons Rabert et Tardet en appui. Si vous n'êtes pas capables de vous occuper de moi à quatre, autant appeler l'armée des ombres. Bon, si nous nous attaquons à la conception du plan de protection tout de suite, les hommes ! Je vous rappelle qu'il reste quatre heures, pas une de plus, avant l'heure de mon rendez-vous vespéral.

Corentin baissa les bras, au propre comme au figuré. Plans sur la table, ils travaillèrent d'arrache-pied à distribuer les rôles et à monter le dispositif qui allait être mis en place dans l'immeuble de la rue de la Gaîté. Il fut décidé que Rabert suivrait Géraldine et assurerait la surveillance du restaurant où se déroulerait le dîner. Les trois autres, surarmés, se planqueraient un étage au-dessus de l'appartement de la bande, au quatrième donc. Il était bien difficile de prévoir la suite. Boris était furieux de la tournure que prenait l'opération. Il aurait fallu investir l'appartement voisin, ou celui du dessus, percer un trou dans la cloison ou le plancher, y glisser une fibre optique souple reliée à un

écran, avoir un tireur d'élite collé sur la façade extérieure au niveau des fenêtres... mais ils n'avaient pas le temps de demander les autorisations, pas le temps de monter ce genre d'opération commando. Ils n'étaient que quatre flics qui allaient attendre à l'étage au-dessus que le drame s'accomplisse.

— Les gars, fit-il, nous allons au casse-pipe.

— Mais enfin pourquoi, Boris ? fit Géraldine excédée ? Pourquoi au casse-pipe ?

— Parce que, ma très chère, nous allons nous retrouver comme des cons tous les trois, au quatrième étage... et après... Qui va nous informer de ce qu'il se passe à l'étage en dessous ? Quand saurons-nous que tu es réellement en danger ? Et si nous intervenons trop tôt... ou, pire encore, trop tard ? Tu ne crois pas que ça nous fera une belle jambe si nous arrêtons toute la bande tandis que toi, tu, tu...

— S'il te plaît, Boris, pas de détails, répartit Géraldine avec un sourire jaune. Mais que diable, nous sommes au temps de l'électronique et des écoutes téléphoniques. Je vais porter sur moi un microémetteur, vous serez munis de petits récepteurs, vous suivrez le déroulement des événements seconde par seconde.

Boris réfléchissait ferme. Mais il n'y avait guère d'autre moyen. Ils étaient flics. Après tout, ils savaient ce qu'ils risquaient lorsqu'ils avaient signé. Et Géraldine Hébert avait signé, comme lui, comme eux tous. Il eut un grand soupir.

— Charlie Badolini a donné son feu vert, hein ? Alors si c'est comme ça...

Et ils partirent vers l'armurerie pour s'équiper. Outre les automatiques et un fusil au canon court à tir rapide, Corentin exigea que chacun des trois hommes qui allaient planquer au quatrième étage se munisse de grenades défensives. Quand ces engins explosaient, l'enfer sonore qu'ils déclenchaient avait le don de paralyser pour quelques secondes les énergies les mieux trempées.

Géraldine était rentrée chez elle. Devant son miroir de salle de bains, en petite culotte et soutien-gorge après avoir pris un bain, elle se maquillait pour son rendez-vous du soir. Derrière elle, Liselotte l'agaçait de caresses tendres, parcourant la colonne vertébrale de sa chérie d'un doigt délicat, passant le plat de la main sur le ventre doux, osant écarter l'élastique de la culotte pour s'infiltrer. Elle recevait alors une tape sur le dos de la main.

— Liselotte, ce n'est vraiment pas le moment, je me prépare pour une mission.

— Mais quel genre de mission t'oblige à te pomponner ainsi ?

Le ton était soupçonneux, mais pour rire. La confiance de Liselotte en sa compagne était solide. Géraldine ne lui avait rien dit de sa mission. C'eût été éveiller l'angoisse de la Suédoise, et provoquer d'interminables discussions sur le danger de son métier. Elle aurait bien été capable de la convaincre que

sa profession ne l'obligeait aucunement à jouer le rôle de la chèvre attachée à son piquet. Géraldine aurait peut-être cédé, car une peur incontrôlable commençait de l'envahir. Elle souhaitait presque que Liselotte insiste, la fasse avouer, la détourne de son devoir et l'allonge plutôt dans le grand lit qu'elles partageaient, où elles auraient mêlé leurs jambes, leur bouche et leurs suc.

Elle passa dans la chambre, suivie de Liselotte qui regardait avec nostalgie les creux des oreillers sur leur couche, s'assit sur le lit et enfila des bas qu'elle attacha au porte-jarretelles. Liselotte ouvrait de grands yeux.

— Dis donc, je commence tout de même à me poser des questions. C'est le grand jeu là, que tu me sors. Et c'est pour qui tout ça ?

— Je travaille ce soir Liselotte. Je joue un rôle, et je dois le jouer jusqu'au bout !

— Un jeu avec un homme... Jusqu'au bout ! Qu'entends-tu par « jusqu'au bout » ?

— C'est juste un boulot délicat, Liselotte, je dois être capable de prouver à mon interlocuteur que je suis prête pour un certain type de divertissement dont dépend la clé de cette affaire. Mais tu sais bien que nous n'irons pas jusqu'au bout. Ce cher Boris est chargé d'intervenir au moment opportun.

Géraldine s'efforçait de dédramatiser la situation, de faire passer ses investigations du moment pour une enquête de routine, mais elle y arrivait mal. La peur continuait de la tenailler, de lui tordre le ventre. Elle sentait que sa belle Suédoise était intriguée, perplexe.

— Mais dis-moi, fit Liselotte avec des inflexions caressantes dans la voix, tu sais que la tenue que tu portes fait aussi sur moi son petit effet ?

— Que veux-tu dire par là ? questionna Géraldine en s'efforçant de donner à sa voix un ton anodin.

— Oui, c'est par là que je veux le dire.

Et avant que Géraldine ait pu réagir, Liselotte s'était agenouillée entre ses cuisses, avait écarté la petite culotte...

Géraldine crut défaillir. Elle devait partir. Mais elle avait peur, elle avait le ventre noué par l'angoisse, et les caresses de Liselotte dénouaient ses nœuds un par un. C'était comme un baume humide et tendre qui l'envahissait, elle se laissait aller, elle pouvait bien s'accorder ce moment, comme on accorde sa dernière cigarette au condamné, mais l'image la fit frissonner, elle se raidit.

— Ce n'est pas bon ? fit Liselotte inquiète.

— Oh, continue je t'en prie.

Et les vagues de plaisir commencèrent à monter, ses jambes tremblèrent en enserrant la taille souple de la Suédoise, les vagues montaient dans son ventre, libéraient toute angoisse présente, montaient à ses seins dont les pointes durcissaient, envahissaient son corps entier, sa tête, elle se laissa aller

en arrière, possédée par la grande douceur d'un fleuve calme qui se jette dans l'océan, elle sentit qu'elle donnait à Liselotte de quoi étancher la soif de cette dernière, elle resta immobile, pantelante, attendrie, dut faire un immense effort pour se redresser, quitter le lit, ce lit où elle eût voulu s'accrocher comme à un radeau, ce lit où elle savait que rien ne l'atteignait plus de la violence du monde.

Elle repoussa Liselotte.

— Et si nous allions un peu plus loin ? murmura la Suédoise.

— Non, non, je t'en prie, le travail...

Elle se leva, ouvrit la penderie, décrocha puis passa une jupe courte.

— Viens m'aider, dit-elle à celle qui lui avait donné tant de plaisir.

Liselotte, en soupirant, s'approcha, tira la fermeture Eclair dans ses reins.

— Quand je pense que je t'habille au lieu de...

— Sais-tu qu'on peut mettre autant de sensualité dans l'habillement que dans le déshabillage de sa chérie ?

— Oui, ma belle, mais la conclusion n'est pas la même.

— Pas la même ? répliqua Géraldine. Attends plutôt mon retour !

Les yeux de Liselotte brillèrent d'un feu intense.

— Si tu le dis...

Géraldine enfila son manteau cintré doublé de fourrure synthétique, on en faisait aujourd'hui qui approchaient l'authentique de si près qu'elle ne voyait plus de raison de sacrifier quelques animaux... Elle frissonna. Le règne animal, elle le voyait autrement, depuis quelque temps... Elle le voyait comme un vaste continent, sombre, inconnu, présent, qui baignait toute chose, qui était la nature, la Nature, dans sa violence aveugle, ou plutôt dans son indifférence totale pour les pauvres humains... sauf que d'un certain côté, les pauvres humains en faisaient partie. Il y avait des accointances, des points communs, des points de contact, des... des points de mélange... Et toute son angoisse revint. « Stop, ma petite, arrête ton délire ou tu arriveras sous forme de loque à ton rendez-vous avec le beau moustachu. »

Elle jeta un dernier coup d'œil sur sa tenue dans le grand miroir de l'entrée, s'estima satisfaite, se retourna. Liselotte s'était mise en petite tenue, vaporeuse, elle s'appuyait sur le chambranle de la porte de leur chambre, l'une de ses jambes croisée sur le devant, le talon nu du pied gauche légèrement relevé. Géraldine se jeta sur elle, la saisit à la nuque et l'embrassa longuement, se détacha brusquement. Elle avait un ton rauque et voilé quand elle dit :

— Je vais vraiment me mettre en retard. A tout à l'heure.

Elle prit le métro, pestant contre les deux changements que lui imposait le trajet, et sortit à l'air libre au métro Edgar-Quinet. Elle tourna lentement sur elle-même, comme si elle cherchait son chemin, ce qui lui permit de repérer la

silhouette de Rabert. Ce dernier, discret, ne montra même pas qu'il l'avait vue. Il semblait musarder dans l'attente de quelque bonne fortune.

Elle se sentit légèrement soulagée et remonta la rue de la Gaîté, s'obligeant à ne pas regarder l'immeuble qui allait donner ce soir, dans la grande tradition théâtrale de la rue, un spectacle de grand guignol. Une seule représentation, à guichets fermés. Elle passa sous les fenêtres du troisième étage, en regardant les pointes de ses chaussures. Au café où le moustachu l'avait abordée la veille, elle s'installa dans un angle. Rabert entra peu après et se mit au bar où il déploya le Parisien du jour.

Elle n'attendit pas longtemps. Elle le vit entrer, un paquet sous le bras, s'avancer en souriant, s'incliner.

— Ravissante, fit-il sobrement.

— Merci.

— Je suis absolument confus de ne pas m'être présenté hier. Simon.

— Géraldine.

Il fallait absolument qu'elle se détende. Du coin de l'œil, elle vit Rabert quitter le bar et sortir dans la rue. Exactement ce qu'il fallait faire, tout l'art de la filature étant de précéder plutôt que de suivre, mais Rabert, avec qui elle avait parfois travaillé, était un pro, et formait une bonne équipe avec Tardet, l'amateur d'armes qui passait tout son temps disponible au stand de tir, souvent en compagnie de Boris. Brichot lui n'aimait pas les armes, blanches ou à feu. Mais il n'était pas manchot de ses poings, même s'il avait rarement l'occasion de les faire travailler.

— A quoi pensez-vous, ma belle ?

Elle sursauta, afficha un éblouissant sourire.

— A ce que nous allons manger.

— Bien bien, fit Simon, les gens qui aiment manger sont en général des... excusez-moi, des natures sensuelles.

— Et cela vous convient-il ?

— Absolument ! Je dirais même que ces natures

sensuelles aiment pimenter les choses, varier les plaisirs, les apparences...

— Je ne vous suis pas bien... Simon !

— Ma chère Géraldine, vous avez certainement participé à un bal masqué au cours de votre vie, dont j'imagine la richesse d'expériences ? Et devant le hochement de tête de son interlocutrice, il poursuivit : avez-vous remarqué à quel point le simple fait de se rendre incognito à une soirée, de porter un masque par exemple, vous transforme, vous rend autre, et vous libère de la plupart de vos inhibitions ?

— Est-ce à dire, Simon, que vous m'invitez ce soir au Carnaval de Venise ?

— Nous n'irons pas si loin, chère amie. La fête est proche.

— Et vous aimez faire la fête, Simon...

Ce n'était pas une question, plutôt une constatation. Simon la regarda d'un air étrange. Pour la première fois, Géraldine eut réellement la sensation que quelque chose n'allait pas chez cet homme. Mais qu'est-ce que c'était... elle cherchait... pour l'instant, elle songeait seulement qu'il possédait une personnalité déroutante, imprévisible. Lorsqu'on n'arrive pas à saisir la nature d'une personne, ou simplement un élément permanent de sa personnalité, quelque chose qui l'unifie, lui donne cohérence, alors c'est le grand vertige, les morceaux de son être s'échappent par tous les bouts, on n'arrive à rien rattraper. C'est l'effet qu'il lui faisait, rien moins que rassurant.

Au bout d'un silence, il répondit :

— Géraldine, la fête, je ne sais pas ce que c'est. Tout est fête. J'ai vécu...

Il hésita. Fallait-il lui parler du cirque ? Mais après tout, elle avait encore, au mieux, en étant optimiste, deux heures à vivre. Elle emporterait sa confiance dans sa tombe. Il se pencha en avant, exalté soudain.

— J'ai vécu dans un cirque, presque toute ma vie. En fait je faisais partie d'une troupe. J'étais lanceur de couteaux. Je le suis toujours.

Il s'interrompit pour juger de l'effet de son aveu. Il fut déçu. Elle semblait accueillir cette information comme une chose banale. Comme s'il lui eût dit : « je suis postier », ou « je suis dans les affaires ». Comment pouvait-elle rester aussi indifférente quand il lui parlait du plus beau métier du monde ? Il fut déçu, il se sentit en colère, ça lui venait par bouffées, il aurait voulu la coller au mur et l'entourer de poignards dont chaque lame lui eût découpé un morceau de peau... pas plus, juste un morceau, pour l'avoir à sa main...

— Intéressant, dit Géraldine. Je n'ai jamais connu de lanceur de couteaux. Il faut dire que je ne suis jamais allée au cirque.

— Jamais, fit Simon avec une violence qu'il tenta aussitôt de contenir. Jamais ?

— Mes parents détestaient. Je suis peut-être passée à côté de quelque chose ?

Simon transpirait. Cette garce n'était jamais allée au cirque. Elle ne savait pas que le cirque, c'était l'origine du monde. Et sa fin. Elle ne savait pas les cris des animaux, la roulotte de la femme à barbe, les exercices des clowns, la grâce des trapézistes, le tranquille courage du dompteur et la précision hallucinante, la maîtrise de soi qu'il fallait pour lancer des couteaux et dessiner une silhouette au mur... Oh oui, cette pute était passée à côté de quelque chose, mais ce soir elle ne passerait pas à côté. Il demanderait à Fodor, avant qu'elle soit livrée à Babar, il demanderait la permission de s'exercer. Son talent lui revenait. Viviane, il ne lui avait fait qu'une égratignure... et encore avec de mauvais couteaux.

Il se rendit compte qu'elle l'observait, tendue. Il fit un immense effort sur lui-même.

— Je pense effectivement que vous avez manqué quelque chose. Et je compte bien vous apporter ce qui vous manque.

Il n'avait pu empêcher que sa voix grinçât comme la corde d'un violon mal joué.

La concierge, ou plutôt la gardienne, était terrorisée, enfermée dans sa loge. Corentin lui avait interdit d'en sortir jusqu'à nouvel ordre. Il lui avait dit

— Si vous entendez un grand bruit, et seulement dans ce cas, appelez la police.

Elle l'avait regardé d'un air effaré.

— Mais... c'est vous la police !

— Appelez la police ! En renfort.

— En renfort ? ! Sa verve et sa hargne reprenaient le dessus : en renfort ? ! Dites donc, vous n'allez tout de même pas nous jouer Fort Alamo ?

Il la regarda fixement :

— Fort Alamo, c'est de la bibine tiède à côté de ce qu'abrite votre immeuble, chère Madame. Et vous auriez dû nous prévenir depuis longtemps.

Elle se le tint pour dit mais balbutia :

— Si j'entends du bruit ? Mais quel genre de bruit ?

— Le genre qui fait beaucoup de bruit. Une bombe par exemple. Non, non, si vous restée enfermée vous ne risquez rien.

— Et mes locataires ?

— Vous ne vous en occupez pas. Vous les laisser agir à leur guise.

— Tandis que moi...

— Tandis que vous, oui, la coupa définitivement Corentin.

Elle les regarda investir l'escalier. Ils étaient trois, les poches drôlement gonflées et l'un d'eux portait une sacoche en bandoulière. Elle se réfugia dans sa loge et ferma la porte à clé.

Boris, Brichot et Tardet montèrent silencieusement dans les étages. Au troisième, Corentin leur fit signe de rester sur le palier et s'approcha de la porte de l'appartement... Comment avait dit l'autre... l'appartement tragique ! Il s'approcha et tendit l'oreille, tandis que ses deux collègues étaient en couverture. Devant la porte, une tentation le prit, très forte. S'il terminait cette affaire tout de suite... S'il évitait de risquer la peau de sa collègue... Il suffirait d'un coup de pied, d'une porte défoncée, ils feraient irruption et... Oui, et si ceux qui étaient derrière cette porte étaient innocents comme l'agneau qui vient de naître ?

Il écouta un moment, puis se détourna à regret et revint vers ses inspecteurs. Il désigna l'étage suivant du doigt. Ils grimpèrent et se mirent en

position. Tardet resta sur le palier, couvrant de son regard l'amorce de l'escalier. Brichot et lui reculèrent vers la fenêtre qui donnait sur une cour. Ils s'accroupirent pour ne pas se silhouetter contre la vitre. Brichot ouvrit sa sacoche et vérifia son armement. Il jouait avec les goupilles des grenades défensives.

— Si on l'écoutait ? murmura-t-il.

Boris secoua la tête.

— Mieux vaut économiser les batteries de cet engin...

Mais il ne tint pas longtemps. Il se tourna vers son collègue.

— Quelques secondes, ça ne mange pas de pain.

Brichot approuva, souriant dans l'obscurité. La minuterie venait de s'éteindre. Il entendit son chef déballer le petit récepteur rangé dans sa poche de poitrine, appuyer sur le contact. Cela les surprit et même les secoua un tantinet : la voix de Géraldine s'élevait, claire au milieu de quelques grésillements.

— Dites m'en un peu plus, Simon.

— On pourrait dire, fit Simon qui retrouvait un peu de calme, que ce soir je vous emmène au cirque. Oui, on pourrait le dire...

— Mais encore ?

— Bah, le cirque, c'est un endroit où l'on montre des tas de choses et d'êtres originaux, hors normes, vous ne croyez pas ? Des trucs qu'on ne voit jamais dans la vie courante. C'est ça le cirque. Des clowns qui reçoivent sur la tête des coups d'un énorme marteau et s'en tirent sans une blessure... des gens qui marchent sur des cordes... des animaux bizarres... des monstres...

Géraldine avait agrippé le bord de la table.

— Je croyais qu'on allait simplement dîner et, comment dire... se faire plaisir ?

— Mais Géraldine, nous allons nous faire plaisir. Je ne vous ai encore rien dit rien de la fantaisie des gens qui nous accueillent ce soir, si vous me faites l'honneur de m'accompagner. L'un d'eux arbore même, je le sais, un déguisement unique au monde, un déguisement difficile à ôter, une fois qu'on l'a passé... un déguisement qui vous transforme radicalement...

Géraldine comprit enfin que son interlocuteur était fou. Elle en était certaine. Emporté dans un trip. Exalté, un éclat bizarre dans le regard, de longues mains nerveuses dont l'une se baissait parfois pour tâter sa cheville — que signifiait donc ce tic ? Trop sûr de lui, il pérerait, mais il ignorait à quel point son discours était parlant pour la fliquesse rousse, qui détenait les clés de son interprétation. Elle le vit tapoter le paquet qu'il avait déposé sur la chaise voisine.

— Vous n'allez pas me dire que votre paquet contient un masque pour mon joli minois ?

— Si, si ma chère... Enfin, pas un masque, mais quelque chose de tout aussi efficace pour transformer une personnalité. Vous voulez voir ?

Il était comme un enfant excité. Un enfant qu'elle sentait pervers, coincé depuis toujours dans ses problèmes, ses anciennes souffrances, pervers et dangereux, avec comme un vide à l'endroit où d'ordinaire se loge le sens moral commun. Elle acquiesça :

— Montrez-moi donc !

Il déballa son cadeau avant de l'étaler complaisamment sur la petite table de bistro. En reconnaissant une perruque brune, Géraldine eut un vertige, et pâlit terriblement. Elle sentit qu'on lui prenait le poignet.

— Qu'avez-vous Géraldine ? Mon cadeau ne vous plaît pas ?

Elle balbutia :

— Oui... oui, il me plaît. C'est que... il me rappelle tant de souvenirs...

Le visage de Simon s'éclaira d'une indéfinissable lueur.

— Des souvenirs heureux ? Vous étiez brune avant, c'est cela ? Vous ne supportiez pas d'être rousse, vous ne supportiez pas votre odeur de rousse, cette odeur un peu animale n'est-ce pas, alors vous vous êtes longtemps teinte en brune, n'est-ce pas, pour faire illusion... mais l'odeur hein ? Vous la masquiez à coups de ces parfums ignobles qui travestissent la réalité... Hein, est-ce que vous avez une odeur de rousse ?

Il se penchait vers elle, les yeux brillants, les narines dilatées, tandis qu'elle se sentait envahie par l'horreur. Il la reniflait, baladant son nez dans l'espace qui les séparait, se penchant soudain vers le sol pour saisir sa cheville encore une fois. Puis brusquement, il devint tout calme, comme s'il eût reçu un seau d'eau glacée sur ses épaules, il était raide, cérémonieux.

— Géraldine, vous allez retrouver une éternelle jeunesse. C'est la vertu de tout déguisement. Aux laids, il redonne de la beauté. Aux timides de l'audace. Aux esclaves la vertu de commander. Aux paralytiques des jambes neuves. À vous...

— À moi ? souffla Géraldine comme hypnotisée.

— A vous, il vous donnera le plaisir infini... le plaisir ultime... Nous devrions y aller maintenant. Nos hôtes nous attendent.

— Un instant, Simon, fit Géraldine en maîtrisant les tremblements de sa voix. Comment pouvez-vous être si sûr, depuis le début de notre entretien, que je vais vous suivre. Pour quelle raison vous suivrais-je ? Chez des inconnus ? Nous avons parlé d'un simple dîner au restaurant, il me semble.

Elle vit le visage de Simon se décomposer. Comme celui d'un enfant soudain au bord des larmes parce qu'on lui enlève un jouet des mains.

— ... mais, mais, pourquoi ne viendriez-vous pas.

Après tout ce que je fais pour vous...

— Et que faites-vous pour moi, Simon ?

Il était cassé en deux, plié en avant, elle vit les jointures de ses doigts blanchir sur sa cheville qu'il enserrait de toutes ses forces. Elle ne comprenait pas ce geste. Avait-il mal ? Il fallait qu'elle rattrape le coup. Elle posa sa main sur la main de Simon restée sur la table.

— Simon, je veux bien vous suivre.

Il lâcha sa cheville, croisa ses mains sur la table et sourit.

— Vous m'avez fait peur.

Elle doutait pouvoir faire peur à un tel homme. Et pourtant... il tremblait encore.

— Faites-moi plaisir, Géraldine : avant qu'on parte, essayez donc la perruque.

— Ici ?

— Voyons, il n'y a personne.

Elle tergiversa.

— Et vous Simon, comment vous déguiserez-vous ?

Il lui jeta un regard sombre.

— Moi ? Moi, je suis déjà déguisé. Allez, posez ces cheveux — on m'a assuré qu'ils étaient authentiques — sur votre joli chef.

Elle se saisit de la perruque et l'arrangea sur la masse frisée de ses cheveux roux. Simon la regardait fixement. Géraldine sentait l'envahir un grand froid intérieur. Elle savait qu'elle avait maintenant la tête de sa mort programmée. Quant à Simon, il murmurait, si bas qu'elle l'entendait à peine : « elle lui plaira... elle lui plaira... »

Ils sortirent dans l'air glacé de la nuit. Simon avait agrippé Géraldine par le bras et l'entraînait. Géraldine suivait. Elle ne devait à aucun prix chercher à voir si Rabert la suivait, et pourtant elle en mourait d'envie. Elle eut un moment de panique absolue : elle était entrée rousse dans le café, elle en sortait brune... Et si Rabert, n'ayant rien vu de la scène, était en train de la chercher... de chercher une rousse... Elle se calma. L'équipe d'intervention était déjà installée dans l'immeuble, elle le savait.

Ils passèrent le porche, appelèrent l'ascenseur. Ni l'un ni l'autre ne vit, entre les dentelles des rideaux de la loge, un visage blafard qui les dévorait des yeux, tandis qu'une main passait devant ce visage, traçant dans l'air un grand signe de croix.

Dans la cabine, Simon regardait maintenant Géraldine comme une inconnue, d'un air absent. Ils parvinrent au troisième. Géraldine ralentit le pas. Elle avait mal au ventre, comme tétanisée, tous les muscles douloureux et pensa que ça suffisait. Elle allait bousculer Simon et se jeter dans l'escalier vers le quatrième étage. Avec les sensations décuplées que lui donnait sa peur, elle sentait comme une chose palpable la présence physique de ses collègues,

trois mètres plus haut, seulement trois mètres... Quelques bonds dans l'escalier tandis que Simon jurerait d'abominables jurons, et elle y serait, en sécurité, dans les bras de Boris. Dans les bras de Boris... C'est vrai que de temps à autre, elle y pensait, elle était comme au bord de... oh non, sa féminophilie lui semblait indestructible, permanente, et pourtant...

Elle fut violemment tirée par le bras.

— Bon Dieu, Géraldine, qu'est-ce que vous traînez ? Allons !

Elle céda. Là-haut, elle savait qu'ils étaient tous le poing serré sur leurs armes, prêts à intervenir.

Simon frappa, on leur ouvrit, et lorsque la porte claqua derrière Géraldine, celle-ci comprit qu'elle était seule. Seule face à l'indicible qui se préparait. Elle vit un gros homme qui tétait un cigare, et deux femmes. Une blonde pulpeuse au visage dur et amer. Une femme aux yeux sombres, minérale, puissante.

— Voilà donc ta trouvaille, Simon. Elle n'est pas vraiment au gabarit. Superbe mais un peu hors normes par rapport à nos critères. Approche-toi ma belle !

Géraldine ne savait pas si elle devait exploser devant les manières frustes du déplaisant personnage ou, au contraire, jouer les naïves venues respirer le temps d'une nuit un fort parfum d'aventure. Parfum. Odeur. Elle la sentait à nouveau, cette odeur dont avait parlé la gardienne, qu'elle était venue respirer il y a deux ou trois jours dans le couloir.

— Approche !

En voyant l'expression du personnage, elle comprit que cette masse de graisse cachait un véritable cauchemar de violence et d'insensibilité. Elle s'approcha. Il la saisit par une cuisse et aussitôt elle sentit sa main molle la palper. Cauchemar encore. Elle était révoltée. Les doigts parvenaient à son entre-cuisse, s'infiltraient sous la petite culotte, elle avait envie de hurler.

— Eh, fit Fodor, elle est complètement sèche. Vona, viens la déshabiller. J'ai comme idée que les femmes ne lui déplaisent pas. Bravo, Simon pour ta perspicacité. Mais rassure-toi, elle fera l'affaire, elle n'a de toute façon pas de grâces à dispenser ni d'avis à donner.

Il explosa d'un rire gras. Géraldine sentit Vona derrière elle, son corps se colla contre ses reins, les mains passèrent devant et commencèrent de la dégrafer. Dans le cou, Vona mordillait une oreille. Elle se collait dans son dos, et Géraldine sentait contre elle deux pressions très fermes... Elle eut une pensée totalement incongrue dans la situation. Elle se demanda comment étaient les seins de cette femme qui lui collait dans le dos. En poire, durs, tendus, des pointes de seins comme des petits bouts de bois qui s'enfonçaient au creux le plus tendre de ses reins. Et les mains de Vona qui passaient devant, caressaient son ventre, descendaient plus bas, s'introduisaient sous la culotte... Géraldine eut un éblouissement, une sorte d'immense fureur,

inconsidérée, follement téméraire dans la situation.

— Terminé, ça suffit comme ça !

Géraldine avait balancé un coup de coude en arrière qui fit se plier en deux une Vona stupéfaite, puis immédiatement furieuse, une Vona transformée en bête dangereuse, bavant, crachant, éructant :

— Toi, ma belle, tu vas me le payer. Quand tu seras passée entre mes mains...

Une voix coupante comme un acier sortit du canapé.

— Ce n'est pas entre tes mains qu'elle doit passer, Vona.

Vona s'était immobilisée à un pas de Géraldine, secouée de frissons, malade de fureur et de haine, une haine double, contre cette garce et contre Fodor... elle était là Vona et ne bougeait plus, et Fodor la surveillait, il avait glissé une main sous le coussin du canapé, il la surveillait, il connaissait les limites des êtres, il savait que Vona était au bord, au bord de... il jubilait, voilà le genre de situation qui le faisait bander, il avait une envie dévorante de saisir Vona par les cheveux et de la traîner jusqu'à un antre où la posséder. Il avait donc quitté des yeux la nouvelle venue, la prochaine victime. Et soudain la victime se rebellait. Il l'écoutait, il doutait de ce qu'il entendait, et il observait, comme au théâtre, il s'était toujours senti hors du monde, le monde n'était rien d'autre qu'une scène de théâtre et lui était ailleurs, mais où, il ne l'avait jamais vraiment déterminé. Et il voyait Géraldine se diriger vers Simon, et il écoutait Géraldine sortir... ah oui, une vraie réplique de théâtre.

— C'est ça ton bal costumé, Simon ? Avec un gros lard bouffi de suffisance et deux mégères de théâtre de boulevard ?

Fodor sourit béatement. Elle aussi estimait qu'ils se trouvaient tous au théâtre ! Il la vit se diriger résolument vers la porte. Non mais où se croyait-elle, celle-là ? Ce n'était pas le moment de quitter les planches, au moment de la scène deux de l'acte deux ! Il fit un signe.

Simon attrapa la fuyarde par le bras et la retourna violemment. Elle se retrouva face à Fodor. qui la contemplait d'un air las. Dans le silence qui suivit, des coups retentirent contre une cloison. Des coups impatients, des coups de quelqu'un qui réclamait.

Fodor haussa les épaules, fataliste.

— Il y a un temps pour tout. Et peut-être qu'il n'est plus temps de s'amuser. Le dernier épisode sera sobre.

Il fit un signe à Simon et Elektra et sembla se désintéresser aussitôt de toute la partie qui allait se jouer. Il tétait son cigare. Il tenait Vona par le cou. Il lui faisait mal.

Géraldine marchait, encadrée, vers le fond du couloir. L'odeur augmentait en puissance. Des coups retentissaient maintenant sans arrêt. Elektra s'approcha de la porte, enfonça une clé. On entendit le pêne. C'est à ce

moment qu'Elektra émit un son. Jamais Géraldine n'en avait entendu de pareil. Cela tenait du grognement de fauve, d'un cri rauque de basse fréquence, qui atteignit Géraldine au ventre. Elle avait la sensation que les ondes sonores la fouillaient, provoquant en elle une sorte de convulsion, ou plutôt, que son ventre était agité d'un mouvement de convection, à l'image de ce qui se passe dans une casserole d'eau mise à bouillir. Derrière la porte quasi ouverte maintenant, les coups avaient cessé, et l'on entendait comme un pesant frottement sur les lames du parquet... quelque chose qui avait été tout près de la porte reculait maintenant, reculait, puis stoppait, et attendait. Géraldine sentit la pression des deux autres sur ses épaules. Elle savait que la porte allait s'ouvrir, qu'elle allait être précipitée dans l'antre... mais elle n'y croyait toujours pas, c'était impossible qu'une telle chose, non seulement lui arrivât, mais arrivât tout court... non, pas en plein Paris, en ce début de vingt et unième siècle. Elle murmura dans le micro que par chance Vona n'avait pas découvert dans ses caresses, elle murmura « Boris ! », ou elle crut murmurer, peut-être qu'elle avait hurlé le nom de Boris, elle ne savait pas, en tout cas les deux autres la regardaient, puis elle sentit deux mains dans son dos, celle d'Elektra, celle de Simon, une double pression qu'elle n'oublierait jamais...

Une porte s'ouvrit. En explosant. Brichot, Tardet et Corentin firent irruption dans la pièce principale. Derrière, Rabert, planté sur le seuil, pistolet au poing, assurait les arrières. Ce qui se passa alors, ils allaient difficilement le reconstituer, plus tard, dans le calme de leur bureau. À cause de l'effarante vitesse d'exécution des mouvements des différents protagonistes. Il y eut d'abord le geste du gros homme. Il profita des quelques dixièmes de seconde dont les trois policiers avaient besoin pour jauger la situation. Malgré sa corpulence, il était déjà debout. Il avait rejeté Vona si brutalement en arrière que sa tête vint sonner contre le radiateur de fonte sous la fenêtre. Il avait à la main un automatique, un Glock qu'il dissimulait avec d'autres armes de poing derrière les coussins du canapé, ce canapé où lui seul avait le droit de s'asseoir, s'était arrogé le droit de s'asseoir. Il le pointait sur Corentin qui cherchait Géraldine des yeux. Vona se redressait, le visage couvert du sang qui suintait de sa blessure à la tête, dont la peau avait été fendue par le radiateur. Couverte de sang, elle se mit à ramper par terre ? Elle ne savait pas où aller, elle rampait, aveuglée plus par un mélange de terreur, de douleur et de rage que par le sang. Elle ouvrait la bouche et le sang lui coulait dedans. Elle relevait la tête. Dans un brouillard rouge elle vit Simon surgir du couloir, la lame d'un poignard entre les doigts. Ils convinrent plus tard qu'ils avaient tous entendu le sifflement de la lame dans l'air. Simon n'attendit pas le résultat de son geste. Tandis que la lame s'enfonçait en vibrant dans la gorge de Fodor, juste sous sa glotte engorgée de graisse, il s'était laissé tomber sur le sol, récupérant son poignard de cheville, évitant la première balle tirée dans la confusion. Celle de Tardet, qui s'écrasa contre le volet, passant au-dessus de Vona qui rampait toujours. Fodor lâcha son automatique, porta la main à sa gorge et s'accrocha au manche du poignard, mais un instant seulement, le

temps de saisir le regard de haine triomphale que lui lançait Simon, qui avait compris que la partie était perdue, et qui commençait à régler ses comptes. Il était redevenu, Simon, l'homme de cirque en pleine possession de ses moyens, le serpent d'une incroyable souplesse qu'il n'avait jamais cessé d'être, le coup d'œil fulgurant et instantané pour les cibles qu'il visait, l'homme mortellement rapide et dangereux payé pour les contrats les plus difficiles, pas ceux où l'on abat la victime désignée de loin au fusil ou de près dans une foule, mais ceux où l'arme blanche est reine et porte la mort dans le prolongement même du geste. À terre donc, il glissait, se faufilait entre les jambes qui se déplaçaient, quand il sentit une main saisir l'une de ses chevilles. C'était Vona, qui rampait, se saisissait de tout ce qui était à sa portée. Elle le tirait en arrière. Il rua d'un sauvage coup de pied qui s'écrasa sur la bouche de Vona, puis se dirigea vers le couloir où se trouvaient encore Elektra et Géraldine, la garce. Mais ce n'est pas à elle qu'il en voulait. Il avait compris qu'elle était flic, qu'elle faisait son métier. Non, ce n'est pas à elle qu'il en voulait. Il en voulait à... il la vit, la sombre Elektra, qui débouchait du couloir et se précipitait vers Fodor. Elle était presque aussi rapide que lui, la garce. Elle venait de ramasser le Glock et le tendait à Fodor. Simon comprenait tout. Fodor était toujours debout. Increvable. Ce fut l'erreur de Corentin de sous-estimer la vitalité du gros homme. Il pensait le voir s'écrouler, or le Russe était déjà sur lui et lui collait le canon de l'automatique sur la tempe. Il hurla :

— Pas un geste où je le brûle.

Fodor hurlait... C'était un drôle de hurlement. Comment hurle quelqu'un dont la gorge est traversée d'un poignard ?... Ils s'en souvinrent tous plus tard : un gargouillis, comme une voix qui aurait traversé un magma de matières molles et liquides avant de parvenir aux oreilles. Corentin avait la tête rejetée en arrière sous la pression du canon. Il ne songeait qu'à une chose : où était passée Géraldine ? Il croyait que des siècles s'étaient écoulés depuis leur irruption, il ne s'agissait que de quelques secondes. Rabert et Tardet avaient leur arme au poing, paralysés par la menace exercée sur leur chef. Paralysés aussi par le spectacle. Ils voyaient la chemise de ce gros homme se teinter de sang, ils voyaient ses yeux qui commençaient à se voiler, et le gros Fodor était toujours debout, sentant la mort venir, mais réfléchissant à une dernière action d'éclat : tuer ce flic qu'il avait à sa merci ? Il souffla dans un deuxième et infâme gargouillis :

— Elektra, désarme-les tous, prends l'un des flingues et tue-moi cette vermine.

Il ne parlait pas des flics. Il parlait de Simon, et elle l'avait compris. Simon tournoya sur le flanc, à même le plancher, fauchant Fodor qui bascula en avant. Le Glock tomba une deuxième fois, parvenant sur le plancher quelques instants avant la masse de Fodor. Sous l'effet de la chute, le manche du couteau s'enfonça. Simon vit sa pointe ressortir dans le cou, sous les

cheveux rares qui frisottaient sur la nuque. Il vit aussi une main rougie par le sang, la main de Vona, qui empoignait le manche du poignard, et le faisait tourner dans la gorge. Elle ne savait peut-être pas que Fodor venait de mourir. Son corps en reptation couvrait maintenant celui du mort. Qu'est-ce qu'elle croyait ? Était-ce la première fois qu'elle montait sur lui ? Simon n'accorda au couple qu'une milliseconde. La gueule noire d'un automatique était maintenant pointée sur lui par une Elektra que consumaient une colère blanche et une souffrance qui n'avait pas de nom. Mais Simon s'était roulé sur le sol puis projeté dans une autre direction en prenant fortement appui sur le cadavre de Fodor, et la première balle s'enfonça dans le plancher, projetant des échardes tous azimuts. Il n'y eut pas de seconde balle. Elektra avait lâché son arme et regardait stupidement son ventre, d'où dépassait le manche d'un poignard. Elle le reconnaissait, c'était le poignard de cheville de Simon. Elle saisit l'arme, l'arracha. Elle eut tort. Un flot de sang vint avec, elle tomba, mais il y avait quelque chose dans son air égaré qui attirait invinciblement l'attention. Pendant ce temps, Rabert et Tardet récupéraient leurs armes. Trop tard pour arrêter Simon. Il était déjà dans le couloir, on l'entendit dévaler l'escalier. Il partait. Il n'avait plus rien à foutre de rien. De rien. La seule chose qui le rendait furieux, c'était d'avoir dû abandonner sur place ses deux plus fidèles compagnons, ses poignards, qu'il allait être difficile de remplacer. Il sortit dans la rue de la Gaîté, et la descendit rapidement. On galopait derrière lui. À une vitesse impossible. Une course pesante, brutale, des pas en forme de marteau-pilon qui ébranlaient le pavé, et pourtant cela allait vraiment trop vite... Il fut dépassé par une grande ombre, difforme, une sorte de cauchemar, ou de délire, il ne sut même pas ce que c'était, il ne chercha pas à savoir, il sortait de l'histoire. Il n'entendit donc pas non plus Elektra, qu'il n'oublierait jamais, il le savait, il n'entendit pas Elektra murmurer avant de mourir, tombant de tout son poids sur Vona qui se mit à hurler et à vomir le sang qu'elle avalait, il n'entendit pas Elektra murmurer avec comme une tendresse ignoble et contre nature : « Babar... il faut s'occuper de Babar ».

Là-haut dans l'appartement, Rabert s'était saisi de Vona, se poissant de son sang, et la menottait au radiateur tandis que Tardet était au téléphone. Il y avait du pain sur la planche pour les différents services de police judiciaire et scientifique. Corentin, au fond du couloir, soulevait Géraldine, prostrée sur le plancher, dans l'angle le plus reculé de l'appartement.

— Oh, Petit Bonhomme, c'est fini !

— Où est-il ?

Il ne répondit pas. Elle répéta, hystérique :

— Où est-il ?

— Brichtot s'en occupe.

Elle le regarda, parfaitement incrédule, puis éclata d'un rire nerveux qui ressemblait fort à une crise de nerfs.

— Brichot s'en occupe ! Brichot s'en occupe !

Il la gifla d'un solide aller et retour.

— Excuse-moi petite, mais c'est pour ton bien. Elle secouait la tête. Elle criait :

— Va chercher Brichot, je t'en supplie.

— Il ne risque plus rien. L'autre est parti.

— Parti ?

— Oui, parti.

— Vous ne l'avez pas eu ?

— Non. Mais il ne peut aller loin. C'est quelqu'un qu'on remarque.

Son humour tombait à plat. Il la fit sortir de l'appartement et l'assit dans une voiture de police.

— OK, Géraldine c'est fini.

Il y eut un long, un très long silence.

— Trouvez-le, murmura-t-elle.

— Bien sûr.

Un autre silence.

— Je l'ai vu.

— Oui.

— Je l'ai vu.

— Eh bien on en parlera plus tard. Ce qui compte c'est que tout soit terminé. On va le trouver. C'est presque chose faite. Tu as ma parole.

Elle décida de le croire. De passer à autre chose.

— Merci capitaine, mais tu sais quoi ? Plus jamais !

— OK Petit Bonhomme, plus jamais.

— Tu sais quoi capitaine ?

— Non mais dis-moi.

— J'ai un rendez-vous ce soir.

— Où ça ?

— Chez moi.

Il la regarda longuement.

— OK. Je comprends. Je vais te faire raccompagner. On se verra demain pour le debriefing.

Le capitaine Brichot s'en occupait. C'est-à-dire qu'il était dans la pièce puante qui avait abrité celui qu'ils cherchaient. Les cadenas de la fenêtre étaient brisés, les volets arrachés, les vitres éclatées.

Il s'était penché dans la rue. Il avait vu s'éloigner Simon, l'as du couteau.

C'est tout ce qu'il avait vu. Et qu'il verrait jamais.

EPILOGUE



Ils étaient tous dans le bureau de Corentin. Ils venaient de recevoir, pour une fois, des félicitations en bonne et due forme de la part de Baba. Rabert et Tardet étaient de la partie.

Corentin songeait que les affaires policières ne se résolvait pas toutes, ou en tout cas jamais dans toutes leurs ramifications. Ils ne sauraient sans doute jamais qui était le mystérieux commanditaire de tout ce cirque. Ils ne sauraient jamais quelles pouvaient être les mystérieuses facultés de cet être vraisemblablement issu de manipulations génétiques insensées, mais quelles preuves avaient-ils au fond de ce dernier aspect des événements ? Deux ou trois analyses de laboratoires dont les chercheurs persistaient à déclarer non pertinents leurs résultats ? Ils ne sauraient jamais, il le pressentait, ce qu'étaient devenues les têtes des victimes. Sur cette question, Géraldine semblait retenir une information qu'elle s'obstinait à considérer comme une simple hypothèse invérifiable. Boris devinait qu'elle ne parlerait pas. Ou plus tard. Bien plus tard.

L'absence des têtes rendait difficile les identifications, mais les polices allemande et italienne avaient relancé leurs enquêtes sur l'injonction du commissaire Badolini, via Interpol. Boris était également certain qu'on ne retrouverait pas le lanceur de couteaux, évanoui dans la nature. Il se rappelait les événements récents et convenait avec lui-même qu'il n'avait jamais été confronté de toute sa carrière à un homme aussi rapide, aussi... instantané.

En revanche, il fallait bien reconnaître que Brichot s'était montré

remarquable jusque dans ses conclusions les plus audacieuses. On avait déjà retrouvé le propriétaire de l'appartement de la rue de la Gaîté : Roberto Fazzoli ! Il suffirait de lancer sur cette autre piste les Allemands et les Italiens, il y avait gros à parier qu'ils retrouveraient les appartements de Frankfort et de Florence grâce à ce nom-là, celui d'un homme qui avait existé, vécu, voyagé, et l'on commençait à peine à établir sa biographie. Le fait que cet homme avait retrouvé des appartements dans lesquels il avait vécu, dans lesquels il avait vécu à nouveau, mais sous quelle forme nouvelle, effrayante pour lui-même peut-être... plongeait Corentin dans une profonde perplexité. Il y avait tant d'hypothèses à formuler à partir de cette simple constatation... Les appartements avaient-ils maintenu en lui, à l'état larvaire, un peu d'humanité, un quelconque sentiment de sécurité, une forme de stabilisation d'un être totalement instable, instable comme un composé chimique... Oui, l'enquête était loin d'être terminée.

Corentin soupira.

— Du vague à l'âme, Boris ?

— Plutôt un fort goût d'amertume.

— Allons ! Il faut goûter à l'essentiel ! Regarde notre collègue : elle est rayonnante ! Elle doit avoir chez elle un de ces bons vieux remèdes de famille qui vous retape en un tournemain.

— Un tournemain, tu l'as dit, Mémé !

— Voilà nos deux archers tout prêts à déraiper dans le graveleux, éclata de rire Géraldine.

Elle était la seule à n'éprouver aucune amertume. Parce qu'elle l'avait vu. Elle n'en parlerait sans doute plus jamais, mais elle l'avait vu. Et pour elles, les choses avaient bien fini. Elle était convaincue qu'il s'agissait d'un suicide. Un suicide inévitable, inscrit dans... inscrit dans son destin, ou dans ses gènes... Vaste question, une question pour philosophes : les gènes et le destin, était-ce la même chose ? N'était-il pas mort parce que soudain, au sein même du féroce déterminisme qu'avaient plaqué sur sa liberté d'homme quelques savants manipulateurs irresponsables, une étincelle de libre-arbitre, dans les rues parisiennes qui lui étaient peut-être familières, l'avait conduit à son choix ? Un ultime choix d'homme libre. Elle ajouta :

— Les garçons, il y a fête ce soir chez moi. Vous êtes tous conviés.

— C'est pas de refus, fit Rabert en quêtant l'approbation de son collègue Tardet.

— Petit Bonhomme, pour rien au monde je ne manquerais cette soirée !

— Et vous Mémé ?

Le dénommé fit sur un ton dubitatif :

— Mes jumelles sont guéries. Elles veillent sur leur maman qui passe son temps à dormir, terrassée par la grippe. Que pourrais-je faire d'autre que vous

tenir compagnie !

— Mémé, fit Corentin, je t’aurais traîné par les cheveux s’il avait fallu. Ou par ta moustache. C’est toi le véritable héros de la fête.

Ils se séparèrent, abandonnant sur la table de conférence l’édition du jour du *Parisien*. On y lisait un étrange récit à la Une. Plusieurs témoins fort dignes de foi, auxquels s’ajoutaient un homme politique, un dentiste et un garagiste, dînant sur une terrasse privée, avaient juré voir par la grande baie vitrée un grand diable de singe, ou quoi que ce soit d’autre, qu’ailleurs, dans l’Himalaya par exemple, ils auraient appelé Yéti, bref quelque chose de grand et de vivant, qui se déplaçait avec une vélocité impensable, et qui se serait jeté dans les énormes fondations d’un immeuble en construction. Le temps de passer un coup de fil, ils avaient vu deux grands bras sombres se débattre un instant avant de disparaître dans quelques bonnes centaines de milliers de mètres cube de béton liquide. Interrogés plus avant sur les détails qu’ils pouvaient ajouter à leur description, l’un avait parlé d’une queue fournie, l’autre de cornes sur le front, un troisième d’excroissances bizarres sur les genoux, bref... on était loin du singe anthropoïde de départ, et les descriptions cumulées auraient rempli un musée entier de tératologie. Le journaliste du *Parisien* avait posé une intéressante question : « A quoi vous a fait penser ce que vous avez vu ? Sans réfléchir... » La plupart avaient répondu : « à Croquemitaine ». C’était le dernier nom que porterait Roberto Fazzoli. Son épitaphe.

TABLE



[CHAPITRE PREMIER](#)

[CHAPITRE II](#)

[CHAPITRE III](#)

[CHAPITRE IV](#)

[CHAPITRE V](#)

[CHAPITRE VI](#)

[CHAPITRE VII](#)

[CHAPITRE VIII](#)

[CHAPITRE IX](#)

[CHAPITRE X](#)

[CHAPITRE XI](#)

[CHAPITRE XII](#)

[CHAPITRE XIII](#)

[CHAPITRE XIV](#)

[CHAPITRE XV](#)

[CHAPITRE XVI](#)

[CHAPITRE XVII](#)

[EPILOGUE](#)

[TABLE](#)

[1] Commissariat de quartier.

- [2] Institut Médico-légal.
- [3] Lémurien : singe des zones tropicales aux gestes très lents.
- [4] Célèbre prison au cœur de Paris.
- [5] Allusion au film célèbre *Le salaire de la peur*.
- [6] Cuir grenu, fait de peau de mouton ou de chèvre.
- [7] Farinelli est le nom d'un célèbre castrat de la Renaissance. Pratique censée permettre à certains chanteurs de conserver ou retrouver leur voix aiguë d'avant la mue.
- [8] *Nature* est une revue scientifique anglo-saxonne, la plus célèbre et la plus cotée dans le monde.